

Numéro 7 / Année 2014

# Synergies Royaume-Uni et Irlande

Revue du GERFLINT

**Lettres et Sciences : conflits d'hier ?**

Coordonné par Aude Campmas





# **Synergies Royaume-Uni et Irlande**

Lettres et Sciences : conflits d'hier ?

**Coordonné par Aude Campmas**



REVUE DU GERFLINT  
2014

## POLITIQUE EDITORIALE

*Synergies Royaume-Uni et Irlande* est une revue francophone interdisciplinaire de recherche en sciences humaines, particulièrement ouverte aux études linguistiques et culturelles.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans les îles britanniques, le Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie essentiellement des articles dans cette langue mais sans exclusive et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

**Libre Accès et Copyright :** © *Synergies Royaume-Uni et Irlande* est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code de la Propriété Intellectuelle. La reproduction totale ou partielle, l'archivage, l'auto-archivage, le logement de ses articles dans des sites qui n'appartiennent pas au GERFLINT sont interdits sauf autorisation ou demande explicite du Directeur de publication. La Rédaction de *Synergies Royaume-Uni et Irlande*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

**Périodicité : Annuelle**  
**ISSN 1961-9464 / ISSN en ligne 2261-3471**

---

### Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite, Université de Rouen, France

### Rédacteur en chef

Michael Kelly, Professeur,  
Université de Southampton, Royaume -Uni  
Officier des Palmes Académiques  
Chevalier des Arts et des Lettres

### Rédactrice en chef adjointe

Aude Campmas, Université de Southampton, Royaume-Uni

### Assistantes de rédaction

Claire Marsden  
Elnor Spearing

### Titulaire et Éditeur : GERFLINT

#### Siège en France

GERFLINT  
17, rue de la Ronde mare  
Le Buisson Chevalier  
27240 Sylvains les Moulins - France  
[www.gerflint.fr](http://www.gerflint.fr)  
[gerflint.edition@gmail.com](mailto:gerflint.edition@gmail.com)

#### Siège de la rédaction au Royaume-Uni

University of Southampton - School of Humanities  
Southampton - SO17 1BJ UK  
Contact : [synergies.rui@gmail.com](mailto:synergies.rui@gmail.com)

### Comité scientifique

Martine Azuelos (Université Paris-III), Diana Cooper-Richet (Université Versailles-Saint-Quentin), Martyn Cornick (Université de Birmingham), David Drake (Université Paris-VIII), Imelda Elliott (Université du Littoral Côte d'Opale), Hilary Footitt (Université de Reading), Charles Forsdick (Université de Liverpool), Claire Gorrara (Cardiff University), Laurence Grove (Université de Glasgow), John Joseph (Université d'Edinburgh), John Keiger (Université de Salford), Debra Kelly (Université de Westminster), Lucy Mazdon (Université de Southampton), William McKenzie (St Hilda's College Université d'Oxford), Pam Moores (Aston University), Michel Rapoport (Paris-XII - Val de Marne), Vera Regan (University College Dublin), Véronique Renault, David Scott (Trinity College), Naomi Segal (Institute of Germanic and Romance Studies, London), Soizick Solman (King's College London).

### Patronages

Université de Southampton (Royaume-Uni), Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris, Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (DREIC).

Numéro financé par le GERFLINT.

# PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Royaume-Uni et Irlande  
<http://gerflint.fr/synergies-royaume-uni-et-irlande>



UNIVERSITY OF  
**Southampton**

Indexations et références

DOAJ  
Ent'revues  
Héloïse  
EBSCOhost: Communication Source  
MIAR  
Mir@bel  
MLA  
ROAD  
SHERPA-RoMEO  
Ulrich's

*Synergies Royaume-Uni et Irlande*, comme toutes les *Revues Synergies du GERFLINT*, est indexée par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (*Pôle de soutien à la recherche*) et répertoriée par l'ABES (*Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC*).

## Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Ethique et théorie de la complexité

© Archives GERFLINT- 2014 - Pôle éditorial -  
- Tous droits réservés -



# Lettres et Sciences : conflits d’hier ?

Coordonné par Aude Campmas



## Sommaire



<b>Aude Campmas</b> .....	7
Introduction	
<b>Sur la guerre des sciences et des lettres</b>	
<b>William McKenzie</b> .....	15
Humanity and the life of language: From the “Two Cultures” to Montaigne's <i>institution des enfants</i>	
<b>Yves-Claude Lequin</b> .....	31
L’humanité a-t-elle sa place dans les humanités ?	
<b>Azzedine Kadir</b> .....	43
La persuasion par l’autorité dans les Rapports des institutions internationales	
<b>Pierre Leveau</b> .....	57
La querelle des vernis et le différend des sciences et des lettres	
<b>Mateja Knezevic</b> .....	71
L’unité au lieu de la guerre – Les points d’intersection des mathématiques et de l’art/entre mathématiques et arts	
<b>Igor Reyner</b> .....	85
Les sources de l’écoute acousmatique dans les écrits de Pierre Schaeffer	
<b>Formation doctorale francophone: perspectives au Royaume-Uni et en Irlande</b>	
<b>Elizabeth Benjamin</b> .....	95
Dada et l’existentialisme français	
<b>Eleanor Hodgson</b> .....	105
L’héroïne provocatrice ? La représentation de Melior dans <i>Guillaume de Palerne</i>	
<b>Fiona Ffoulkes</b> .....	115
Muse, cliente et amie ? L’impératrice Joséphine et LeRoy, marchand de modes	

<b>Virginie Pignot-Shahov</b> .....	<b>123</b>
Le développement lexical des apprenants de français langue étrangère d'une université britannique : une étude pilote	

### **Annexes**

Biographie des auteurs .....	<b>135</b>
Consignes aux auteurs de la revue <i>Synergies Royaume-Uni et Irlande</i> .....	<b>139</b>
Le GERFLINT et ses publications .....	<b>143</b>





**Aude Campmas**

Université de Southampton, Royaume-Uni

A.Campmas@soton.ac.uk

En 1807, Louis de Bonald constate, dans un article intitulé « Sur la guerre des sciences et des lettres » (Bonald, 1859 : 1072), l'apparition de signes d'hostilité entre les lettres et les sciences et il prédit un affrontement de plus en plus violent entre ces partis. Selon lui, la spécialisation des savants et la création de vocabulaires spécifiques conduisent à isoler des champs de savoir distincts et hostiles. La connaissance est scindée en Républiques, des lettres et des sciences, dont les frontières sont bien gardées. L'essai de Bonald examine l'émergence de ces rapports conflictuels.

*On aperçoit depuis quelque temps des symptômes de mésintelligence entre la république des sciences et celle des lettres. Ces deux puissances limitrophes, longtemps alliées, et même confédérées, tant qu'elles ont eu à combattre leur ennemi commun, l'ignorance, commencent à se diviser, aujourd'hui que l'ignorance n'est plus à craindre et que tout le monde est savant ou lettré. [...] Ce sont, de part et d'autre, des plaintes et des récriminations.* (Bonald, 1859 : 1072)

La division moderne entre les lettres et la science est fondée ici sur l'idée d'une indifférenciation originelle. Bonald note qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le *Dictionnaire de l'Académie française* ne fait pas la distinction entre l'une et l'autre, il précise :

*Au siècle de Louis XIV, je crois qu'on aurait dit à peu près indifféremment : les sciences furent cultivées dans la Grèce, ou les lettres furent cultivées dans la Grèce ; et l'Académie française, loin d'accréditer cette distinction, ou plutôt cette opposition entre les sciences et les lettres, dit dans son Dictionnaire, à l'article Lettres : « Lettres se dit au pluriel de toute sorte de science et de doctrine. » Et au mot Science, elle renvoie au mot Littérature.* (Bonald, 1859 : 1136).

Le passage d'une quasi-synonymie à des significations presque antinomiques traduit l'évolution des idées et des pratiques. Pour Bonald, précisant qu'il simplifie ses idées afin de se faire comprendre, les lettres sont l'art de bien écrire, c'est la forme ; les sciences sont l'art de bien penser, c'est le fond. La synonymie exprimait une concomitance des actions, la différenciation est suivie d'une hiérarchisation de la valeur intellectuelle attribuée à chacune des pratiques qui deviennent des domaines. D'après Bonald, ce phénomène est, pour une part, le fait des nouveaux intellectuels produits par les Lumières. Si autrefois il existait des savants qui n'avaient pas le sens de la forme ;

des « littérateurs sans véritable science » (Bonald, 1859 : 1138) sont apparus à cette période et leur ignorance a laissé le champ libre aux tenants de l'histoire naturelle et des mathématiques qui ont pris la tête de la vie intellectuelle. Wolf Lepenies, commentant Louis de Bonald, souligne : « Les “sciences exactes” passent désormais pour les “hautes sciences”, qui gouvernent les autres » (Lepenies : 1990 : 9). La spécialisation des savants et la création de vocabulaires spécifiques conduisent à isoler des champs de savoir distincts et hostiles. Une hiérarchisation de la connaissance devient source de conflits et suscite de violentes réactions de part et d'autre, chacun essayant de prouver la valeur intellectuelle de son domaine dans une quête où s'opposent, pour reprendre les expressions de Foucault, « dire vrai » et « être dans le vrai ». En passant des lettres ouvertes entre Flaubert et Froehner à l'affaire Sokal, les exemples publics d'affrontements et de violents débats entre les sciences et les lettres ne manquent pas. À la lumière de l'article de Bonald, de la querelle entre Charles P. Snow et Frank R. Leavis sur les deux cultures, des réflexions plus récentes de Irving Louis Horowitz pour qui ces conflits sont devenus obsolètes depuis, entre autres, l'abandon par les sciences humaines de leur opposition aux sciences dures mais encore des réflexions de Wolf Lepenies sur l'importance de prendre en compte dans ces conflits la difficile émergence de la sociologie, la revue *Synergies Royaume-Uni et Irlande* présente, dans un esprit interdisciplinaire, une série d'articles sur le thème de la guerre des sciences et des lettres.

Le premier article intitulé *Humanity and the life of language: From the 'Two Cultures' to Montaigne's institution des enfants* par **William McKenzie**, propose une analyse du débat entre C. P. Snow et F. R. Leavis à propos des « Two Cultures » - ou la guerre des lettres et des sciences - qui a eu lieu pendant les années cinquante et soixante; il suggère que derrière les propos de Leavis se cache une conceptualisation distincte, voire unique, de l'« humain ». Pour Leavis, l'humain n'est ni un genre ni une catégorie stable ; il s'agit plutôt d'une activité littéraire, d'une forme de lecture, et des effets phénoménologiques d'une telle activité. Mais cette manière de lire dite « humaine » n'est pas décrite clairement dans le texte de Leavis ; la dernière partie de cet article propose donc une lecture de *De l'institution des enfants* de Montaigne, le chapitre où Montaigne - souvent vu comme l'inventeur de la subjectivité contemporaine, (post-)moderne, ou « (post-)humaine » - traite explicitement des thèmes pédagogiques discutés par Snow et Leavis, et qui offre des indices concrets d'une lecture qui répond sensiblement à la capacité des mots à rendre humain, à faire vivre.

**Yves-Claude Lequin**, dans le second article pose la question suivante: *L'humanité a-t-elle sa place dans les humanités ?* Si guerre il y a en France, entre « littéraires » et « scientifiques », elle a changé de front depuis Napoléon : d'affrontement entre les tenants de l'ordre féodal et les promoteurs du libéralisme, elle est aujourd'hui

devenue résistance d'un système libéral élitiste (scolaire, universitaire, culturel) face à la double exigence croissante d'une popularisation des savoirs, aussi bien littéraires que scientifiques, et d'une intégration du savoir technique dans la culture générale, notamment sous la forme d'une « technologie » conçue comme science humaine, associée à une valorisation du travail et du monde du travail.

**Azzedine Kadir** analyse quant à lui *La persuasion par l'autorité dans les Rapports des institutions internationales*. Son article se propose d'engager une réflexion sur le rôle que joue l'autorité dans la construction du discours des institutions internationales, en tenant compte des relations de pouvoir qu'elles instaurent. Il se penche plus particulièrement sur un rapport annuel qui est propre à une organisation internationale, le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) sur le thème de la mondialisation. Il ne s'agit que de procédés discursifs qui cherchent à identifier les caractéristiques idéologiques et institutionnelles d'une institution de pouvoir. Il analyse comment, sous l'apparence d'une neutralité calculée, l'autorité de l'institution (pouvoir) constitue en fait un élément important de la production argumentative du discours institutionnel et la difficulté à concevoir un discours totalement dépourvu de marques d'autorité.

L'article de **Pierre Leveau** examine *La querelle des vernis et le différend des sciences et des lettres* : comment étudier la guerre des sciences et des lettres annoncée par L. de Bonald au début du XIX<sup>e</sup> siècle ? Il répond dans cet article en opposant deux types de distinction - dialectique et fractale - puis en montrant que le second type - fractal - explique ce conflit, qui est un différend au sens où il n'existe pas de juge impartial et neutre pour en juger. Il en donne ensuite un exemple, emprunté aux sciences du patrimoine, avant de noter que la recherche interdisciplinaire a permis de régler leur différend.

L'article de **Mateja Knezevic** s'intitule *L'unité au lieu de la guerre - Les points d'intersection des mathématiques et de l'art/entre mathématiques et arts*. Il rend compte des similarités des démarches et progrès en mathématiques et dans les arts à travers le prisme des révolutions scientifiques. Depuis la notion de la révolution scientifique de Thomas Kuhn, il s'est posé la question du développement global de la science. Parallèlement, la question d'existence de révolutions en mathématiques i.e. la possibilité d'application des notions de Kuhn en mathématiques a occupé les philosophes autant que les mathématiciens. Il essaye de faire valoir que la théorie de progrès de science de Kuhn et également applicable, dans des conditions spécifiques, aux domaines de la découverte artistique et mathématique et par là d'expliquer ces similarités.

**Igor Reyner** examine *Les sources de l'écoute acousmatique dans les écrits de Pierre Schaeffer*. À travers l'analyse des premiers écrits de Pierre Schaeffer sur la radio et le cinéma, cet article vise à montrer comment l'idée d'une situation acousmatique potentiellement créative se forme dans sa pensée lors de son travail sur l'art radiophonique. Cet article porte essentiellement sur l'écoute telle qu'elle ressort de *L'Essai sur la radio et le cinéma : esthétique et technique des arts relais 1941-1942*. Une comparaison entre les idées de 1938 sur la technique cinématographique et radiophonique et la notion d'écoute telle qu'elle apparaît dans *L'Essai* prouve que bien avant l'invention de la musique concrète ou de son exposition formelle au *Traité des objets musicaux*, l'écoute acousmatique, initialement conçue comme écoute indirecte, était déjà considérée comme le principe d'une esthétique concrète et la voie vers une nouvelle perception sonore et musicale.

La revue *Synergies Royaume-Uni et Irlande* est aussi heureuse de lancer dans ce numéro une nouvelle rubrique *varia* dédiée aux jeunes chercheurs britanniques intitulée: *Formation doctorale francophone : Perspectives au Royaume-Uni et en Irlande*. Cette rubrique encourage les premières publications et les articles d'étudiants et de doctorants dont, pour la plupart, le français n'est pas la langue maternelle, souhaitant exprimer leur pensée scientifique en langue française et dont la thématique n'appartient pas à l'axe principal du numéro.

Le premier article est celui de **Elizabeth Benjamin** et s'intitule *Dada et l'existentialisme français*. Dada et l'existentialisme sont tous les deux souvent et excessivement accusés de souligner la vanité du monde. Dada se trouve fréquemment rejeté en raison de son soi-disant manque d'impulsion théorique. Cet article cherche à redresser ce déséquilibre en suggérant leur usage analytique en parallèle, afin d'entamer la possibilité d'un lien substantiel théorique entre Dada et l'existentialisme français, et ce à travers une étude éthique, esthétique et philosophique des textes, œuvres d'art et événements des deux mouvements. L'article examine les thèmes du choix, de l'aliénation, de la responsabilité, de la liberté et de la vérité dans le but d'affirmer que Dada et l'existentialisme français prônent tous les deux une impulsion vers l'authenticité personnelle et que celle-ci est atteinte précisément via l'ambiguïté.

**Eleanor Hodgson** dans son article *L'héroïne provocatrice ? La représentation de Melior dans Guillaume de Palerne* présente une analyse de l'héroïne du roman anonyme *Guillaume de Palerne*, composé à la fin du douzième siècle. L'étude comble une lacune dans la critique sur *Guillaume* en examinant l'influence de l'héroïne sur l'intrigue du roman et également son rôle dans la sphère intertextuelle du texte. Une étude de la relation entre cette figure et un modèle puisé dans le roman anonyme *Partonopeu de*

*Blois* la mène à reconsidérer l'importance de ce personnage dans *Guillaume* et à mieux apprécier le processus de composition adopté par le poète de ce texte.

**Fiona Ffoulkes**, dans son article *Muse, cliente et amie ? L'Impératrice Joséphine et Leroy, marchand de modes* examine la relation entre le marchand de modes L.H. LeRoy et l'Impératrice Joséphine au regard des bouleversements politiques, économiques, sociaux et de la production et consommation de vêtements de luxe, après la Révolution en 1789.

**Virginie Pignot-Shahov** analyse dans une étude pilote *Le développement lexical des apprenants de français langue étrangère d'une université britannique*. D'après Milton (2009 : 249) « ce que l'on peut retenir de l'étude de l'apprentissage du vocabulaire des langues vivantes, c'est que les apprenants doivent apprendre beaucoup de vocabulaire pour atteindre un niveau de communication ». Laufer renforce le besoin pour les apprenants de développer un lexique important lorsqu'il note que pour comprendre un texte, un apprenant doit connaître 95% des mots du texte. Mais cet objectif semble quelque peu compromis alors que Häcker (2008) observe que dans le programme scolaire des langues étrangères au Royaume-Uni, le vocabulaire enseigné est principalement lié, et surtout limité, aux thèmes des examens. Mais qu'en est-il pour les étudiants qui poursuivent leurs études de langues à l'université ? C'est l'une des questions à laquelle cette étude tente de répondre en observant le développement du vocabulaire réceptif des apprenants de français L2 en première et deuxième année de licence en langues et en essayant de déterminer ce qui influence leur développement lexical.

## Bibliographie

- Bonald, L. de. 1859. Sur la guerre des sciences et des lettres. In : *Œuvres complètes de M. de Bonald* publiées par M. l'Abbé Migne. Paris : J.-P. Migne, tome troisième et dernier.
- Lepenies, W. 1990. *Les Trois Cultures, Entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, Paris : Éditions de la Maison de sciences de l'homme de Paris.



# Synergies

## Royaume-Uni et Irlande n° 7 / 2014



*Sur la guerre des sciences  
et des lettres<sup>1</sup>*



---

1. Titre de l'article de Louis de Bonald [1807] 1859. Sur la guerre des sciences et des lettres. In : *Œuvres complètes de M. de Bonald* publiées par M. l'Abbé Migne. Paris : J.-P. Migne, tome troisième et dernier.





# Humanity and the life of language: From the « Two Cultures » to Montaigne's « *institution des enfants* »



**William McKenzie**

St Hilda's College, University of Oxford, Angleterre  
william.mckenzie@st-hildas.ox.ac.uk

Reçu le 30-07-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

## L'humanité et la vie de la langue : des « Two Cultures » à Montaigne « de l'institution des enfants »

### Résumé

Cet article propose une analyse du débat entre C. P. Snow et F. R. Leavis à propos des « Two Cultures » - ou la guerre des lettres et des sciences - qui a eu lieu pendant les années cinquante et soixante; il suggère que derrière les propos de Leavis se cache une conceptualisation distincte, voire unique, de l'« humain ». Pour Leavis, l'humain n'est ni un genre ni une catégorie stable ; il s'agit plutôt d'une activité littéraire, d'une forme de lecture, et des effets phénoménologiques d'une telle activité. Mais cette manière de lire dite « humaine » n'est pas décrite clairement dans le texte de Leavis ; la dernière partie de cet article propose donc une lecture de *De l'Institution des enfants* de Montaigne, le chapitre où Montaigne - souvent vu comme l'inventeur de la subjectivité contemporaine, (post-)moderne, ou « (post-)humaine » - traite explicitement des thèmes pédagogiques discutés par Snow et Leavis, et qui offre des indices concrets d'une lecture qui répond sensiblement à la capacité des mots à rendre humain, à faire vivre.

**Mots-clés :** C. P. Snow, F. R. Leavis, les « Two Cultures », post-Humanisme, Michel de Montaigne

### Summary

This article analyses the often aggressive discussion between C. P. Snow and F. R. Leavis about the « Two Cultures » - what might otherwise be termed the « war of literature and science » - which took place in the 1950s and 1960s. It suggests that behind Leavis's strident attack lurks a novel, even unique, understanding of the « human ». For Leavis, the « human » is neither a genre, nor a stable category, but a literary activity; a mode of reading and its phenomenological effects. But the precise qualities of this « human » response to language are often unclear from Leavis's implications; the final section of this article thus analyses Montaigne's *De l'Institution des enfants*, the chapter where Montaigne - often seen as the inventor or anticipator of contemporary, post-modern or post-human subjectivity - explicitly deals with the kind of pedagogical themes discussed by Snow and Leavis, and which offers concrete signs of the kind of reading which might respond sensibly to words which live and make live.

**Key words :** C. P. Snow, F. R. Leavis, the « Two Cultures », post-Humanism, Michel de Montaigne

## Introduction

This three-part essay rereads the « Snow-Leavis controversy » - the origin of the term « two cultures » which still marks discussions of the arts' relation with the sciences - in terms of contemporary debates exploring the word « human » and its variants (humanism, humanity, humanitarianism), and asks if the present era might best be termed « post-human ». It argues first F. R. Leavis's virulent attack on C. P. Snow's « The Two Cultures » is not so much a straightforward defence of the arts as a fundamentally different concept of the « human ». While Leavis never quite explicitly formulates this, he implies throughout that « humanity » is not a stable entity but a timebound activity. Humans are more, and differently, « human » from one moment to another. And they are most intensely human in the activity of reading literary language. Indeed, the literary value of texts, we could derive from Leavis's argument, can be quantified and evaluated in precisely these « humanising » effects. Leavis's implied (and perhaps unwitting) reconception of the ontology of the « human » as dynamically verbal, not statically substantive, is seen in the second part as a contribution to discussions concerning the « post-human », recently summarized in Stefan Herbrechter's valuable *The Posthuman: A Critical Analysis*. It argues the « humanism » disavowed by the most radical « post-humanists » has little to do in its bloated universalism with Leavis's nimbler, verbal understanding of the concept. Leavis's intuitions about the « human » as something dynamic, changeable, linguistic - but no less existent for all that - seem to resist the most radically nihilistic modes of « post-humanist » thought (which loosely incorporate and overlap with post-modernism and post-structuralism). When called upon to actually define and articulate what he means by the human, however, Leavis's argumentation is sometimes fuzzy. The third part of the essay thus seeks to address this problem - and thus contribute to debates about whether Montaigne presciently anticipated key strands of contemporary thought - by reading *De l'Institution des enfans*: Montaigne's most forthright engagement with the kinds of pedagogical issues disputed so bitterly by Snow and Leavis, and a chapter centrally concerned with the humanizing potential of reading literature. Critics like Stephen Toulmin have noted texts from Montaigne's period make thinkable certain fusions of science and literary discourse, simply because they precede the kinds of divisions Snow talks about.<sup>1</sup> But Montaigne's text may also address certain blind spots in Leavis's arguments about just *how* language may « humanise »; the open-ended form of his *Essais* seems self-consciously to perform language, demonstrating its own content as an engaged, verbal self-portrait.<sup>2</sup> Montaigne's text thus exemplifies what Leavis only describes: a real-time written testimony of the effects on a « human » of reading: of living language. In this, Montaigne demonstrates more than Leavis the idea of the human as literary performance, an idea Leavis is forced to discover under pressure from Snow.

### Snow's « Two Cultures » and Leavis's verbal humanism

The « Snow-Leavis controversy » refers to F. R. Leavis's scathing 1962 Richmond Lecture « Two Cultures? The significance of C. P. Snow », in response to C. P. Snow's 1959 Rede lecture « The Two Cultures and the Scientific Revolution », which has since gone through over thirty reprints and is still well-known today.<sup>3</sup> The chief arguments of Snow's lecture are well known. First, there are « *two cultures* » in contemporary British intellectual life: one Snow attributes to « *literary intellectuals* » (e.g. Snow, 1998:4); the other to « *physical scientists* » (e.g. Snow, 1998:4). Second, these « two cultures » are polarized, incomprehensible to each other, « [t]here seems [...] to be no place where the cultures meet » (Snow, 1998:16). Third, the « [literary] intellectuals » - called by Snow « *natural Luddites* » - ignore if not actively resist the « *scientific revolution currently helping the material betterment of the human race* » (Snow, 1998:22). Fourth, this imbalance in the education system - especially at the stage of University scholarship examinations and after - will have dire effects for Great Britain's future geopolitical and economic position: a topic of special concern in Snow's Cold War reality. « *I believe* », Snow claims, « *the Russians have judged the situation sensibly. They have a deeper insight into the scientific revolution than we have, or than the Americans have* » (Snow, 1998:36).

For Leavis, however, « *the argument of Snow's Rede lecture is [...] incomparably more loose and inconsequent than any I myself [...] should permit in a group discussion I was conducting, let alone a pupil's essay* » (Leavis, 2013:60).<sup>4</sup> This withering attack on Snow's argumentative structure is motivated: the way Snow yokes the « two cultures » together - making them commensurable so as better to contrast them - silently reduces the arts to science's negative corollary, depriving the arts of any independent existence, silently compelling any potential defence of the arts to rely on Snow's reductive terms.<sup>5</sup> This is precisely what Leavis refuses to do. If, for example, Snow complains (on no other basis than personal anecdote) that « *literary intellectuals* » cannot explain to him the 2<sup>nd</sup> Law of Thermodynamics: « *something which is about the scientific equivalent of Have you read a work of Shakespeare's?* » (Snow, 1998:15), then Leavis retorts: « *There is no scientific equivalent of that question; equations between orders so disparate are meaningless* » (Leavis, 2013:73). Correspondingly, Snow's caricature of the « *literary intellectual* » is condemned by one of the twentieth century's most important literary intellectuals as « *the enemy of art and life* » (Leavis, 2013:61).

Leavis's attack on the bases of Snow's pseudo-opposition between the arts and the sciences, carried out so as to re-establish the terms' independent values, is paralleled by that on Snow's pseudo-opposition between the « *tragic* » « *individual condition* » (« *each of us is alone* », « *each of us dies alone* », Snow, 1998:6) - catered for by the « *Luddite* » « *literary intellectual* » - and the « *social condition* », marked by « *social hope* », as advanced by the scientist. For Leavis this opposition quite simply makes no sense.

*What is the « social condition » that has nothing to do with the « individual condition »? What is the « social hope » that transcends, cancels or makes indifferent the inescapable tragic condition of each individual? Where, if not in individuals, is what is hoped for - a non-tragic condition, one supposes - to be located? (Leavis, 2013:65)*

Exposing the underlying (and often problematic) implications of Snow's parallel dichotomies - art vs. science, individual vs. social - Leavis warns against instrumentalising the individual from school onwards as mere contributor to Snow's « *scientific revolution* ». <sup>6</sup> The implied focus on « *productivity (the supremely important thing)* », the « *standard of living* », « *wages* », « *salaries and what you can buy with them* » is for Leavis « *not enough - disastrously not enough* » (Leavis, 2013:71). This is because it « *cannot be regarded by a fully human mind as a matter for happy contemplation* » (Leavis, 2013:72, my emphasis). For Leavis, then, Snow's argument - relying on stereotypes, caricatures and false dichotomies ultimately to reduce arts to entertainment, individual to contributor - is nothing less than dehumanization. Indeed, Snow's arguments' very success seems worryingly to prove this very process. What Leavis repeatedly attacks as Snow's clichéd writing - a kind of conformist linguistic passivity observed also in « *the Sunday papers* » or « *British Council* » publications - mirrors and encourages an identically unthinking acceptance in its readers (Leavis 2013:55,57). Leavis's dismissive terms (« *nullity* » « *negligibility* », « *nought* » « *ignorant* », e.g. Leavis 2013:56) thus function only incidentally as personal affronts; they function primarily to stress Snow's perfect, camouflaged assimilation into a dehumanizing culture. <sup>7</sup> Likewise, Leavis's subtitle, « *The Significance of C. P. Snow* » (my emphasis), plays on several understandings of the word: Leavis attacks not so much Snow himself (despite frequent accusations to the contrary) but how he signifies (argumentatively, linguistically) and what he signifies (culturally); he is a worrying signifier in and of a culture which is losing its humanity. By telling people what they want to hear, Snow's success is its and its readers' own condemnation.

Developing these warnings about precisely the kind of « *scientific revolution* » Snow urges - where even the advantages, like « *reduced hours of work, and the technological resources that make your increasing leisure worth having* » may lead to boredom, emptiness, even alcoholism - « *humanity* » is retained as a kind of haven, or enclave. <sup>8</sup>

*The advance of science and technology means a human future of change so rapid and of such kinds, of tests and challenges so unprecedented, of decisions and possible non-decisions so momentous and insidious in their consequences, that mankind - this is surely clear - will need to be in full intelligent possession of its full humanity (and « *possession* » here means, not confident ownership of that which belongs to us - our property, but a basic living deference towards that to which, opening as it does into the unknown and itself unmeasurable, we know we belong). (Leavis, 2013:73)*

Leavis's « full humanity » thus makes a virtue of its own mystery and elusiveness; he urges not Snow-like « confident ownership » of humanity, but « deference » to it. This « deference » is based on a curious but important epistemological paradox: « humanity » « opens out » into the « unknown » and « unmeasureable », but « we » nonetheless « know » we belong to it. Humanity is therefore in this example a mysterious mode of knowing, less a species-being (*pace* Marx), than a species-intuition, which despite - or even because of - its sub-rational, instinctive nature (« unknown », « unmeasurable »), may guide a humane response to historical change.

This sense of 'humanity' as not so much a property or attribute (as might be commonly imagined), but as a (not-quite-conscious?) agency, skill, or ability, comes through more strongly when Leavis urges:

*What we need, and shall continue to need not less, is something with the livingness of the deepest vital instinct; as intelligence, a power - rooted, strong in experience, and supremely human - of creative response to the new challenges of time; something that is alien to either of Snow's cultures.* (Leavis, 2013:73)

And, Leavis suggests, the idea of humanity as an intuitive mode of knowing (which is still knowing), a 'vital instinct' (which may be sharpened), a 'power' (which may be strengthened and tested), may be taught in the form of literary language: « *the living creative response to change in the present* » (Leavis, 2013:106). If language deconstructs Snow's pseudo-opposites 'individual' and 'social' - no one individual invents language, of course, but it is nonetheless the only way of expressing one's distinctiveness to oneself and others - then it is through (literary) language that Leavis seeks to develop the university: its individual students, its social role.<sup>9</sup> For Leavis, the ideal university is « *more than a collocation of specialist departments* [, it is] *a centre of human consciousness: perception, knowledge, judgment and responsibility* » (Leavis, 2013:75, my emphasis).<sup>10</sup> And this consciousness can emerge in and as the act of literary criticism. « *[A]ll that makes us human* », Leavis claims with astonishing boldness, belongs to the « *third realm* »: his term for the mode of knowledge - such as the collective reading of a poem - which has no easily identifiable location or centre, which is « *neither merely private and personal nor public in the sense that it can be brought into the laboratory or pointed to* » (Leavis, 2013:74). The generation of real ideas in literary discussion that no one discussor would have reached independently highlights the flaws of Snow's facile dichotomy between social and individual; « *the re-creative response of individual minds to the black marks on the page* » likewise tests and elicits for Leavis humanizing critical judgement: a « *collaborative-creative process [...] of individuals who collaboratively renew and perpetuate what they participate in - a cultural community or consciousness* » (Leavis, 2013:74). The relationship between consciousness and (literary) language - the way words live and make live - thus

informs, perhaps even defines, Leavis's understanding of the « human » in a time of bewildering technological advance: literary art is « great » in so far as it humanizes its readers by articulating and encouraging the individual and collective exercise of critical judgement.

### Leavis's verbal humanism in a post-human world

The sheer intensity of Leavis's attack stems not then, ultimately, from a defence of « literature » as such but from the necessarily « human » effects that only literature can afford. Snow's dichotomy of liberal intellectualism and instrumentalised « social » progress quite simply ignores that specifically human fulfillment which comes from working with the language which binds us all and of which literature is the supreme exemplar. Whether Leavis was fully conscious of this or not, it is precisely his anger at Snow which accentuates, if not gives rise to, a surprising understanding of the « human »: the « human » exists in a dynamically verbal, rather than statically substantive, ontological mode. The human emerges as the act of reading the « poem », a necessarily dynamic and time-bound activity « *in the minds* », rather than the static, materially existent « *black marks on the page* ». For Leavis, « human » seems surprisingly to function as a verb (« to human »?): a real-time working with language.

Such an implicitly « verbal » understanding of the human seems surprisingly to resist the various assaults on the term levied in and by Paul Ricoeur's « hermeneutics of suspicion », Max Weber's « disenchanted » modernity, or Jean-François Lyotard's postmodern incredulity towards « meta-narratives », all of which envisage language as opposite to, not constitutive of, the « human ». Lacanian psychoanalysts hold our « human » sense of ourselves is a mere fantasy sent by a mocking unconscious « *structured like a language* »; Michel Foucault claims « man » is simply a discursive term which has served its historical purpose and is destined to be erased (Foucault, 1966:398); Althusserian Marxists dismiss « human » consciousness as the internalized, « interpellated » manifestation of capitalist persuasion; Derridean deconstructionists say the truth of 'human' existence is internally differentiated and endlessly deferred (« *différance* »). To these specifically poststructuralist challenges, Stefan Herbrechter notes, might be added those raised by precisely the « *advance of science and technology* » that Leavis warned would necessitate « *full and intelligent possession of our humanity* »: geneticists hold we are determined by our DNA; our identities are diffused online; progressive reliance on technology has led, via the trope of the cyborg, to the increasing prevalence and plausibility of ideas raised by the transhumanist movement (Herbrechter, 2013:*passim*).<sup>11</sup>

These serious issues lend perhaps extra relevance to Leavis's challenging insistence on the real, if fragile or temporary, presence of the « human », especially when in literary studies the concept has been attacked as a byword for conservative, transhistorical generalization. Catherine Belsey's and Jonathan Dollimore's 1980s critiques of (respectively) « liberal humanism » and « essentialist humanism » are still instructive, Herbrechter argues, for more recent « post-human » thinking. « Liberal humanism », Belsey argues, is made up of two, related fallacies. First, the fantasy that the individual is free (« liberal ») and autonomous fallaciously dismisses powerful constitutive forces like language or the unconscious. Second, such « human » « autonomy » is held to be truthful eternally (« human nature ») when it in fact corresponds only with a particular historical moment, i.e. that dominated by the « free » market of high-capitalist (neo) liberalism.<sup>12</sup> Likewise, what Dollimore attacks as « essentialist humanism » presupposes the illusory « *idea of the autonomous, unified self-generating subject* » (Dollimore, 2003:155). Such a pre-judgement of the human risks however under-valuing the kinds of active, judicious critical power Leavis passionately attributes to the reading human in the literary « third space ». Leavis's attack on Snow moreover parallels - even though the value of the « human » is reversed - Dollimore's more recent attack on « aesthetic humanism », where the arts are slotted into a particular (and tamely innocuous) place, role and function in and by a more powerful socio-cultural structure. « Aesthetic humanism » - the tacit, unspoken preconception that the arts and humanities exist exclusively to make humans « better' » or more « humane » - is for Dollimore one of the « *obsolete, complacent and self-serving clichés of the culture industry* » (Dollimore 2004:xxii). For Leavis, however, the « human » is precisely the only thing that stops the likes of Snow reducing aesthetic response to such cliché.<sup>13</sup>

It may seem surprising at this point to undertake an analysis of a four-hundred-year old text - Montaigne's *De l'Institution des enfans* - but I do so for the following reasons. As noted above, Leavis is often compelled in his deferential discussions of the « human » to employ vague terms (« *unmeasurable* » « *unknown* »), leaving his argument open to risks of emptiness; Montaigne's comparable portrayal, however, illustrates more fully (if often implicitly) just how the « human » might be envisaged not as a mere reactionary stereotype but as a dynamic linguistic engagement, especially in a pre-Snow historical period where the arts and the sciences were not so rigidly or dichotomously opposed. The analysis is also intended to contribute to the overlapping debates as to whether Montaigne anticipates contemporary thinking on subjectivity, and whether he may be recruited as a « post-modern » sceptic *avant la lettre* (Lyotard claims for example « *il me semble que l'essai (Montaigne) est postmoderne* » Lyotard, 1982:367): Montaigne's appeal to and performative portrayal of the human as a particular response to language seems to nuance, even rebut, Lyotard's claim.



« *Au service de nostre vie* »: living language in *De l'Institution des enfans*

« *Montaigne. That such a man wrote has truly augmented the joy of living on this earth.* » (Nietzsche, 1997: 135)

In a famous manuscript addition to *De l'Institution des enfans*, Montaigne offers his reader a kind of summary of his own reading strategies:

*Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Senèque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier ; à moy, si peu que rien.* (Montaigne, 2004: 146C)<sup>14</sup>

It is implied that Montaigne's modesty - he learns frustratingly little from Plutarch and Seneca, « attaching » their teachings only to the paper before him, not himself - propels 'sans cesse' his continuous activities of reading and writing: if Montaigne ever felt he had learnt enough from his reading such activity would stop. The incessantly cyclical patterning afforded by the watery imagery seems to map onto the chapter's overarching structure. The essay finds itself turning, if not in circles, then in spirals: multiple returns to the same topic - ideal education - do not lead Montaigne back to the same conclusions. In a discernible first « movement » Montaigne considers the possibility of language to train the young student as a passive recipient; in its second, he urges the importance of the student himself taking the initiative; that he himself can use language actively. Here the broad figurative and structural continuums - filling and pouring, reading and writing, assimilation and use - seem broadly constituent of and necessitated by an overarching link of language with life: perhaps the essay's central concern. This analysis traces a variety of strategies Montaigne employs to cement this connection in the reader's mind: his markedly frequent use of alimentary imagery to describe the « intake » of language - the topos of « innutrition » - sets up a loose contextual structure which informs his explicit discussions (and uses) of classical citation, as well as the way he blurs differences between words and actions, seeing both as commonly communicative in a gentlemanly community's shared 'grammar' of values.

Montaigne's link of language with life helps explain why he deploys so liberally alimentary tropes to describe linguistic/epistemological intake: the language through which education is relayed ideally forms an actual part of the living student. Such an ideal is implied as Montaigne regrets he « *n'a gousté des sciences que la crouste premiere* » (Montaigne, 2004:146A); describes his love of books in terms of « *goust* », (sometimes replaced by « *appétit* »), 'gouster', or 'gourmander' (e.g. Montaigne, 2004: 150A, VS155A, VS175A); deems pre-edited, abridged paraphrases as « *moëlle et [...] substance toute maschée* » (Montaigne, 2004:160A); and refers repeatedly to texts as « *viande* » (Montaigne, 2004:151A, 170A). This alimentary imagery enables Montaigne to articulate educational precepts: it is important, say, for the student to « *allécher l'appétit* »



(Montaigne, 2004:177A), or for the tutor to « *ensucrer les viandes salubres à l'enfant et enfieler celles qui luy sont nuisibles* » (Montaigne, 2004:166A). Such imagery also helps Montaigne specify the positive effects of reading not only on the reader's understanding, as might be assumed (« *abreuver l'entendement* », Montaigne, 2004:159A), but also on the soul (« *l'ame trouve où mordre où se paistre* », Montaigne, 2004:160A), and even on the material body: stories of « *magnanimité et force de courage* » can have an effectively psychosomatic effect on the « *muscles* », « *espessure de la peau et durté des os* » (Montaigne, 2004:153C); he urges that young students « *emboiv[ent] [les] humeurs [des Anciens]* », Montaigne, 2004:151A). Montaigne thus by moments likens verbal with humoral transmission. These links of language with food or the material body apply even when couched in negative terms. Montaigne dismisses poor writing for example as « *décharnée* » (Montaigne, 2004:160A), a « *fleshless* » language illustrated later by Heracleon le Megarien's parody of « *Demetrius le Grammairien* » and linguistic over-codification. Heracleon mocks those who argue if « *ballo* » has or not a double l, or « *cherchent la derivation des comparatives cheiron et beltion, et des superlatives cheiriston et beltiston* » (Montaigne, 2004:160A). Montaigne's use of alimentary imagery to describe the lively and life-giving reading he counsels thus accompanies classical examples - Heracleon and Demetrius's story is from Plutarch - which demonstrate such reading in their relevant and resourceful deployment.

Montaigne's notions of learning as a form of nutrition are informed by his explicit discussions of allusion and citation and figured by the way he himself cites prior texts, especially as he comes to rewrite and augment the chapter. From the chapter's earliest version Montaigne famously uses from Seneca 26<sup>th</sup> epistle the image of a bee (the « *apiary* » topos) to describe ideal reading as nourishingly empowering:

*Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin ny marjolaine: Ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera et confondera, pour en faire un ouvrage tout sien: à sçavoir son jugement.* (Montaigne, 2004:152A)

The apiary topos develops the use of alimentary imagery while making thinkable like Leavis's « *third space* » a vital resonance between mind and language: the ideal, nutritious « *absorption* » of a text is inseparable from the reader's intelligently independent use of that text.<sup>15</sup> Montaigne hints at just such an active synergy as he says: « *J'ay leu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarque en y a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire, et, à l'aventure, outre ce que l'auteur y avoit mis* » (Montaigne, 2004:156C). As a cognitive process, reading elicits actual qualities beyond the text itself. The chapter's most conspicuous quotations from classical sources often express such lively thought, especially Horace's « *sapere aude!* » (« *dare to be wise!* » *Epistles*, 1.2). This passage, which remains in the chapter from the A-Text onwards, occupies a

broadly central position in its first version, standing out as the longest of seven A-text citations, (all from Horace, save a line from Dante's *Inferno*) and the only A-text citation which benefits from detailed and extensive recontextualisation. In later versions a lengthy manuscript addition « announces » the citation much more fully, reflecting on themes of self-management, the influence of Socrates, and multiple senses of the word « liberal »: « Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous faict libres » (Montaigne, 2004:159C). Horace's statement about thought and freedom thus seems to have played on Montaigne's mind throughout the chapter's meditation and composition. Comparable themes - youth, malleability, movement, free expression - mark also the ten additional citations he busily sprinkles through the 1588 B-text of the chapter (as through his whole book), such as Horace's « *vitamque sub dio et trepidas agat / In rebus* »: « let him live in open air, and ever in movement about something » (Montaigne, 2004:153B). Such a context informs Montaigne's inventive neologisms (e.g. « *ergotisme* » for a clichéd turn of logic, Montaigne, 2004:160A), frequent revisions, and handwritten marks, not recorded often in the accepted scholarly editions but now accessible via the University of Chicago online scans of the « Exempleire de Bordeaux »: Montaigne's annotated copy of his *Essais*. Examples of such revisions include him crossing out « *son jugement* » and replacing it with « *sa vie* », when he discusses the main profits of education (Chicago image 0055v), or an effusively long C-Text addition, outlining the « *vertue* » such an education might afford, which breathlessly leaves out any commas between the listed values. (Chicago image 0060). As Terence Cave famously argues in his still-powerful 1979 study *The Cornucopian Text*, then, Montaigne probes the difference between « *loquicitas* » (empty, verbose profusion where nothing is expressed) and « *copia* » (where matter, conversely, finds full expression). And to address the question satisfactorily is to accept a paradox which confounds the conventional dichotomy between language's passive absorption and active use: to do the one properly is to do the other competently. This comes through not only on the surface of the crystallized text - as in formulations like « *sçavoir par coeur n'est pas sçavoir* » (Montaigne, 2004:152C) - but also in the restlessly busy amendments, additions and re-marks surrounding Montaigne's engagements with classical material.

The question of linguistic ownership is therefore discussed explicitly on the level of individual formulations but also « essayed », with characteristic perseverance and to provocative effect. Intertwining with and superimposed over Montaigne's discussions (and exemplary deployments) of active reading is a parallel, if loosely and sporadically constructed, argument, positing education broadly as an analogy: the right response to language is instructively akin to right conduct. Acts are communicative - intelligible as « right » or « wrong » - because they take place within a grammar-like consensual structure of meaning. This structure is, admittedly, elastic. Indeed, Montaigne mocks

with pointed reference to Aristotelian and scholastic terminology those who break « *ce grand monde* » down overly rigidly into « *especes sous un genre* » (Montaigne, 2004:157A); right conduct, like the bee's transformation of pollen into honey, contributes actively, even creatively, to the rules which frame it. Poetry's formalization of language is for Montaigne a key example. His regretful tone at Plato's dismissal of the study of « *les sciences lettrées, il [...] semble ne recommander particulièrement la poesie que pour la musique* » (Montaigne, 2004:166C) is consistent with his praise of poetry elsewhere in the chapter and, albeit more ambiguously, elsewhere in the *Essais*. But poetry is emphatically not an entirely free mode of utterance; it must by contrast interact, even antagonistically, with its formal constraints.

[T]out ainsi que la voix, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aigue et plus forte, ainsi me semble il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poesie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse. (Montaigne, 2004:146A)

Poetry aligns words into « *pieds nombreux* » : their rhetorical and syntactical patterns intersect in various, even antagonistic ways with the rules of versification. These ostensible « limits » only make the « life » of language come through all the clearer. Likewise, living well, in the shadow of mortality, is envisageable for Montaigne as « poetic » in so far as it depends on an engagement with rules of « *meurs* » and « *sens* »:

*Car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses meurs et son sens, qui luy apprendront à se connoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre.* (Montaigne, 2004:160A)

Montaigne's use of variously alimentary imagery, demonstration of successful reading in (and as) his allusively citational writing, and varying uses of analogy, thus strive cumulatively to make an « art de vivre » thinkable as a kind of corporeal extension of reading well. Unlike Snow and Leavis, then, Montaigne is thus able to use « science » and (liberal) « arts » more or less interchangeably (Montaigne, 2004:160C): both activities exert energy judiciously according to, and via, variously elastic constraints; and this exercise of judgement becomes easier with training precisely because it strengthens and nourishes such judgement. This contextualizes and helps explain why, say, Montaigne mirrors the (markedly similar) terms « *philologous* » (« *curieux d'apprendre les choses* ») and « *logophilous* » (« *qui n'avoient soing que du langage* ») as if they were positive and negative inversions of the same, continuous activity (Montaigne, 2004:173A). It also explains his express likening of books with real-world situations: « *Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant: la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres*' (Montaigne, 2004:152A, my emphasis).

It is perhaps instructive then that one of Montaigne's most strident appeals to such a kind of « art de vivre » takes the form not of an argument or aphorism but, as in Plutarch's *Lives* (praised elsewhere, Montaigne, 2004:156A) an embodied, personal example known to Montaigne through his reading: Socrates. Perhaps more than coincidentally, this passage, which praises Socrates in the context of travel, and how it improves one's judgement, also contains a clustered trio of emphatic uses of the word 'humain', a word which occurs only three times elsewhere in the whole of the rest of the chapter.

*Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncellez en nous, et avons la veue racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas: D'Athenes; mais: Du monde. Luy, qui avoit son imagination plus plaine et plus estandue, embrassoit l'univers comme sa ville, jettoit ses connoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argue l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des-jà les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous [tient] prent au collet, sans s'avisier que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant? (Montaigne, 2004:157A)*

The « monde », famously invoked by Socrates in the context of his citizenry, seems to function here in two interrelated senses: first, the sum total of the human population and its habitats; secondly, the location where thoughts or acts are ultimately evaluated as right and wrong. Montaigne's mockery of his locals' conviction that frozen vines or (admittedly more seriously) the French religious wars are signs of apocalypse is, after all, based on the wider perspective he is able to adopt. Travel is therefore an intellectual displacement as well as a purely physical one; the markedly cognitive terms with which Montaigne describes it (« *frotter et limer son cervelle contre celle d'autrui* », Montaigne, 2004:153A, my emphasis) invites the idea that it exposes the traveler-student to many more grammar-like social structures in and with which he may judge his conduct as correct. The traveller's knowledge of the Socratic « monde », then, sees geographical displacement in terms surprisingly reminiscent of Leavis's notion of the « human »: an exercise of literary or linguistic judgement which figures right conduct in terms of a universal collective.

## Conclusion

This essay has argued that underlying F. R. Leavis's response to C. P. Snow's famous and widely-read lecture on the « Two Cultures » is less a straightforward defence of the arts than an attack on how Snow opposes them straightforwardly with the sciences. In this, Leavis parallels Jonathan Dollimore's later attack on wider cultural attempts to localize, restrict and pigeonhole the arts in terms of a singular function or role. But while Dollimore sees such attempts as based on a lazily universalizing stereotype of the « human » - the idea art makes you more « humane » is thus inherently reactionary - Leavis sees reading's « humanising » effects as precisely the only thing that can resist Snow's reductively instrumentalising divisions of specifically « artistic » or « scientific » intellectual endeavour. It was noted, however, that Leavis, when called upon to define and articulate just what he means by the « human », often concedes a certain terminological or argumentative fuzziness at the price of a modest « deference »: we « know we belong » to « the human », but any further elaboration on this idea, and precisely how it corresponds to the reading of literature, is often obscure. It was suggested that insights from Montaigne could be useful here, not least because he wrote in and to a culture where intellectual endeavour was arranged and aligned in ways radically different from ours. The discussion of Montaigne's *De l'Institution des enfans* traced his use of alimentary imagery to see language as a form of nourishment, surveyed his busy, restless additions and revisions, examined his explicit discussions (and implicit demonstrations) of his own modes of reading, and saw his praise of Socrates as emblematic of « *la race humaine* » as a culmination of a sustained figurative chain whereby text and world were seen as analogies of each other: as poetry relies for its meaning on the ways its syntactic, rhetorical or semantic qualities and structures correspond (or not) with versificatory conventions, so conduct relies for its meaning on how it corresponds (or not) with socio-cultural frameworks, of which the understanding may be enriched by travel. Socrates' citizenry of the « *monde* » (rather than just Athens), is thus supremely « humain » because of the encompassing way it is willing to negotiate cognitively, judiciously, within these overlapping, grammar-like social structures. So, while Montaigne does not make impossible claims about language's ability to adopt super-linguistic modes of existence, his metaphorical, rhythmical, and figurative techniques *do* work, collectively, to stress how language, and the reality of which that language's living, human reader is a part, are surprisingly close structural analogues. Even the chapter's overall argumentative arc, which moves like his « apiary » image from questions of passive language absorption to questions of active language use, likewise elicits in its myriad and often confusing digressions precisely the kind of readerly engagement his chapter strives strenuously and everywhere to advocate. Montaigne's neologisms, redrafts, and analogies thus all emerge as elements of a search to open out

the individual and collective (co-)operations of words, to struggle within and against his language's semantic, syntactical, metaphorical, cultural, and imitative resources, to put his finger on an intimately intuited truth: a willingness to make words live. In this, Montaigne reveals tantalizing horizons for studying and thinking about literary language in the 'post-human' twenty-first century.

## Bibliography

- Belsey, C. 1985. *The Subject of Tragedy: Identity and Difference in Renaissance Drama*. London/New York: Routledge.
- Brockman, J. 1995. *The Third Culture: Beyond the Scientific Revolution*. New York: Touchstone.
- Brousseau-Beuermann, Christine. 1989. *La Copie de Montaigne: Étude sur les citations dans les Essais*. Geneva: Slatkine.
- Dollimore, J. 2003. *Radical Tragedy: Religion, Ideology and Power in the Drama of Shakespeare and his Contemporaries* (3<sup>rd</sup> edition). Basingstoke/New York: Palgrave Macmillan.
- Furedi, F. et al. 2010. *From Two Cultures to No Culture: C. P. Snow's 'Two Cultures' Lecture Fifty Years On*. London: Civitas. (Kindle edition).
- Foucault, M. 1966. *Les Mots et les choses*. Paris: Gallimard.
- Herbrechter, S. 2013. *The Posthuman: A Critical Analysis*. London/New York: Bloomsbury. (Kindle edition).
- Jolibert, B. 2009. *Montaigne: L'Éducation humaniste*. Paris: L'Harmattan.
- Kraye, J. (ed.). 1996. *The Cambridge Companion to Renaissance Humanism*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Leavis, F. R. 2013. *Two Cultures? The significance of C. P. Snow (1962)* (ed. Stefan Collini). Cambridge: Cambridge University Press (Kindle edition).
- Lytard, J-F. 1982. « Réponse à la question: qu'est-ce que le postmoderne ? ». *Critique*, n°419, p. 357-67.
- Montaigne, Michel de. 2004. *Les Essais* (ed. P. Villey and V-L. Saulnier). Paris: PUF.
- More, M., Vita-More, N.(eds.). 2013 *The Transhumanist Reader: Classical and Contemporary Essays on the Science, Technology, and Philosophy of the Human Future*. Oxford: Wiley-Blackwell.
- Nietzsche, F. 1997. *Untimely Meditations*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ortolano, G. 2009. *The Two Cultures Controversy: Science, Literature and Cultural Politics in Post-war Britain*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Snow, C. P. 1998. *The Two Cultures and the Scientific Revolution (1959)* (ed. Stefan Collini). Cambridge: Cambridge University Press. (Kindle edition)
- Toulmin, S. 1990. *Cosmopolis: The Hidden Agenda of Modernity*. New York: Free Press.
- Vincent, H. 2000. *Éducation et scepticisme chez Montaigne, ou, Pédantisme et exercice du jugement*. Paris: L'Harmattan.

## Notes

1. See Stephen Toulmin, *Cosmopolis: The Hidden Agenda of Modernity* (Toulmin 1990)
2. Montaigne, of course, is a humanist in the Renaissance sense: following the *trivium* and *quadrivium* he makes instructive use of texts from antiquity in order to solve contemporary political and intellectual problems. *De l'Institution des enfans* - Montaigne's most express analysis of humanist education, as the title suggests (although these themes are a common preoccupation

of the whole book) - is for example indebted to Plutarch's *On the education of children*. See for discussions of Renaissance humanism the essays assembled in the *Cambridge Companion to Renaissance Humanism* (ed. Krayer 1996), and, more specifically on Montaigne's Renaissance humanism, Bernard Jolibert, *Montaigne: L'Éducation humaniste* (Jolibert 2009), and Hubert Vincent, *Éducation et scepticisme chez Montaigne* (Vincent 2000).

3. John Brockman edited a collection of essays published in 1995 - « The Third Culture » - a term taken up by Slavoj Žižek and others; and the fiftieth anniversary of the « Snow-Leavis » controversy was commemorated in the years 2009-12 by a small but impassioned set of publications. Chief among these is Guy Ortolano's exhaustive history of the debate *The Two Cultures Controversy: Science, Literature and Cultural Politics in Post-war Britain* (Ortolano 2009). The collection of essays *From Two Cultures to No Culture*, commissioned by the centre-right think-tank Civitas (Furedi *et al* 2010), saw in the discussion a gloomy prognosis of the « dumbing down » it attributed more or less exclusively to Tony Blair's New Labour education policy, especially Blair's ambition of getting more young people into university. The exchange's enduring topicality was has also been demonstrated by excellent re-editions of Snow's and Leavis's lectures - including their follow-up statements over the debate - by Stefan Collini, himself a thoughtful and outspoken critic of successive governments' education policies (Collini 1998, Collini 2013).

4. The way Snow builds his arguments lead him to some poorly justified and plainly inaccurate predictions: he sees the « disparity between rich and poor » disappearing by 2000 because « *It's just not on* » (Snow, 1998:42). Roger Kimball rightly complains of « *gulfs, gaps, chasms, caesurae* » in Snow's logic (Furedi *et al* 2010:35). For example, and despite the odd mention of a possible « third culture », Snow entirely ignores (say) philosophy as a genuine bridge between « the two cultures ». Snow's terminology is « *slippery* », even a « *terrible muddle* » (Furedi *et al* 2010:35). His lecture's often conversational tone often makes it seem more like a set of anecdotes than a coherent case; the tendency to generalize from scant or anecdotal evidence is clear. Snow says for example literary intellectuals are « *Luddites* » and scientists have « *the future in their bones* » (Snow, 1998:10). But he demonstrates his claims less through detailed statistical reference - though Snow does mention a survey of « *thirty to forty thousand scientists* » (Snow, 1998:11) - than personal experiences. He meets « *W. L. Bragg in the buffet on Kettering station on a very cold morning in 1939* » (Snow, 1998:1); G. H. Hardy remarks to him « *in mild puzzlement* » that the term « intellectual » never seems to pertain to scientists (Snow, 1998:4); yet more troublingly, a nameless « *scientist of distinction* » suggests to him that ninety percent of writers brought « *Auschwitz that much nearer* » (Snow, 1998:7): a suggestion Snow later refutes, but only reservedly.

5. A proviso might be noted here: Snow indeed temporarily entertains the idea of a « third culture », but ultimately rejects it (Snow, 1998:9); he regrets this, however, and anticipates the arrival of such a culture in his 1963 *The Two Cultures: A Second Look* (see Snow, 1998:70 *et seq.*).

6. « *Industrialisation is the only hope of the poor* », Snow proclaims; to reject it is to « *go without much food, see most of your children die in infancy, despise the comforts of literacy, accept twenty years off your own life* » (Snow, 1998:25). Regardless of the fact that globalised capitalist industrialization in 2014 has only led to deepening inequality, Snow's radical polarity between literary intellectualism (he condescendingly dismisses their imagined « *aesthetic revulsion* » via metonymic reference to *Walden* by Henry David Thoreau, Snow, 1998:25) and mass starvation, as if you cannot have one without the other, is for Leavis disastrous.

7. The sheer aggressiveness of some of Leavis's comments elsewhere lends weight to the oft-made criticism that his lecture was quite simply an *ad hominem* attack: see the essay by Raymond Tallis in the Civitas volume. But this vigorous urgency is often inseparable from an anxious, repeated stress on the « human ». Consider as an example the following passage: « *Of history, of the nature of civilization and of the history of its recent developments, of the human history of the Industrial Revolution, of the human significances entailed in that revolution, of literature, of the nature of that kind of collaborative human creativity of which literature is the type, it is hardly an exaggeration to say that Snow exposes complacently a complete ignorance* » (Leavis, 2013:54)

8. At one point, for example, Leavis regretfully cites the example a French study, which observes that leisure time is as strenuously organized as work time (Leavis, 2013:72).



9. At one point Leavis states: « *I mentioned language because it is in terms of literature that I can most easily make my meaning plain, and because of the answer that seems to me called for by Snow's designs on the university* » (Leavis, 2013:74).

10. Leavis recalls he only chose to retort to Snow in the first place as he realized, while marking Cambridge scholarship exams that « *sixth-form masters were making their bright boys read Snow as doctrinal, definitive and formative - and a good examination investment* » (Leavis, 2013:56). The word « investment » is to my mind loaded: it recalls the calculatedness inherent in Snow's notion of knowledge, as well as the dry predictability and self-interest in that of his idea of collective advance.

11. See for a representative example of transhumanist texts and positions (eds) More and Vita-More, *The Transhumanist Reader: Classical and Contemporary Essays on the Science, Technology, and Philosophy of the Human Future* (Wiley-Blackwell, 2013).

12. I extrapolate these connotations from Belsey's own definition, liberal humanism « *proposes that the subject is the free, unconstrained author of meaning and action, the origin, of history. [He or she is] unified, knowing and autonomous* » (Belsey 1985:8).

13. Note in this regard how Leavis expressly attacks Snow's style as a novelist as an « *advancing swell of cliché* » (Leavis, 2013:64).

14. Page numbers following citations from Montaigne refer to the Villey-Saulnier edition of the *Essais* and specify for information the successive versions of the text composed in and after Montaigne's lifetime: the 1580 edition (« A »), 1588 edition (« B ») and the hand-written amendments of the « Exemplaire de Bordeaux », later published posthumously in 1592 (« C »).

15. See for a more sustained discussion of Montaigne's citational strategies see Christine Brousseau-Beuermann, *La Copie de Montaigne: Étude sur les citations dans les Essais* (Brousseau-Beuermann 1989).



## L'humanité a-t-elle sa place dans les humanités ?



**Yves-Claude Lequin**

Université de technologie de Belfort-Montbéliard (UTBM), France

yves.lequin@utbm.fr

Reçu le 04-07-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

### Résumé

Si guerre il y a en France entre « littéraires » et « scientifiques », elle a changé de front depuis Napoléon : d'affrontement entre les tenants de l'ordre féodal et les promoteurs du libéralisme, elle est aujourd'hui devenue résistance d'un système libéral élitiste (scolaire, universitaire, culturel) face à la double exigence croissante d'une popularisation des savoirs, aussi bien littéraires que scientifiques, et d'une intégration du savoir technique dans la culture générale, notamment sous la forme d'une « technologie » conçue comme science humaine, associée à une valorisation du travail et du monde du travail.

**Mots-clés :** humanités classiques, technique, technologie, démocratisation, monde du travail

### Is there any room for humanity in the humanities?

### Summary

If there has been any war in France between the advocates of arts and those of science, its front line has changed since Napoleon : then the supporters of the feudal order clashed against the proponents of liberalism, now an elitist, liberal system (schools, universities, culture) conflicts with the growing need for both a popularization of literary as well as scientific knowledge and for the integration of "technological" knowledge into general knowledge, especially when technology is conceived as a human science, linked with a validation of work and of the working world.

**Key words:** classical humanities, technique, technology, democratization, working world

En 1807, le polémiste de Bonald rédige un article « *Sur la guerre des sciences et des lettres* » :

*Les sciences accusent les lettres d'être jalouses de leurs progrès. Les lettres reprochent aux sciences de la hauteur et une ambition démesurée. (...) Si la guerre éclate, les lettres entreront en campagne avec l'orgueil qu'inspire le souvenir d'une*

*ancienne gloire ; les sciences, avec la confiance que donnent des succès récents. [...] Les arts, peuple paisible, placés sur les confins des deux États, prendront parti suivant leurs inclinations et leurs intérêts. Les arts libéraux se rangeront du côté des lettres. Les arts mécaniques, les arts et métiers, déjà enrégimentés avec les sciences dans l'Encyclopédie, marcheront sous leurs drapeaux.* (Bonald, 1819 : 306)

La « guerre » qu'en 1807 Louis de Bonald évoque (abusivement) entre les sciences et les lettres (des sciences « *dures et orgueilleuses* » qui menaceraient des lettres « plus humaines et *plus généreuses* »), ne concerne qu'une fraction du savoir et de la création, tout en faisant partie d'une confrontation plus vaste. Elle est indissociable d'un contexte historique et national singulier, et pourtant elle se reproduit périodiquement jusqu'à nos jours, signe qu'elle touche à un problème de fond.

Les « lettres » auxquelles de Bonald se réfère renvoient à la littérature (celle du « Grand Siècle » ?) et aux « humanités classiques » telles qu'elles étaient enseignées au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les collèges (jésuites notamment), apanage des classes dirigeantes de l'Ancien Régime, tandis que les « sciences » correspondent aux recherches et découvertes en plein essor depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et dont la France est devenue leader, au point que, vers 1800, Paris est considéré comme la « *capitale scientifique* » du monde (J. Dhombres, 1989), et que les savants y exercent une influence considérable (y compris aux plus hautes fonctions politiques, comme Lavoisier, Fourcroy, Chaptal, Cuvier, etc.). En revanche de Bonald ignore les « lettres » populaires, même lorsqu'elles sont réécrites (Perrault), et, s'il craint l'essor des sciences de la nature, il n'apprécie pas davantage les sciences humaines et sociales qui sont en train d'émerger depuis Condorcet et les Idéologues (*Société des Observateurs de l'Homme*, 1800). S'il évoque les « arts et métiers » (les considérant comme des auxiliaires, avec l'antique dédain pour les « arts mécaniques » et le monde de la production), il ne s'intéresse pas davantage à la « technologie », cette science humaine qui remporte de si grands succès depuis les années 1770 dans les universités germaniques et nordiques et que les efforts d'Hassenfratz, Chaptal, G-J Christian ou Cuvier ne parviennent pas à implanter en France entre 1793 et 1819.

### **Le contexte napoléonien**

Cette « guerre » dans laquelle de Bonald prend position n'est qu'une escarmouche, une « guerre de salon », au sein d'un affrontement social, politique, militaire et idéologique beaucoup plus violent, qui - en France comme en Europe occidentale- oppose les tenants des sociétés féodales et les partisans des sociétés libérales qui s'enracinent. Cette nostalgie d'une « belle époque » imaginaire des lettres, continuera longtemps (jusqu'à nos jours) à animer les défenseurs d'une société et d'un enseignement élitistes et d'une science conçue comme un loisir individuel ou comme la clé des grands pouvoirs.

Le propos bonaldien prend tout son sens lorsqu'on le replace dans le contexte précis de la décennie 1800. Depuis 1795, le Directoire tentait de consolider une « République de propriétaires » à la fois contre les défenseurs de l'Ancien Régime et contre les mouvements radicaux de type montagnard. N'y parvenant pas, ce régime instable est supplanté en 1799 par Napoléon, qui s'affaire aussitôt à asseoir en longue durée la société bourgeoise. Il met en place l'Empire, comme régime fort, capable de durer au-delà de sa personne car, dit-il le 8 mars 1802 : « *On a tout détruit, il s'agit de recréer. Il y a un gouvernement, des pouvoirs mais tout le reste de la nation, qu'est-ce ? Des grains de sable [...]* » (Napoléon Bonaparte, 1802). Et de conclure qu'il faut jeter *sur le sol de France quelques masses de granite* (Napoléon Bonaparte, 1802). Ce qu'il fait en instaurant des pouvoirs forts, une administration centralisée (sous le contrôle des préfets), un système d'enseignement centralisé (sous le contrôle des recteurs), en lançant le cadastre (pour fixer la nouvelle distribution des terres), le Code civil, la Banque de France et le franc, etc. Pour l'enseignement, négligeant le Primaire et développant peu les facultés, il accorde la plus haute importance au lycée (pépinière des nouveaux cadres) et aux grandes écoles techniques, où mathématiques, physique et mécanique théoriques jouent un rôle majeur (Polytechnique, Ecole militaire).

D'autre part, Napoléon favorise l'essor des recherches scientifiques, principalement par l'Institut et le Collège de France, l'expédition d'Égypte, etc. Il prépare une nouvelle configuration des sciences et de l'enseignement, qui aboutit en 1810 à la fondation de 22 académies (sur le territoire français actuel), comptant entre deux et quatre facultés aux effectifs réduits. Dans les lycées et dans ces facultés, l'Etat importe (littéralement, comme Taine le raconte) une philosophie officielle (le spiritualisme universitaire écossais de Thomas Reid) pour orienter la pensée vers une troisième voie, face aux philosophies catholiques comme au matérialisme encyclopédiste ; ceci se traduira philosophiquement par un appauvrissement durable (G. Gusdorf) et idéologiquement par une pensée conformiste en trois parties obligées (thèse, antithèse, synthèse). D'autre part, si la France a vaincu la Prusse à Iéna en octobre 1806, gouvernement et philosophes prussiens (Fichte, Schleiermacher, Schelling) travaillent à refonder l'Université de Berlin (1802-1810) sur de nouvelles bases qui en feront un prototype international « humboldtien » ; de son côté, en 1802, Napoléon a chargé l'Institut de faire le point sur « *le progrès des sciences depuis 1789* » (Napoléon Bonaparte, 1802), réflexion qui aboutit à cinq rapports, qui lui sont présentés le 9 mars 1808 devant le Conseil d'Etat (mathématiques et physique, sciences naturelles, littérature, histoire et littérature ancienne, beaux-arts, rapports respectivement rédigés par Delambre, Cuvier, Chénier, Dacier et Le Breton) et en 1810, à la fondation de facultés de lettres et de sciences.

Autrement dit, le discours de de Bonald s'inscrit de plain-pied dans cette restructuration intellectuelle et idéologique du pays, menée tambour battant par Napoléon

lui-même, et dans les débats qu'elle suscite. Que Cuvier (scientifique et ministre de l'Empire) prenne en 1807 le parti opposé dans *Le Moniteur*, sorte de journal officiel, le confirme : « [...] *la prééminence des sciences et des lettres : question admirable pour entretenir la conversation quand un bulletin retardait ! Autant aurait valu disputer sur la prééminence du printemps et de l'automne, ou sur celle du soleil et de la pluie.* » (Cuvier, 1808). Pour Cuvier, lettres, sciences et technologie font « naturellement » partie du savoir. Ce débat (guerrier ou non) porte sur la création littéraire, les institutions scientifiques et l'école des élites, non sur le savoir et l'école populaires.

En ces temps post-révolutionnaires, la nostalgie des anciens temps est loin d'être éteinte, alors que se construit au plus haut niveau de l'Etat une configuration spécifiquement française de la pensée, séparant les domaines du savoir, libérale mais contre-révolutionnaire et autoritaire. Histoire ancienne, cette confrontation des sciences et des lettres (dont on trouvait déjà des linéaments à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dans la française Querelle des Anciens et des Modernes) se poursuivra tout au long du XIX<sup>e</sup> puis du XX<sup>e</sup> siècle, pour resurgir en France, ou en Angleterre, après les publications de Charles P. Snow (chimiste britannique, haut-fonctionnaire au ministère de la technologie en 1964 et romancier) qui, en 1956-1963, désavoue l'inculture respective des « deux cultures ». Pourtant, après 1944 en France, sciences et lettres finissent par converger, en tout cas par se côtoyer pacifiquement, en une « culture générale », enseignée dans les meilleures classes de nos lycées et dans nos meilleures écoles. « Générale » ? Certes/ Peut-être, mais peu technique, donc humainement tronquée, on le verra.

### Quelles évolutions au XIX<sup>e</sup> siècle ?

En France, le XIX<sup>e</sup> siècle change peu le système napoléonien. Comme école du peuple, Guizot généralise l'enseignement primaire en 1833, mais il en fait une fin d'études : on en reste à une séparation stricte entre « deux écoles » préconisée depuis longtemps par La Chalotais, Destutt de Tracy ou Chaptal (école minimale pour le peuple strictement séparée de l'école des élites) ; le lycée (qui a ses propres classes primaires) demeure pour plus d'un siècle encore le cœur du système, débouchant peu sur le Supérieur (7% d'une classe d'âge seulement en 1939 !). Car l'instauration et la consolidation définitive de la République (entre 1870 et 1880), qui se traduira par la mise en place de « l'école républicaine », nouveau système scolaire, universitaire, culturel et scientifique, complète l'édifice impérial sans remettre fondamentalement en cause son architecture.

L'enseignement primaire prépare les enfants au travail et à la vie en société. En ce qui concerne les lettres et les sciences, les écoliers apprennent le calcul mais non les sciences mathématiques, la lecture de morceaux choisis et non la littérature, des travaux manuels et non la technologie.

Le lycée, qui s'organise en disciplines distinctes (entre 1890 et 1914), insiste davantage sur une organisation « rationnelle » des idées (cartésienne) que sur une capacité à remettre en cause des idées reçues. L'enseignement technique y est organisé, en relation avec le patronat « moderne » (nouvelles industries métallurgiques, chimiques et électriques), via des organismes comme l'AFDET et l'UIMM (1902). La logique qui inspire cette filière technique reste celle de l'ère napoléonienne, mécaniste et conçue comme « application des sciences » : la technique est enseignée comme si elle se réduisait à un enchaînement naturel des sciences de la nature vers les pratiques et à des « lois », faisant abstraction des humains. Par conséquent, toute technologie en est absente, comme réflexion ou comme science étudiant les processus techniques (alors que la France, avec Mauss et d'autres, deviendra bientôt une terre d'élection pour ce type d'analyse). La technique est ignorée de l'enseignement général ou déconsidérée (en philosophie). Bien plus tard le philosophe Gilbert Simondon, contemporain de Charles P. Snow, commencera ainsi sa thèse : « *La culture s'est constituée en système de défense contre les techniques* » (Simondon, 1989 : 9).

En 1902, un siècle après de Bonald, une ultime réforme républicaine (achevant ce qui a débuté en 1880) unifie l'enseignement secondaire en ajoutant des « humanités scientifiques » aux « humanités classiques » et en les plaçant toutes deux au même plan. Au-delà de ses références aux Lumières, cette réforme de 1902 consacre une vision appauvrie, celle du scientisme comtiste qui inspire les Républicains français (avec les prophéties de Marcellin Berthelot ou les théories de Pierre Laffitte, pour qui seule compte la théorie : « le Général seul dirige », 1892, Collège de France) ; « la » science est reine, les applications sont diversifiées, les futurs dirigeants apprendront la théorie, les techniciens apprendront les applications et les ouvriers produiront. La connaissance de l'humain passe au second plan, autrement dit les sciences humaines et sociales (où pourtant la France brille alors avec Durkheim).

L'enseignement supérieur conserve une configuration très française, amorcée dès l'Ancien Régime, renforcée par la Révolution française et l'Empire, en séparant facultés et écoles d'ingénieurs (qui se multiplient, passant de 7 en 1850 à 60 en 1914), en dissociant aussi les facultés, les disciplines, et finalement en fractionnant savoir magistral, pédagogie et pratique. Les universités retrouvent une certaine autonomie et sont relancées (à des niveaux qui restent inférieurs à ceux des universités germaniques) ; coexistent des facultés professionnelles (Droit, Médecine) et des facultés généralistes (Lettres, Sciences), la majorité des formations d'ingénieurs restant sous contrôle patronal, hors des universités. Cependant dès 1883, celles-ci sont encouragées à introduire des conférences techniques pour des publics extérieurs, puis à créer des instituts spécialisés dans tel ou tel domaine technique, correspondant souvent à des besoins locaux ou des activités spécialisées (George Weisz, 1879).

En définitive la réorientation républicaine relance l'enseignement et les recherches scientifiques, sans prendre en considération la technique comme composante fondatrice de l'humanité. Que la technique soit d'abord un produit humain, culturel et social (ce que commencent alors à montrer les travaux ethnologiques), reste fondamentalement refoulé hors de la culture générale (sauf pour les temps préhistoriques ou médiévaux, préalables au triomphe de la science !). Au lycée comme dans le Supérieur, l'enseignement technique progresse vivement à l'ère républicaine, mais la culture technologique régresse, et l'incompréhension du travail humain persiste au même degré que celle du monde du travail dans la société républicaine. La culture générale demeure « a-technique ». L'humain reste morcelé, comme le travail industriel. Dans sa seconde phase (1918-1944), la Troisième République ne change pas ce schéma institutionnel et mental, y compris après les grands mouvements sociaux de 1919-1920, ni même après les luttes et les réformes du Front Populaire de 1936, qui placent le monde du travail au-devant de la scène. C'est pourtant là que des certitudes sont ébranlées et que s'amorcent de nouvelles conceptions de la culture et de l'humanité, sans doute davantage dans les Bourses du Travail et l'Université ouvrière que dans les cénacles intellectuels.

### **Libération et nouveaux courants (1944-1968)**

Ce sont en effet les aspirations associées aux mouvements ouvriers de 1936, de la Résistance et de la Libération qui renouvelleront profondément les réflexions sur les Lettres, les Sciences et sur la Technologie, et finalement sur l'humanisme (car les évolutions qu'elles suscitent, portent sur le travail et sur l'humanité en l'Homme). Dans la multiplicité de ses composantes, la Résistance s'organise et agit, à la fois contre le fascisme européen, l'occupation de la France et le régime de collaboration. Sous de multiples formes, elle revendique davantage de liberté, l'approfondissement de la démocratie et un renouvellement culturel. D'abord très minoritaire, l'influence de la Résistance devient sensible en 1943 (organisation de la France Libre, à Londres puis à Alger ; essor de la Résistance intérieure, qui s'unifie au printemps 1943). Sans doute faudrait-il mesurer mieux l'impact des conférences interalliées en matière d'éducation (après 1942, matrices de la future UNESCO) et de John Dewey, notamment via René Cassin. Quels que soient les projets de société que portent les divers mouvements résistants, trois valeurs priment : renforcer la démocratie et la liberté ; valoriser le travail et le monde du travail ; élargir le recrutement scolaire aux niveaux secondaire et supérieur. La littérature brille dans la Résistance (Editions de Minuit), tandis que des scientifiques jouent un rôle de premier plan (notamment dans la recherche nucléaire). Ceci converge également vers une nouvelle culture générale, incluant la technique et la culture du monde du travail : dans les organisations résistantes, et dans leur programme

unifié (CNR), comme chez des intellectuels aussi différents que Marc Bloch (*L'étrange défaite*, 1940) ou Roger Garaudy (qui, dans le *Manifeste de l'université nouvelle*, publié au printemps 1944 à Alger, préconise que l'école soit dotée d'un « cycle de l'humanisme » afin que chaque enfant de 14 à 18 ans, puisse « développer toutes les dimensions de son humanité »). Ces mouvements nourrissent de nouvelles réflexions en philosophie (Canguilhem, « machine et organisme », 1946), en littérature (R. Vaillant), renouvellent les sciences, en sociologie (G. Friedmann : « problèmes humains du machinisme industriel », 1946), en ethnologie (A. Leroi-Gourhan : « *Milieu et techniques* », 1945) et stimulent de nouveaux développements scolaires et universitaires.

Un courant singulier apporte aussi sa contribution, celui d'Uriage : d'abord école de cadres de Vichy puis échappant à son contrôle, se voulant troisième voie entre capitalisme et marxisme, d'inspiration chrétienne et personnaliste, avec des pratiques voisines du scoutisme, cette Ecole compta 3000 stagiaires et animateurs, selon un éventail allant d'Hubert Beuve-Méry, Paul Delouvrier, Jean-Marcel Jeanneney à Joffre Dumazedier ; après 1945, sous la plume de G. Gadoffre, elle propose différentes pistes en s'adressant à quatre catégories d'« élite » : « élites populaires », « *d'encadrement social* », « *de gouvernement* » et « de civilisation » et en formulant, pour chacune, des propositions spécifiques ; elle imagine aussi des « *universités nouvelles comme foyers de culture* » et des « *Maisons de la culture* ». Parmi ses propositions phares, l'idée de stage en entreprise se retrouvera dix ou trente ans plus tard dans l'INSA de Lyon ou dans l'Université de technologie de Compiègne ; ou l'idée d'universités comme « instituts collégiaux à la périphérie des villes », favorisant l'esprit d'équipe, le goût de l'aventure, l'initiation à l'anthropologie... Dans une autre veine, en 1947, le Plan Langevin-Wallon-Febvre préconise de « former l'homme, le travailleur, le citoyen ». Les réformes scolaires engagées simultanément, tentent avec difficulté d'instaurer dans l'enseignement professionnel institué alors, des « *humanités techniques* ».

La question n'est plus celle d'un tête à tête des Lettres et des Sciences comme sous l'Empire. La culture humaine commence à être envisagée dans sa globalité, et la professionnalité (même ouvrière) n'exclut plus complètement la culture générale, en même temps qu'est souhaitée une démocratisation de la société et de l'Etat. Même le surgissement de la « Guerre froide » en 1947 avec ses affrontements politiques intérieurs, ne fait pas disparaître cette aspiration à ce que toute l'humanité soit valorisée et que soit instaurée une démocratie souveraine. Cette attente resurgit dans des contextes différents, en 1956 puis en 1968. Vers 1953, la France entre brusquement dans un puissant développement industriel (plus tard nommé « Trente Glorieuses »), qui entraîne de toutes parts une immense demande de scolarisation, tant du côté de la population que des employeurs, véritable raz de marée qui submerge le vieil édifice napoléonien ; d'une façon générale cette aspiration entre en contradiction avec toute la structure

française antérieure (économique, culturelle, scolaire, scientifique). Entre 1953 et 1957, une dizaine de rapports officiels soulignent lacunes et blocages qui entravent cette évolution ; ils proposent d'élargir socialement le recrutement des lycées, universités et écoles post-bac ; d'alléger les programmes tout en réduisant le découpage disciplinaire pour mieux relier les connaissances entre elles ; de favoriser l'essor des sciences sociales... A divers titres, des intellectuels aussi différents que les philosophes Gaston Berger et Gilbert Simondon, des sociologues comme Georges Friedmann, des ethnologues comme André Leroi-Gourhan ou André-G. Haudricourt préconisent qu'une attention plus grande soit accordée au travail et à la technique, non seulement pour moderniser l'enseignement technique ou professionnel, mais aussi comme composante essentielle de la culture générale. Depuis 1946 G. Canguilhem, partage le vœu de Friedmann de « considérer d'un point de vue ethnologique le développement industriel de l'Occident » (Canguilhem, 1952 : 124-159). On entre dans la convergence entre les « deux cultures » souhaitée par Charles P. Snow, leur contemporain, et aussi avec « *La civilisation au carrefour* » du tchèque Radovan Richta (et de son équipe pluridisciplinaire) en 1966. Gaston Berger (1896-1960) joue un rôle singulier : philosophe spécialiste de la phénoménologie et promoteur de la prospective, il devient Directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique (1953-1960), poste où il tente de faire évoluer les facultés, et où il contribue à créer un nouveau prototype d'école de techniciens et d'ingénieurs (INSA de Lyon, 1957). Il insiste sur l'importance des finalités dans l'action : « Notre drame ne vient pas de ce nous avons davantage de moyens, mais de ce que nous ne savons plus quelles fins poursuivre. » (Berger, 1964 : 96-97 ).

En 1956, les élections législatives aboutissent à une majorité de gauche et à un gouvernement socialiste-radical, dirigé par Guy Mollet. René Billères, ministre de l'Instruction publique, tente d'élargir socialement la scolarité supérieure, de renouveler les enseignements et la pédagogie, de valoriser la technique dans la culture générale et la culture générale dans les formations techniques. Ce projet débouche notamment sur un nouveau type d'école d'ingénieurs, qui se dégage à la fois du profil « grandes écoles » (Polytechnique, Centrale, etc.) et des écoles associées à des groupes d'entreprises : ce sera l'INSA de Lyon (18 mars 1957), dont les principales originalités sont d'ouvrir largement le recrutement (sans concours), pour former en grand nombre de techniciens et d'ingénieurs dont le pays a grand besoin, en incluant dans leur cursus des sciences humaines et sociales, du sport, une ouverture aux arts, grâce à un « Centre des Humanités ». Petite révolution en France, évidemment contestée et combattue, cette école devra réduire ses ambitions, mais marquera une nouvelle époque en ouvrant cette 3e voie qu'évoque C. Snow dans son texte de 1959. Cette initiative est dupliquée en 1963-1966 (à Rennes et Toulouse) et plus tard par la transformation d'établissements existants (Rouen, Strasbourg, années 1980).



1968 constitue une autre phase importante à cet égard. Le mouvement universitaire et ouvrier de l'été 1968 est mieux connu que ses incidences en formation supérieure technique. En cinq ans (1968-1973), la France passe de 20 universités à 60. Autour du cabinet ministériel d'E. Faure, naît l'idée de créer une « Université technique », dont le prototype est d'abord envisagé à Villetaneuse ; évoqué dans le débat parlementaire de l'automne, ce projet révèle un large consensus (R. Billères, ministre radical en 1956, J. Capelle, député gaulliste, premier directeur de l'INSA de Lyon, R. Leroy, député communiste). L'idée est de former des techniciens et des ingénieurs grâce à des enseignements plus proches des recherches scientifiques, avec des stages en entreprises pour mieux connaître le réel, et avec des sciences humaines et sociales et des humanités. Après divers péripéties, ce projet aboutira à deux types d'établissements : quatre UST (Universités des Sciences et des Techniques) en 1969 (Villetaneuse, Clermont-Ferrand, Lille et Montpellier) et trois Universités de technologie, comprenant un département à part entière d'Humanités, avec l'obligation pour les étudiants de réussir plus du quart des enseignements en SHS pour obtenir leur diplôme d'ingénieur (à Compiègne en 1972, suivie de Belfort-Montbéliard en 1985 et de Troyes en 1992). De 1957 à 1972, une idée fait son chemin : inclure des « humanités » dans les formations techniques, et simultanément d'inclure la technique qui fait l'Humanité dans les humanités enseignées. Certes elle est loin de constituer le modèle dominant, y compris en 2014. Le plus souvent, les « humanités » sont sollicitées en aval, dans des modules complémentaires destinés à faciliter ou à rendre plus efficace l'exercice d'une profession (écoles infirmières, facultés de médecine, facultés de droit formant de futurs magistrats, écoles de formation d'enseignants, etc.), sans analyser, en amont, la conception des connaissances professionnelles. L'humain et le social restent rarement conçus comme des facteurs essentiels de configuration des savoirs et des techniques.

### **L'unité du savoir et de l'humanité sera-t-elle remise en cause ou enrichie ?**

En cinquante ans (depuis Charles P. Snow), les progrès sont certes modestes, en tout cas insuffisants pour transformer la structure culturelle, scientifique et scolaire du pays ; mais, tout en déplorant la lenteur, on ne peut que se réjouir du sens de l'évolution engagée. Est-ce encore le cas aujourd'hui ? Des signaux alarmants clignotent depuis peu. Voici l'INSA de Lyon, pionnière en matière de culture véritablement générale, qui réduit ses enseignements d'humanités. Ce qui a pu paraître un moment comme un cas isolé, semble se reproduire ailleurs, lors de ces regroupements « régionaux » d'universités et d'écoles d'ingénieurs : les humanités sont parfois diminuées, au profit d'enseignements jugés plus « utiles » ou plus « rentables ». Comme si ce mouvement d'ouverture à l'humanisme des institutions de formation et de recherche était remis en cause au profit du modèle le plus ancien, celui qui discipline le savoir en tranches, pour

faire à nouveau abstraction de l'humanité, suivant des « critères de Shanghai » (où les sciences sociales sont minimisées). Cette tendance semblerait aussi se dessiner dans certains pays anglo-saxons (Angleterre, Allemagne, USA).

Certes un front inverse se forme avec ce qu'on nomme la « démocratie délibérative » (depuis les années 1990), qui ouvre l'Etat ou d'autres organismes publics à de nombreuses consultations, où de multiples décideurs font appel aux connaissances des praticiens ou des « profanes ». On commence même à envisager une « démocratie technique » associant les salariés et les territoires concernés à la conduite de grandes firmes et face aux titanesques méga-systèmes techniques contemporains. De nouvelles propositions fusent pour élargir les recherches scientifiques, renouveler les enseignements et la pédagogie, libérer les élans créateurs, favoriser les convergences... Si affrontement il y a aujourd'hui, en France, ce n'est pas « entre les sciences et les lettres », c'est entre deux autres mondes et projets de société : ceux de deux catégories aux savoirs tronqués : des castes dirigeantes humainement, socialement et techniquement incultes (Y.-C Lequin, 2013), contrastent avec des classes populaires, faiblement pourvues de sciences comme de lettres. L'avenir dira comment évoluera le rapport des forces noué entre ces deux courants qui sont opposés... au moins depuis deux siècles.

Finalement, on peut se demander comment de Bonald, favorable à la monarchie absolue, homme politique conservateur (selon qui la société devrait être dirigée par Dieu, le roi et le père), philosophe réactionnaire (« *les lois naturelles de l'ordre social* », 1800), qui deviendra en 1810 Conseiller de l'Université napoléonienne (qu'il critiquait en 1807) est devenu le porte-parole patenté d'un débat de longue durée ( la « *guerre des lettres et des sciences* »), périodiquement reconduit jusqu'à nos jours en France. Une hypothèse pourrait être analysée en profondeur. En France, d'une façon générale, le combat politique contre la société issue de la Révolution française et de l'Empire napoléonien a fini par s'épuiser lorsque les « nouvelles couches » chères à Gambetta (1874) ont rejoint la bourgeoisie libérale et fait triompher la Troisième République. Mais cette bourgeoisie républicaine fut tout aussi soucieuse que celle de l'Ancien Régime, de conserver une structure duale à l'école et aux institutions de savoir : une école « primaire », sans autre prolongement que le travail rural ou usinier, et un couple lycée-enseignement supérieur réservé aux groupes sociaux dominants. Dès 1918 cependant, à l'issue de la Première Guerre mondiale, l'opinion française génère un nouveau courant, qui vise l' « école unique », c'est-à-dire l'unification des institutions scolaires françaises et leur ouverture égale à toutes les catégories sociales. Pendant tout le XXe siècle, le mouvement pour l'école unique se renforce et conduit la Ve République gaulliste à des transformations importantes du système d'enseignement (après 1958). Cependant les partisans d'une école ségrégative portent tous leurs efforts pour sauvegarder tels quels les enseignements qui peuvent fortifier cette ségrégation : ils défendent le latin, puis

les « humanités classiques », puis se rallient à la « science » : dans les années 1960, ils soutiendront désormais les « sections scientifiques », lorsqu'elles deviennent les principales filières de la sélection sociale et d'accès privilégié aux plus hautes fonctions. Depuis plus d'un demi-siècle, le débat ressemble moins à cette pseudo-guerre des lettres et des sciences, qu'à une confrontation contre toute réforme dont la réussite conduirait à un accès égal de tous les jeunes, de toutes les catégories sociales sans exception, aux fonctions sociales les plus élevées. Si ce combat lancé (ou relancé) par de Bonald dure tant, malgré son relatif déphasage, ne serait-ce pas parce qu'il conforte les débats anti-égalitaires de notre époque, plutôt que comme débat intellectuel ou culturel entre les « lettres et les sciences » ?

Dans son « *Supplément aux deux cultures* » (1963), Charles P. Snow notait l'apparition d'une sorte de troisième voie, accordant davantage de place au réel et à l'humain : « *ce courant d'opinion groupe des intellectuels exerçant dans des disciplines très variées : histoire sociale, sociologie, démographie, sciences politiques, sciences économiques, psychologie, médecine, etc., ainsi qu'arts « sociaux » comme l'architecture. (...) un point commun : elles se rapportent à la façon dont vivent ou ont vécu des êtres humains* » (Snow, 1968 : 107). Le monde a beaucoup changé depuis 1963, mais cette voie alternative reste virtuelle. Des intellectuels n'y suffiront pas. Tant que l'humanité reste socialement divisée (division et affrontement des fonctions, morcellement du travail), tant que le monde du travail n'est pas reconnu à sa valeur, les « humanités » demeurent incomplètes, divisées, étrangères les unes aux autres, l'humanité reste à accomplir. Ce monde du travail restera-t-il Sisyphe ? Deviendra-t-il Le Prince ?

## Bibliographie

- De Bonald, L. 1819. Œuvres de M. de Bonald.- Mélanges littéraires, politiques et philosophiques.- Tome second.-1819. Paris : Leclère éditeur. pp. 305-310.
- Cuvier, G. 1808, « De la prééminence des sciences et des lettres ». *Le Moniteur*, 26 juin 1808.
- Dhombres. N. et J. 1989. *Naissance d'un pouvoir, sciences et savants en France (1793-1824)*. Paris : Payot.
- Napoléon Bonaparte. 8 mai 1802 (18 floréal an X), *Discours lors de la discussion relative au projet de loi sur la Légion d'honneur, au Conseil d'État*.
- Simondon, G. 1989. *Du mode d'existence des objets techniques*.- Paris : Aubier.
- Weisz, G. 1986. *The Emergence of Modern Universities in France, 1863 1914*. Princeton: Princeton University Press. D'après sa thèse de 3e cycle (ss la dir. de François Bourricaud, Université Paris V Sorbonne) : *La création des universités françaises 1885-1914*.- Dactylographiée.- 1979.- 219 p.
- Leroi-Gourhan, A. 1973. *Milieu et techniques*. Paris : Albin Michel.
- Canguilhem, G. 1952. *La connaissance de la vie*. Paris : Hachette.
- Berger, G. 1964. *Phénoménologie du temps et prospective*.- Paris : PUF.
- Lequin Y.-C. 2013. « France : une pensée sans technique ? », *Cahiers de RECITS*, n° 9, p. 137-167.
- Lequin, Y., Lamard, P. (dir.) 2014. *Éléments de démocratie technique*. Belfort: Pôle éditorial UTBM.
- Snow, C. P. 1968. *Les deux cultures*. Paris : J-J Pauvert.



# La persuasion par l'autorité dans les Rapports des institutions internationales



**Azzedine Kadir**

Université Alger 2, Algérie  
akadiry@yahoo.fr

Reçu le 30-06-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

## Résumé

Cet article se propose d'engager une réflexion sur le rôle que joue l'autorité dans la construction du discours des institutions internationales, en tenant compte des relations de pouvoir qu'elles instaurent. Il se penche plus particulièrement sur un rapport annuel qui est propre à une organisation internationale, le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) sur le thème de la mondialisation. Il ne s'agit bien sûr que de procédés discursifs qui cherchent à identifier les caractéristiques idéologiques et institutionnelles d'une institution de pouvoir : on peut ainsi voir comment, sous l'apparence d'une neutralité calculée, l'autorité de l'institution (pouvoir) constitue en fait un élément important de la production argumentative du discours institutionnel et la difficulté à concevoir un discours totalement dépourvu de marques d'autorité.

**Mots-clés :** persuasion, autorité, institution, illocutoire, évidence

## Persuasion by the authority in the Reports of international institutions

### Summary

This article aims to reflect on the role of authority in the construction of the discourse of international institutions, taking into account the power relationships they establish. It takes a closer look at an annual report that is specific to an international organization, the United Nations Development Programme (UNDP) on the theme of globalization. It is of course of discursive processes that seek to identify the ideological and institutional features of an institution of power: one can thus see how, under the guise of neutrality calculated, the authority of the institution (power) is in fact an important part of the production of the argumentative discourse and institutional difficulty conceiving a totally free speech marks authority.

**Key words:** persuasion, authority, institution, illocutionary, evidence

### Introduction

L'objectif principal de cet article se focalisera sur la persuasion par l'autorité dans les propos des experts circulant dans le Rapport du Programme des Nations Unies pour le

Développement de 1999 sur une mondialisation à visage humain (désormais PNUD/1999), et notamment sur l'aspect plus ou moins explicite de la façon dont cette persuasion est mise en discours. Afin de justifier la place qu'occupe la persuasion par l'autorité dans les Rapports annuels, nous avons émis deux hypothèses dont l'une délimite les manières légitimes de dire le réel et l'autre détermine les arguments développés par la communauté des experts dans leur travail commun de rationalisation du monde. La production des savoirs et des discours dominants par les institutions internationales façonnent et déterminent les manières de voir et de rendre compte de la réalité sociale selon différentes intrications entre un texte et un lieu social. Comme le souligne Krieg-Planque, ces intrications dépendent du regard qui est posé sur les objets, c'est-à-dire des discours produits selon un dispositif d'énonciation précis :

*En effet, il est dans la vocation même de l'analyse du discours d'identifier, de décrire et d'interpréter différentes intrications entre un texte (manifesté par la mise en œuvre de moyens langagiers et par une organisation textuelle) et un lieu social (manifesté par des acteurs autorisés et des situations de communication). Chacune de ces intrications singulières constitue un dispositif d'énonciation spécifique, relevant tout à la fois du verbal et de l'institutionnel, et qui constitue un objet pour l'analyse du discours. (Krieg-Planque, 2013 : 13).*

Le pouvoir symbolique de l'institution, comme lieu d'exercice du pouvoir, réside dans sa capacité à traduire le réel, à expliquer les problèmes publics selon des formules stéréotypées pouvant valider, justifier ou persuader les États de la justesse des réformes et, par là, l'imposition d'une nouvelle gouvernance mondiale. Un expert, par sa présence ou sa participation à un événement, restitue les faits en s'appuyant, en priorité, sur un discours d'apparence neutre et ainsi il rend l'événement évident et réel. Ainsi, un discours expert est basé sur des contraintes et des normes imposées par l'institution où la question de la performance de la parole est attachée à la légitimité institutionnelle de celui qui prend la parole. Selon Cusso et Gobin, le discours expert produit dans des circonstances particulières (lieu institutionnel, statut des interlocuteurs, objet du discours, intentions du locuteur et domaine disciplinaire concerné) génère des spécificités organisationnelles et énonciatives :

*Une des premières caractéristiques de ce registre de discours est qu'il est produit par des organismes qui ancrent une bonne part de leur légitimation justement sur la capacité d'expertise qui leur est attribuée [...] Ce discours revêt les oripeaux d'une apparente neutralité politique associant subtilement des codes de type technique - recours important, dans ces discours, à de nombreux indicateurs statistiques comme éléments de preuve mais aussi comme objectifs politiques [...] - à un vocabulaire flou, abstrait, naturalisant qui aseptise en quelque sorte toute velléité polémiste. La force de ce discours expert est en effet qu'il se donne l'apparence d'une simple correspondance au juste état des choses. (Cusso et Gobin, 2008 : 6).*

La référence à l'expertise comme pratique discursive nous semble de quelque intérêt pour le discours institutionnel qui se trouve inséparable de son contexte extralinguistique, c'est-à-dire le contexte de pouvoir qui lui est indispensablement lié afin de légitimer le savoir produit et le type du discours adopté :

*Pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre [...] il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations du pouvoir.* (Foucault, 1975 : 36).

Ces quelques considérations théoriques configurent le discours institutionnel comme expertise et le relient à des formes d'agir. Elles visent à repérer les effets du pouvoir institutionnel sur le discours d'autorité dans les Rapports annuels des institutions internationales qui partagent les mêmes régularités discursives, mais où les restrictions de la parole institutionnelle et du type de problème posé jouent un rôle important dans leur constitution. Nous concentrerons notre analyse principalement sur la présence d'arguments d'autorité dans le Rapport annuel du PNUD/1999 portant sur le thème d'une mondialisation à visage humain afin de relever les stratégies de persuasion à l'œuvre dans une perspective d'analyse du discours (AD).

Les thèmes de la *mondialisation* et du *développement humain* nous apparaissent comme un champ d'analyse assez important parce qu'ils se situent à la croisée de plusieurs domaines connexes comme l'économie, la politique, la sociologie et l'histoire, et qu'ils révèlent en quelque sorte une homogénéité ou un consensus des voix des experts pour rendre compte des réalités qui les traversent selon une dichotomie intégration/exclusion, c'est-à-dire selon un point de vue plus orienté à considérer les implications sociales (insécurité humaine, équité, pauvreté, marginalisation) avec les lois du marché (législation, croissance économique, gouvernance). Ce qui signifie donc l'usage de formules stéréotypées plus ou moins marquées et par l'emploi d'un lexique spécifique relevant de l'autorité institutionnelle au détriment d'un lexique plus clair.

## 1. Autorité et institution

Ces dernières années, la notion d'expertise a fait l'objet d'un nombre important de travaux dans le cadre de l'analyse du discours (AD) et de la théorie de l'argumentation. Le débat sur l'autorité du discours expert s'articule autour d'une controverse majeure : l'expert dépend-t-il, en premier lieu, d'une autorité préalable, qu'un rôle institutionnel confère au locuteur ou doit-il, en priorité, être saisi dans l'acte même d'énonciation ?

Nous avons remarqué que l'approche de la notion d'autorité varie selon les différentes positions que prend l'expert au sein des institutions internationales. Ce qui relie ces différentes positions c'est l'appréhension de l'autorité en tant que procédé discursif

de légitimation visant à l'incorporation, la neutralité et l'effacement de la polémique. Ainsi, la construction du discours expert dépend de l'autorité du locuteur (expert) au nom duquel on légitime les discours des organisations internationales :

*Un discours bâti [...] autour de l'argument d'autorité n'a en effet de sens que s'il est prononcé par quelqu'un jouissant de l'autorité nécessaire pour émettre un tel propos sans jamais à le justifier (est-il fondé, pertinent ?) ni à se justifier (suis-je autorisé à le prononcer ?). Il ne sera donc doté d'une certaine autorité que si le locuteur est autorisé à le prononcer, et à le prononcer de cette manière. Dans le cas contraire, l'effet réel risque de ne pas correspondre à l'effet voulu. (Siroux, 2008 : 22).*

Argument discursif ayant une fonction persuasive, l'autorité est presque incontournable dans le discours institutionnel pour respecter le fonctionnement même de l'institution et peut être rapprochée du phénomène défini par Rist comme une sorte de style formulaire qui permet une circularité discursive ou rassurer le lecteur en lui racontant une histoire qu'il connaît déjà :

*J'appellerai ici « style formulaire » l'ensemble des relations syntagmatiques nominales, verbales et narratives que l'on peut identifier dans le « discours expert », c'est-à-dire le fait que, de manière générale, la présence d'un terme suppose la coprésence d'un autre, les deux formant alors une unité indissociable, mais aussi l'existence de plusieurs énoncés narratifs qui, en quelque sorte, « s'appellent » les uns les autres, entraînant ainsi la prévisibilité du discours. (Rist, 2002 : 11).*

De plus, l'argument qui fonde l'autorité de l'expert réside généralement sous la forme d'énoncés où sont nommés les objets et les personnes impliquées. Il est impliqué dans une dimension performative s'exprimant avant tout au travers de textes (loi, rapport annuel, communiqué, etc.) produits dans leurs espaces institutionnels selon une intention précise et un discours de bon sens :

*C'est-à-dire de faire jouer la relation dans les deux sens : d'un côté, les rapports des organisations internationales sont des institutions de discours, des dispositifs de production verbale institutionnalisés, mais d'un autre côté ces rapports permettent aux organisations de se constituer comme telles : les genres de discours spécifiques de ces organisations n'adviennent pas comme un « supplément » qui exprimerait des contenus de pensée déjà là, ils sont à la fois leur produit et la condition de leur identité. (Maingueneau, 2002 : 124).*

L'auteur, depuis une perspective pragmatique du discours, définit le Rapport en relation avec l'*institution discursive* qui l'a élaborée en mettant en réseau les *dispositifs de production verbale institutionnalisés*. Ainsi, toute autorité s'inscrivant nécessairement dans une institution donnée tend à codifier et normaliser ses pratiques pour réguler l'activité des experts et leur identité.



Dans le Rapport du PNUD/1999, nous allons retrouver les stratégies discursives de l'autorité dont l'emploi répond à de la prescription et de l'agir langagier. Nous envisageons l'autorité du discours expert sous les effets de persuasion qui se situent dans l'ordre même du discours institutionnel tout en escamotant les rivalités et les luttes pour le sens dont l'expert n'est pas effacé, mais tout simplement présent :

*Il y a aussi des rivalités [...] mais ces luttes sont vouées à rester dans l'ombre ; elles ne sont lisibles que par les experts. Les rendre visibles, ce serait ruiner la légitimité même de ces institutions, ainsi prises dans une « double contrainte » : il faut se distinguer pour avoir une identité, il ne faut pas se distinguer pour parler de manière autorisée, pour être l'Autorité même. (Maingueneau, 2002 : 131).*

Nous sommes donc en présence d'un métalangage qui introduit une sorte de discours sur un autre par substitution lexicale, mais aussi par une circularité discursive permettant d'énoncer des référents abstraits qui révèlent une inadéquation des mots aux choses. Il s'agit alors d'une nomination qui se construit dans l'écart entre le mot et son référent et qui aboutit à des formes de polysémie. D'ailleurs, dans les Rapports annuels, et plus spécialement dans le PNUD/1999, cela permet à l'expert de jouer sur le sens des mots, de respecter plus ou moins les règles de rédaction imposées par les institutions internationales et, par conséquent, de renvoyer au futur puisqu'il s'efforce d'amener les États ou les gouvernements à entreprendre des réformes qui engagent leur avenir.

## 2. Visée illocutoire

Ce qui attire notre attention dans le Rapport du PNUD/1999, c'est la prédominance d'une valeur illocutoire directive, du fait qu'elle incite les destinataires à accomplir un acte, comme dans le cas des verbes : *conseiller, ordonner, prescrire*, etc. Comme le montre Austin, l'acte illocutoire correspond à l'idée que l'interprétant se fait de l'intention du locuteur. Donc, passer d'un acte illocutoire à un acte dominant explicite ou implicite, c'est conférer à un discours une certaine cohérence :

*Un acte illocutoire n'aura pas été effectué avec bonheur, ou avec succès, si un certain effet n'a pas été produit [...] Un effet doit être produit sur l'auditoire pour qu'un acte illocutoire puisse être tenu pour achevé [...] L'effet consiste, la plupart du temps, à provoquer la compréhension de la signification et de la valeur de la locution. L'exécution d'un acte illocutoire inclut donc l'assurance d'avoir été bien compris. (Austin, 1970 : 124).*

La visée illocutoire du PNUD /1999 consiste à renverser la relation de causalité établie entre la *mondialisation* et le *développement humain*. Celle-ci définit le Rapport comme

ayant un but (implicite ou explicite) : agir sur les croyances, les représentations ou le comportement des destinataires. À cet acte illocutoire orienté vers le lecteur répond symétriquement le fait que comprendre ce Rapport consiste toujours à saisir l'intention qui s'y exprime sous la forme d'un macro-acte de discours explicite ou à dériver de l'ensemble du Rapport. C'est-à-dire, pour identifier l'acte illocutoire dominant sur la base duquel une cohérence peut être établie, l'interprétant se fonde sur des informations textuelles (séquences et énoncés) et sur le contexte socio-discursif de production/circulation de ce genre discursif. La notion de macro-acte est élaborée par Adam dans le but de rendre compte d'une valeur actionnelle dominante dans différents genres textuels. Elle permet aussi d'analyser la cohérence pragmatique unissant une série d'actes de langage situés dans des séquences textuelles particulières et structurées, néanmoins, autour d'une macro-structure pragmatique :

*Ces textes [...] ont en commun une même visée pragmatique ; entreprendre une action langagière que l'on peut analyser comme la visée du macro-acte de discours englobant et conférant au texte sa cohérence et sa pertinence pragmatique [...] Dans tous les cas, il s'agit de faire-faire quelque chose à quelqu'un, de l'y inciter plus ou moins fortement, de lui garantir la vérité des informations fournies et, autre aspect du contrat implicite qui lie les interactants, de lui garantir que s'il se conforme aux consignes-instructions, s'il respecte les procédures indiquées, il parviendra au but visé.* (Adam, 2001 : 10-27).

À ce titre, on peut avancer l'hypothèse selon laquelle l'ensemble des stratégies illocutoires que nous retrouvons dans le cas du PNUD/1999 converge vers un seul et même macro-acte directif cherchant à légitimer la *mondialisation* en la rendant équivalente au *développement humain*. En tant que structure générale, ce macro-acte directif se retrouve dans l'ensemble du Rapport annuel du PNUD/1999. À cet effet, il devient possible de repérer certaines séquences particulières résumant cette composition textuelle. Celle-ci révèle les principaux procédés discursifs de base de la visée illocutoire utilisée par l'institution du PNUD.

### 3. Scénographie de la parole institutionnelle

Cette manière d'exclure du débat le politique et d'enlever aux individus leur légitimité à revendiquer une alternative à la mondialisation néolibérale, repose sur la prétention à un savoir unique et savant à partir duquel les problèmes publics peuvent être traités de manière bureaucratique ou technique, et les obligations dites sociales sont considérées comme contraignantes :

- *Ces nouvelles règles et institutions font progresser les marchés mondiaux. Mais on ne constate pas un progrès aussi net dans le renforcement des règles et des institutions qui favorisent l'éthique et les normes universelles, en particulier les droits de l'homme qui font avancer le développement humain et donnent aux pays ou individus pauvres la maîtrise de leur destinée. (PNUD/1999 : 35)*
- *Les études sur la mondialisation et son impact sur les populations se concentrent sur le revenu, l'emploi, l'éducation et les autres opportunités. Moins visible, l'incidence sur la solidarité et le travail d'aide (à savoir le fait de s'occuper des personnes dépendantes, des enfants, des malades, des gens âgés, sans oublier tous les autres, épuisés par les exigences de la vie quotidienne est souvent négligée. (PNUD/1999 : 77).*

Ce savoir institutionnel est produit selon une scénographie scientifique qui cherche à rendre compte de la manière de représenter l'ensemble des rapports sociaux en les référant à une conception scientifique du marché. Le concept de *scénographie* sert à rendre compte de la cohérence qui existe entre les repères de la situation d'énonciation construits par le discours et sa stratégie illocutoire. En d'autres termes, il sert à montrer comment le temps, l'espace et les personnes de l'énonciation convergent pour créer une scène de représentation cohérente au sein de laquelle tous les éléments qui semblent être des ancrages du discours au sein d'une situation d'énonciation extralinguistique sont pourtant solidaires les uns des autres et tendent à construire une représentation normative du monde, conforme aux visées idéologiques du discours dominant sur la mondialisation. Dans le cas de la scénographie scientifique du PNUD/1999, nous parlons de la conception du marché dans la mesure où celle-ci est représentée comme étant utile et dont les discours experts usent et en abusent :

*Les discours des experts ne sont donc pas d'un type unique, mais semblent donc dépendre des circonstances. L'expert, qui est d'abord un scientifique avant d'être appelé comme expert, est rompu à la controverse. Il possède une culture de l'incertitude, inhérente à la construction des représentations du monde sur lesquelles il travaille. (Läugt 2000 : 168).*

La destruction et la création d'emplois, l'incidence sur la solidarité et le travail d'aide, la restructuration des entreprises, etc. sont autant du vécu dissimulé au sein de cette scénographie scientifique. Cette dernière opère dans le cadre de la politique globalisante des institutions par une expérience des marchés mondiaux qui, par définition, ne peut que générer progrès et développement. L'avantage de cette scénographie est que le discours du PNUD n'a pas à expliciter ses principes (doctrine). Ceux-ci se dégagent à travers les fonctions occupées par les lexèmes *inégalité* et *insécurité* dans le discours du PNUD ainsi que les relations qui s'établissent entre les différentes entités, espace,

temps et personnes de l'énonciation qui apparaissent comme étant liées entre elles par une discipline du marché.

Cette dichotomie entre la politique d'intégration des institutions et la politique d'exclusion des marchés mondiaux est frappante dans le discours du PNUD/1999 et va dans le sens d'instauration d'une discipline du marché pour tous. Le défi de la solidarité dans l'économie mondiale et l'absence d'une gouvernance mondiale équitable, auparavant considérés par le PNUD comme des conditions nécessaires que les programmes et les politiques des institutions internationales devaient chercher à assurer, sont maintenant considérés comme un objectif à atteindre :

- *Inégalités et insécurité influent non seulement sur les revenus, mais aussi sur la participation politique (au parlement, dans les ministères, l'armée et l'administration locale), sur le patrimoine économique (terre, capital humain et ressources collectives) et sur les conditions sociales (éducation, logement et emploi).* (PNUD/1999 : 36)
- *La pression impitoyable de la concurrence mondiale met en péril la solidarité, cœur invisible du développement humain.* (PNUD/1999 : 7).

Cette naturalisation de la discipline du marché fait en sorte que les notions d'*insécurité* et d'*inégalité* ne peuvent s'appliquer aux rapports de production. L'existence des marchés concurrentiels n'est pas un gage absolu d'équité et ne sauraient garantir, à eux seuls, une solidarité et des relations humaines qui profitent au développement humain. Alors une réduction des services d'aide aux exclus de la mondialisation et la différence des revenus entre les secteurs marchands et non marchands n'incite pas à offrir des services d'aide sur le marché.

#### 4. Procédés discursifs de persuasion

Le PNUD/1999 affirme, sans ambages, que la mondialisation va de soi et qu'elle est incontournable. Elle produit nécessairement des perspectives majeures de progrès à l'humanité, en plus d'être une donnée nécessaire pour le développement humain en construisant ainsi un condensé de sens permettant la génération d'énoncés solidaires les uns des autres et qui se complètent réciproquement. La stratégie discursive du PNUD/1999 cherche alors à faire endosser la responsabilité d'une telle insécurité par la restructuration de l'économie et des entreprises et au démantèlement des organismes de protection sociale, se déchargeant ainsi de l'effet néfaste de la mondialisation, allant même jusqu'à pouvoir la poser comme condition *sine qua non* pour l'émancipation de l'individu. Comme on peut le constater dans l'énoncé suivant :

*Dans les pays riches comme dans les pays pauvres, les dégâts occasionnés par la restructuration de l'économie et des entreprises, ainsi que par le démantèlement des organismes de protection sociale, sont synonymes d'une plus grande insécurité en termes d'emploi et de revenu. Les contraintes de la concurrence mondiale amènent les pays et les employeurs à adopter des politiques plus flexibles et à développer l'emploi précaire. (PNUD/1999 : 4).*

Dans cet énoncé il n'y a aucune marque de polémique puisqu'il ne s'agit que d'une simple constatation sans faire intervenir les discours autres (altermondialistes par exemple). Néanmoins, en faisant référence aux difficultés de certains pays à remonter la pente, le PNUD se trouve en fait à répondre aux reproches sur les effets néfastes de la mondialisation. C'est là toute la force de la visée persuasive du PNUD/1999 qui cherche à répondre, par un discours d'évidence, à un reproche qui restera autant que possible informulé. Pour ce faire, trois procédés discursifs sont employés.

#### 4.1 Position de l'institution

Le premier procédé consiste à présenter la position soutenue par le PNUD sous forme d'un simple constat, plutôt que de donner la parole aux discours autres en évitant la polémique. Comme on peut le comprendre dans les énoncés suivants :

- *Progression de la marginalisation, de l'insécurité humaine et des inégalités : aucune de ces tendances pernicieuses n'est inéluctable.*
- *L'effondrement des marchés en Asie de l'Est, ainsi que l'onde de choc financière qui s'est propagée, notamment, au Brésil et à la Russie, ont redonné son actualité à la question de la gouvernance mondiale, dans un contexte où la menace d'une récession mondiale reste patente. (PNUD/1999 : 8)*
- *La volatilité des marchés constitue un facteur de précarisation. Plus grave encore, l'essor des marchés mondiaux marginalise de nombreuses activités non marchandes favorables au développement humain, mettant ainsi en péril le bien-être des populations. (PNUD/1999 : 84)*

On remarque dans ces énoncés que ce n'est pas la *mondialisation* mais bien l'*inégalité*, la *récession*, l'*effondrement des marchés*, la *marginalisation*, etc. qui sont responsables de l'*insécurité humaine*. Cette manière de répondre aux reproches adressés à la mondialisation est d'autant plus efficace qu'elle se fait dans l'implicite, affichant ainsi sa véracité intrinsèque. L'instance assertive qui prend en charge la valeur de vérité des faits, n'est pas l'institution du PNUD mais l'évidence des faits s'énonçant d'eux-mêmes :

*En ce domaine, il semble que la notion de vérité soit centrale. En effet, asserter une proposition p, c'est, la plus part du temps, viser à faire accréditer sa vérité ; c'est se porter garant de cette vérité, courir le risque d'offrir sa propre personne, ou du moins son personnage social, en caution d'un jugement de vérité.* (Berrendonner 1981 : 63)

N'ayant pas à assumer explicitement la position défendue au sein d'une polémique, le discours de l'institution fait en sorte que ce soit le co-énonciateur qui ait à assumer le présupposé, engendrant ainsi un effet d'évidence autour de la position soutenue par le PNUD sur la mondialisation. Pour créer cette position énonciative, le discours du PNUD ne doit pas seulement écarter les discours autres, il doit présenter son propre discours comme étant le seul. Le PNUD ne doit surtout pas chercher à imposer sa position comme la plus dominante, il doit glisser sa position en présupposé dans des énoncés exclusivement constatifs.

#### 4.2 Effets d'évidence

Le deuxième procédé discursif visant à répondre aux reproches tout en préservant l'effet d'évidence consiste à déplacer l'instance énonciative qui prend en charge la mondialisation. Le PNUD/1999 fait référence explicitement au débat sur les effets de la *mondialisation* sur le *développement humain*. Cependant, bien que l'on nomme explicitement le PNUD, la visée persuasive employée ici consiste à faire porter les effets néfastes de la mondialisation par des déictiques de personne tout aussi évasifs que ceux ayant servi à énoncer les reproches :

- *La marginalisation de ces pays ne fait que s'accroître, ce qui est un comble si l'on considère que beaucoup d'entre eux sont fortement intégrés à l'économie-monde.* (PNUD/1999 : 2)
- *Beaucoup de scientifiques pensent que [...]* (PNUD/1999 : 43) .

Ce n'est donc pas le PNUD qui se porte garant des effets de la mondialisation mais un « on » impersonnel diluant la responsabilité dans une sorte de consensus généralisé. Les reproches se trouvent ainsi parfaitement subvertis. D'opposant occulté derrière le « on » ou « beaucoup », le PNUD se transforme en promoteur d'une mondialisation à visage humain, et la responsabilité pour les effets néfastes de la mondialisation se voit diluée dans l'opinion courante (reléguée d'ailleurs dans son versant idéologique néolibéral) puis subvertie par le fait que la *mondialisation* prend désormais en compte la perspective du *développement humain* dans son élaboration. Ayant volontairement omis de faire référence à la mondialisation dans sa réponse aux préoccupations pour la sécurité humaine, le PNUD peut ensuite se permettre de l'introduire en tant que condition nécessaire à son évidence, sans pour autant avoir à laisser paraître le

paradoxe. En effet, lorsque le concept de mondialisation fait irruption dans l'espace public, il possède déjà une place de choix dans le système de sens construit par le discours de l'institution. Ainsi, le concept de mondialisation est mis en circulation comme un événement discursif qui va de soi, en exprimant simplement les modalités de son application (institution, règle, norme, politique, gouvernance, etc.). En abordant l'effet d'évidence, la mondialisation se trouve en présupposé en sein d'énoncés portant sur les meilleures façons de l'appliquer. Ensuite, les politiques appropriées de son succès sont explicitement posées comme une nécessité:

- *Et la mondialisation est un processus qui ne concerne pas seulement l'économie [...] Il s'agit plutôt de trouver les règles et les institutions permettant de renforcer la gouvernance -locale, nationale, régionale et mondiale. (PNUD/1999 : 1-2)*
- *Lorsqu'elle [mondialisation] sera pleinement intégrée, la planète aura besoin d'une gouvernance plus forte pour préserver les bienfaits de la concurrence mondiale et pour mettre les ferments de la mondialisation au service du progrès humain. (PNUD/1999 : 13)*
- *Grâce à des politiques appropriées, les pays peuvent tirer parti des opportunités offertes par la mondialisation dans le domaine des échanges, de la finance et de l'emploi, en vue d'améliorer le développement humain. (PNUD/1999 : 84).*

La mondialisation est également placée au sein de relations causales qui présupposent un effet positif. Pour tout problème, la mondialisation est une solution aubaine (PNUD/1999 : 9) :

- *Les marchés ouverts ont besoin d'institutions pour fonctionner et de dispositions assurant une répartition équitable des bienfaits et des opportunités.*
- *Et, avec la grande diversité des institutions et des traditions, les pays du monde entier ont besoin de souplesse pour adapter leur politique économique et planifier sa mise en œuvre.*

Toute réussite est alors due à la mondialisation :

- *Tous les pays du globe ont besoin de mesures fermes et cohérentes pour réussir leur intégration à une économie mondiale en évolution rapide. (PNUD/1999 : 11)*
- *Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, de nombreux pays ont pu saisir des opportunités mondiales, ce qui a fait avancer à grand pas la réduction de la pauvreté mondiale et le développement humain. (PNUD/1999 : 32)*
- *Il faut également que les pays suscitent des alliances efficaces entre tous les acteurs, et formulent des stratégies leur permettant de mieux gérer leurs besoins et leurs intérêts dans le cadre de la mondialisation. (PNUD/1999 : 84).*

Tout espoir de progrès dépend de la mondialisation :

- *La libéralisation des échanges et la mise en place d'incitations pour favoriser les productions destinées à l'exportation ont été les principales mesures préconisées pour les pays en développement.* (PNUD/1999 : 84)
- *La mondialisation offre des perspectives majeures de progrès à l'humanité, mais seulement à condition de renforcer les moyens de gouvernance.* (PNUD/1999 : 1).

La mondialisation est systématiquement modalisée de manière appréciative, du fait de sa mise en relation ou de sa substitution par ses effets positifs attendus, ou encore par des mots connotés positivement dans le système de sens construit par le PNUD :

- *Il est donc clair que les pays peuvent accélérer la croissance en libéralisant les échanges s'ils ont une gestion macroéconomique saine, une infrastructure et des services sociaux solides, et une bonne gouvernance, dans un cadre institutionnel adapté.*
- *Des mesures sociales - ainsi que des règles de gouvernance nationale - sont plus nécessaires que jamais pour mettre la mondialisation au service du développement humain.* (PNUD/1999 : 84).

Contentons-nous de retenir que la représentation de la mondialisation est faite à partir de ses résultats positifs attendus. Elle ne peut produire d'effets négatifs : elle est ontologiquement humaine. De plus, cette représentation ne peut jamais être niée car, dans la possibilité où la mondialisation ne produirait pas se qu'elle devrait produire, le PNUD, en tant qu'institution, peut en tout temps déplacer la responsabilité de tels échecs vers un autre élément.

#### 4.3 Position énonciative de l'expert

Le troisième procédé discursif utilisé est la position énonciative occupée par l'expert dans l'espace institutionnel de production du savoir. C'est au nom de ce savoir produit sur la mondialisation que l'expert peut se permettre une certaine objectivité des faits :

*Travail d'énonciation qui est nécessaire pour extérioriser l'intériorité, pour nommer l'innommé, pour donner à des dispositions pré-verbales et pré-réflexives et à des expériences ineffables et inobservables un commencement d'objectivation dans des mots qui, par nature, les rendent à la fois communes et communicables, donc sensées et socialement sanctionnées.* (Bourdieu 1982 : 152).

Mais ce savoir se formule d'une façon particulière : à travers l'occultation des traces de la polémique et l'insertion, en implicite, des postulats doctrinaux de l'expert.



La position énonciative du PNUD correspond ainsi à celle d'un expert s'adressant à des profanes. En fonction d'un ensemble de concepts tenus pour vrais et organisés en système, l'expert est contraint par une certaine forme institutionnelle à rendre l'effet de vraisemblance important pour donner la validité à ses énoncés proférés à partir d'une position d'autorité. En revanche, pour que cet effet de vraisemblance ne vienne pas remettre en cause l'effet d'évidence, il est nécessaire que celui-ci soit construit à travers la manière d'énoncer les faits. La position énonciative de l'expert tend à supprimer la frontière entre les mots et les choses. Les mots utilisés ne souffrent d'aucune ambiguïté et doivent paraître comme « transparents » pour que le sens de la réalité sociale devienne équivalent au discours du PNUD. L'expert n'énonce pas, explicitement, ses qualités. C'est à l'interlocuteur de les déduire et les reconstituer à partir de sa manière de les dire, de ses choix lexicaux et discursifs, de l'adéquation du style adopté et des circonstances dans lesquelles le discours est prononcé.

Ce que l'expert prétend être, il le donne à entendre et à voir : il ne dit pas qu'il est sérieux et honnête mais il élabore son propre espace discursif en fonction de ses centres d'intérêts, de ce qu'il est possible de dire et des moyens pertinents pour le faire à un moment donné. Par ailleurs, le discours de l'expert s'inscrit donc dans une pratique discursive à caractère institutionnel et il est relatif au pouvoir dominant des institutions internationales. Ces dernières sont représentées par une communauté constituée d'experts ayant pour tâche de prescrire et d'élaborer des normes, de persuader et de mettre en pratique des réformes et d'accomplir telle ou telle action politique concernant l'ensemble de la société.

## Conclusion

L'analyse du discours institutionnel du PNUD nous a montré une stratégie persuasive sur la mondialisation en produisant des énoncés évidents et dissuasifs. De nombreux procédés discursifs sont mis en œuvre pour contourner les concepts qui font l'objet d'une polémique d'usage et qui déclenchent la variété des désignations acceptables : champ lexical riche, autorité de l'institution, dissimulation, neutralité, mais également des effets d'évidence (effacement énonciatif, instance énonciative, effets de bouclage, etc.). Ces stratégies discursives reflètent la parole unique et officielle du PNUD qui construit la scénographie de la parole institutionnelle et se répercute dans le discours de l'institution qui se veut savant et expert. La stratégie de persuasion adoptée par le PNUD, tout en reprenant des formules stéréotypées, vise plutôt à la normalisation d'une série d'arguments consensuels autour d'une mondialisation qui a du mal à être acceptée par la société civile, à la dissimulation des faits réels, par le biais de régularités compositionnelles ou d'homogénéité sémantique où semble s'afficher la visée

illocutoire du locuteur. De cette manière, l'expert réussit à créer une cohérence sémantique dans laquelle la *mondialisation* devient un équivalent sémantique de *développement humain*, lui permettant alors de substituer l'un par l'autre et de légitimer, approfondir et pérenniser la mondialisation comme indispensable à la prospérité de l'humanité et la nécessité des réformes de la gouvernance mondiale entreprises dans les années 1990. Logiquement, l'expert reste, tout de même, le fondé de pouvoir de ses propos. En formulant ses énoncés de la sorte, il se donne comme position énonciative la place du langage autorisé. Il est non seulement capable de dire le monde tel qu'il est mais, en plus, aucune personne ne semble pouvoir lui négocier cette place puisqu'il évite de rentrer en polémique avec d'autres discours sur la véracité des faits rendus publiquement.

### Bibliographie

- Adam, J.M. 2001. « Types de texte ou genres de discours ? Comment classer les textes qui disent de et comment faire ? », *Langages*, n° 141, p. 10-27.
- Austin, J. 1970. *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil.
- Berrendonner, A. 1981. *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris : Minuit.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Cusso, R., Gobin, C. 2008. « Du discours politique au discours expert : le changement politique mis hors débat ? ». *Mots*, n° 88, p. 5-11.
- Foucault, M. 1975. *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- Krieg-Planque, A. 2013. *Analyser les discours institutionnels*. Paris : Armand Colin.
- Laügt, O. 2000. *Discours d'expert et démocratie*. Paris : Harmattan.
- Maingueneau, D. 2002. « Les rapports des organisations internationales : un discours constituant ? ». *Cahiers de l'IUED*, n° 13, p. 119-132.
- Rist, G. 2002. « Le prix des mots ». *Cahiers de l'IUED*, n° 13, p. 9-23.
- Siroux, J.L. 2008. « La dépolitisation des discours au sein des rapports annuels de l'Organisation mondiale du commerce ». *Mots*, n° 88, p. 13-23.

## La querelle des vernis et le différend des sciences et des lettres



**Pierre Leveau**

Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France

leveau.p@wanadoo.fr

Reçu le 24-07-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

### Résumé

Comment étudier la guerre des sciences et des lettres annoncée par L. de Bonald au début du XIX<sup>e</sup> siècle ? On répond dans cet article en opposant deux types de distinction - dialectique et fractale - puis en montrant que le second type - fractal - explique ce conflit, qui est un différend au sens où il n'existe pas de juge impartial et neutre pour en juger. On en donne ensuite un exemple, emprunté aux sciences du patrimoine, avant de noter que la recherche interdisciplinaire a permis de régler leur différend.

**Mots-clés :** patrimoine, conservation, restauration, épistémologie, controverse

### The cleaning controversy and the dispute of sciences and letters

### Summary

How to study the war between Science and Letters announced by L. Bonald in the early nineteenth century? We answer in this article by opposing two types of distinctions - dialectical and fractal - before showing that the second type - fractal - explains this conflict, which is a « differend », meaning that there is no impartial nor neutral judge to judge it. We provide an example found in heritage sciences, before mentioning that interdisciplinary research has helped resolve this « dispute ».

**Key words:** heritage, conservation, restoration, epistemology, controversy

### Introduction

La guerre des sciences et des lettres a-t-elle jamais eu lieu ? On peut en douter épistémologiquement, car les grandes unités que L. de Bonald évoque dans ses articles sur la question n'ont qu'une existence abstraite ou nominale : ce sont des mots, des idées générales qui renvoient métonymiquement à des réalités qu'il ne définit pas. Historiquement, on peut imaginer qu'il les utilise pour désigner les deux Académies fondées par Colbert en 1663 et 1666 - celle des Inscriptions et belles-lettres et celle des Sciences - qui fusionnèrent sous la Première République au sein de l'Institut de France en 1795, avant d'y retrouver leur autonomie en 1816 sous la Restauration. Le conflit que

redoutait L. de Bonald serait dans ce cas purement idéologique, puisque les rapports de savoir qu'il évoque masqueraient en réalité des rapports de pouvoirs. Ce sont les hommes et leurs institutions qui se font la guerre à travers les idées générales qu'ils utilisent pour justifier leurs positions. Mais le fait que le titre de l'article annonçant celle-ci soit une métaphore signifie peut-être - de façon symptomatique - que le style et la mise en ordre du discours sont ses véritables enjeux. Il se pourrait en effet que le langage soit le principe et la fin de ce conflit et pas seulement son moyen, comme dans les autres guerres. Parce que celui des lettres diffère naturellement de celui de la science - par son lexique, sa pragmatique, sa syntaxe et sa sémantique - la question est dans ces conditions de savoir en quoi cette différence peut donner lieu à un différend et comment celui-ci se règlera en l'absence de juge autorisé à le trancher. Si la guerre des sciences et des lettres est forcément totale, parce qu'elle embrasse tous les champs du savoir, comment y mettre fin autrement qu'en défaisant ces unités abstraites, pour reconfigurer localement leurs rapports autour d'objets et de programmes de recherche? Je montrerai dans cette perspective que le principal intérêt des travaux de L. de Bonald est moins d'avoir annoncé un conflit que certains jugent dépassé, que d'avoir découvert le mécanisme qui l'a déclenché et qui fonctionne encore aujourd'hui. Après l'avoir analysé *in abstracto*, on en donnera un exemple contemporain emprunté aux sciences du patrimoine et l'on conclura en rappelant le rôle que le concept d'interdisciplinarité a joué dans son règlement.

### **Distinction dialectique et raisonnement par analogie**

Revenons donc sur les différents procédés argumentatifs qu'utilise L. de Bonald dans son article, pour comprendre où passe selon lui la frontière des sciences et des lettres. Il procède par analogie ou par dichotomie, toujours dans le même but. Par analogie (Bonald, 1859 : 1072), il explique premièrement que le rapport des sciences et des lettres au savoir est le même que celui de puissances souveraines au pouvoir : elles se font la guerre pour le conquérir ou le conserver ; deuxièmement que les disciplines qui leur sont subordonnées sont à la connaissance ce que les troupes auxiliaires sont aux armées : les forces qu'elles utilisent pour vaincre et dominer leur opposé ; troisièmement que les spécialités ou les genres sont de même à ces domaines ce que les troupes légères sont aux puissances en guerre : des appuis précaires, capables de retarder l'adversaire, non de mener une bataille ; quatrièmement enfin que les disciplines hybrides, nées du mélange des genres, sont au savoir ce que les Barbares furent à l'Empire : des alliés, jadis réprouvés, appelés en renforts avant la défaite (Fig.1c). Qu'est-ce que cette série d'analogies nous apprennent finalement sur le rapport des sciences et des lettres ? Rappelons qu'une « analogie » est une identité de rapport, non de termes, c'est-à-dire une proportion ou un rapport de rapports : une égalité géométrique et non

arithmétique dans la terminologie de Platon, son inventeur. Le philosophe raisonnait par analogie pour élever pédagogiquement la pensée de son lecteur du concret à l'abstrait, du sensible à l'intelligible, en passant successivement de l'image, au concept, puis à l'idée. Il s'agit d'abord d'établir des rapports identiques entre des termes logiquement opposés, en l'occurrence des images - c'est-à-dire des représentations sensibles - et des concepts - c'est-à-dire des formes intelligibles. Raisonner par analogie consiste ensuite à dépasser ces oppositions en saisissant la relation invariante qui existe de part et d'autre de l'égalité qui les unit. Cet invariant relationnel, logiquement distinct des termes qu'il relie, n'est ni une « image » ni un « concept », mais une « idée » unissant ces opposés, c'est-à-dire selon Platon un rapport invariant qui structure de la même façon le sensible et l'intelligible dans une relation d'imitation ou de participation. On sait que le philosophe divise plus précisément le sensible en deux sections - la première comprenant les images et la seconde des objets - la distinction du concept et de l'idée, qui scinde à son tour l'intelligible en deux, correspondant par ailleurs à celle de leur forme et de leur fonction - l'une étant mathématisable, mais l'autre irréductible à des rapports de grandeur (Platon, *Rép.* : 507b). En quoi ce mode de pensée intéresse-t-il notre enquête ? Remarquons déjà qu'il permet à Platon de justifier la distinction des sciences et des lettres en leur attribuant un domaine particulier, avant de dépasser leur opposition et de placer la philosophie en position de juge-arbitre de leurs éventuels conflits. La frontière des sciences et des lettres s'aligne en effet dans ce système sur celle du sensible et de l'intelligible, si l'on admet avec Platon que les mots sont des représentations sensibles des choses - qu'il s'agisse d'objets, de concepts ou d'idées - et y renvoient comme des signes, tandis que les sciences s'en passent et portent exclusivement sur les rapports intelligibles qui existent entre eux et qui structurent le monde sensible en perpétuel changement (Fig.1a). Mais Platon donne corrélativement pour tâche à la philosophie de dépasser cette distinction en réunissant ces opposés : c'est ainsi que le raisonnement par analogie qui emprunte sa forme - c'est-à-dire la notion de rapport intelligible - aux sciences mathématiques, mais son contenu - c'est-à-dire les termes qu'il relie - au monde sensible et aux lettres pour mettre en évidence la relation de participation qui les unit. Notons enfin que la dialectique qui opère cette synthèse est non seulement la science du discours, mais aussi celle des lettres au sens où il appartient au dialecticien de combiner ces marques pour former les mots qui désigneront les essences, puis de composer avec ces noms les propositions dont les articulations correspondront bien à celles du réel et permette à la vérité de se manifester.

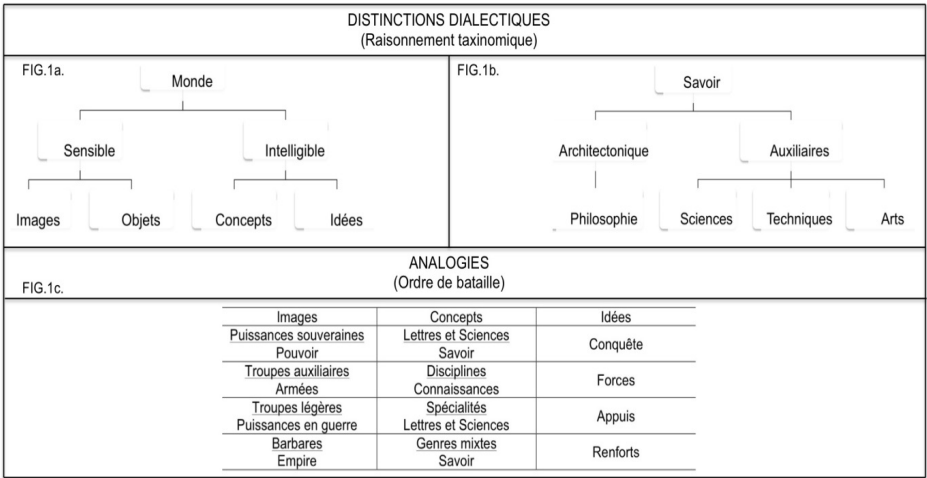


FIG.1 : Raisonnement taxinomique et distinctions dialectiques

### Distinction fractale et raisonnement stratégique

La question que pose L. de Bonald est dans ces conditions de savoir comment les conflits entre disciplines pourront se régler à une époque où le projet de tracer la carte des savoirs locaux a remplacé l'idéal monarchique du philosophe-roi dans l'esprit républicain des encyclopédistes (D'Alembert, 1751 : 112). L'ordre laissera-t-il place au chaos ? Les disciplines se feront-elles la guerre, si ce qui est arrivé au pouvoir affecte maintenant le savoir ? Ce genre de conflit peut facilement se régler dans le système de Platon, pour trois raisons. Il existe premièrement dans ce monde idéal un savoir surplombant, une science royale impartiale et neutre (Fig.1b), capable d'arbitrer leur différend et d'opérer leur synthèse, d'analyser leurs activités et de mettre à jour leurs principes. Les disciplines sur lesquelles règne ce savoir architectonique ont deuxièmement un domaine d'activité propre, indépendant et autonome, régi par des lois spécifiques. Le dialecticien qui leur a attribué ce territoire a troisièmement effectué un juste partage en alignant leurs frontières sur celles de leurs objets et en se fondant sur leurs différences spécifiques pour donner à chacun ce qui lui revient. Mais gouverner ainsi le savoir suppose que l'on parvienne à appliquer la méthode dialectique de Platon, ce qui demande d'établir une taxinomie générale des connaissances en distinguant les différentes espèces d'un genre par dichotomies successives, sans qu'aucune des divisions effectuées dans une partie et à un niveau donné ne se retrouve dans les autres - cette règle de non-réitération garantissant la cohérence du tout. Or c'est justement ce dont doute L. de Bonald dans son article sur les sciences, les arts et les lettres

(Bonald, 1859 : 1136). Peut-on diviser ces activités suivant la règle platonicienne de non-réitération des distinctions ? Celle des sciences et des lettres est par exemple une vue de l'esprit si l'on admet avec L. de Bonald que leur opposition correspond à celle du fond, c'est-à-dire de l'objet étudié, et de la forme, c'est-à-dire du moyen d'expression. Cette distinction se retrouve en effet en chacune et s'il existe une partie littéraire dans les sciences, comme une partie scientifique dans les lettres, il faut admettre que leur opposition n'est pas vraiment tranchée, puisque la frontière qui les sépare s'introduit en chacune d'elles. Si les lettres couvraient à l'origine tout le champ du savoir avant que les sciences s'en émancipent et les utilisent pour se définir au point d'en faire une partie d'elles-mêmes, chaque discipline empiète finalement sur le territoire de l'autre et l'on comprend dans ces conditions qu'une guerre puisse éclater dès qu'une discipline conteste la légitimité de l'autre, nie sa souveraineté en annexant une partie de son territoire et en prétendant faire la loi chez elle (Fig.2a). Si l'on admet de même avec L. de Bonald que la plupart des arts font intervenir les sciences et les lettres à parts égales, ranger un de ces hybrides dans l'un des camps que l'on a distingué y introduira l'autre et renversera du même coup la frontière que l'on avait tracée. Après avoir divisé la connaissance en deux camps supposés s'exclure mutuellement, on ne peut placer dans aucun un élément composé des deux, sous peine d'abolir la distinction que l'on a opérée en la déplaçant à l'intérieur de ces opposés (Fig.2b). Loin de tenir cette opération pour une faute logique, le sociologue américain A. Abbott a mis en évidence son intérêt stratégique et l'a qualifiée de fractale pour la différencier de celles de Platon (Abbott, 2006 :42). Qu'est-ce qu'une « distinction fractale » ? À la différence de celles qu'opèrent les philosophes pour constituer des taxinomies par dichotomie, en séparant les espèces le long de l'échelle des êtres, celles-ci ne sont ni scalaires ni dialectiques, mais auto similaires et chaotiques. Dans ce second type de distinction, la division du tout en parties exclusives est réitérée en chacune d'entre elles, au lieu de conduire à une autre qui poursuit au niveau inférieur le processus de différenciation amorcé dans le supérieur. Le but de l'opération n'est évidemment pas d'établir des différences logiques ou ontologiques qui mettent en évidence les articulations du réel, mais d'accuser les ressemblances et de créer des zones d'interférence pour défendre ou annexer des territoires (Fig.2c). Le concept de distinction fractale sert aux sociologues à décrire les interactions entre des disciplines que A. Abbott qualifie d'« inters-titielles », parce qu'elles relient des savoirs locaux qui ont chacun leurs propres règles et ne définissent pas leur territoire à partir d'un ensemble d'axiomes, mais à partir des conflits entre les instances dont elles parviennent à réguler les échanges. Fédéralistes plutôt qu'hégémoniques, ces disciplines à thèmes multiples s'étendent à tous les objets et peinent à en exclure autant qu'à en abandonner. Leur confrontation produit généralement des distinctions fractales, car chaque discipline tâche d'intégrer dans son champ l'objet de sa voisine, en le rattachant au sien pour l'enrichir et l'agrandir d'autant. Mais

en procédant ainsi, elle intègre la frontière qui la séparait de la discipline voisine, tandis que celle-ci fait de même, leur confrontation créant une frange d'interférence entre elles qui ouvre leurs frontières. De là les guerres entre disciplines dont A. Abbott décrit le déroulement en trois temps, par division, conflit et assimilation, c'est-à-dire traduction des catégories du vaincu dans le langage du vainqueur.

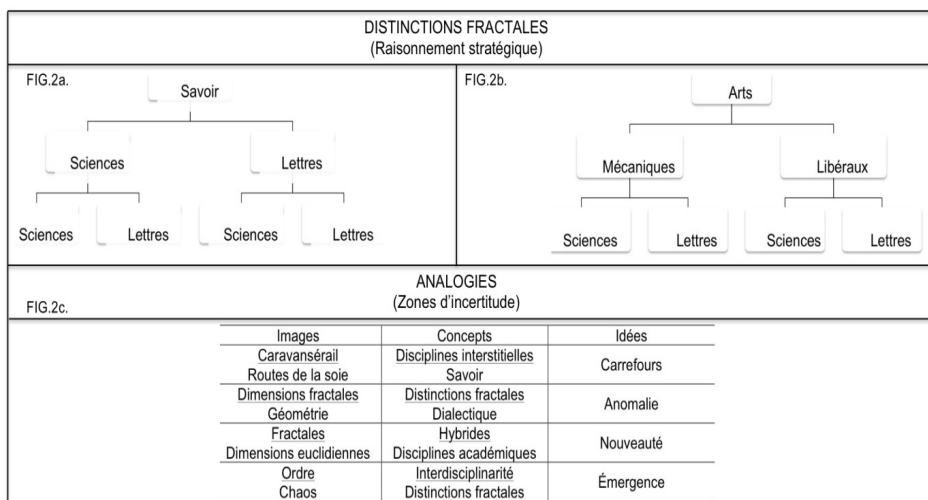


FIG.2 : Raisonnement stratégique et distinctions fractales

### La querelle des vernis

Ce mécanisme étant connu, la question que pose L. de Bonald est de savoir comment mettre fin à la guerre des sciences et des lettres qui couvre désormais tout le champ du savoir, sachant qu'il n'existe pas d'autorité transcendante, légitime et impartiale susceptible de les départager. Comment régler ce conflit fondé sur des distinctions fractales où chaque camp - à la fois juge et partie - peut récuser le jugement de son opposé, contester sa compétence et se l'attribuer ? Le récit d'une controverse qui divisa au XX<sup>e</sup> siècle les historiens d'art et impliqua des scientifiques - les uns fondant leur jugement sur des sources écrites, les autres sur des analyses physico-chimiques - montre que leur querelle peut conduire à l'émergence d'un nouveau domaine d'investigation réunissant les combattants d'hier autour de problèmes communs, puis à la constitution d'une nouvelle discipline empruntant les compétences de son référentiel aux distinctions fractales à l'origine de leur guerre. Rappelons qu'à l'époque où L. de Bonald écrivait son article, les chimistes et les physiciens commençaient à appliquer les



méthodes d'analyse scientifique à l'examen des œuvres d'art (Mohen, 1999 : 101) pour en étudier les composants et rationaliser leur conservation après que la République eut inventé le patrimoine. Les controverses provoquées au XIX<sup>e</sup> siècle par l'irruption de la science dans le champ des arts et des lettres prirent au milieu du XX<sup>e</sup> la forme d'une guerre totale, connue sous le nom de « querelle des vernis », dont l'UNESCO fut témoin (Rousseau, 1951 : 7). Sommairement, cette querelle commença en 1947 lors de la réouverture de la *National Gallery* de Londres dont les tableaux, mis en réserve durant les bombardements, furent nettoyés avant d'être réexposés. Les responsables anglais de l'opération firent le choix d'ôter entièrement les anciens vernis obscurcis par le temps, pour montrer au public les œuvres qu'une couche de crasse finissait par cacher (Nicosia, 2010 : 10). La redécouverte des peintures déclencha dans l'immédiat après-guerre un nouveau conflit, idéologique cette fois, qui cliva l'Europe en deux camps dont les frontières s'alignèrent sur celles, politiques et culturelles, des pays anglo-saxons et latins. Tandis que les Anglais et les Américains prenaient le parti d'ôter entièrement les anciens vernis, les Français et les Italiens choisissaient de n'en retirer qu'une partie et chacun justifiait sa position par des arguments scientifiques ou historiques de force égale. Sur la foi de sources écrites, les Latins accusaient les Anglo-Saxons d'endommager les œuvres en éliminant les fins glacis que contenaient selon eux les premières couches de vernis, tandis que ceux-ci leur répondaient qu'aucune des analyses faites en laboratoire n'avait décelé la moindre trace de glacis dans ces vernis, qui devaient probablement être une invention d'historien de l'art. Il fut dans ces conditions demandé aux experts du nord - belges et néerlandais - d'arbitrer ce différend qui se conclut par un non-lieu, aucun élément de l'enquête n'ayant permis de trancher (Fig.3). La querelle des vernis commencée en 1947 s'acheva ainsi en 1967 sans qu'aucun des restaurateurs impliqués dans l'affaire n'ait été entendu. On peut rétrospectivement estimer que le courant anglo-saxon s'est finalement imposé, dans la mesure où les comités internationaux de conservation sont aujourd'hui acquis à l'examen scientifique des œuvres qu'il a davantage promu que son rival latin. En 1945, il n'existait en effet qu'un sous-comité pour les peintures dans le Comité international des Musées (ICOM), que dominaient les historiens d'art, où les scientifiques pouvaient donc difficilement faire entendre leur voix. En 1950, les représentants des premiers laboratoires du patrimoine décidèrent pour cette raison de créer à Londres un organisme indépendant - baptisé Institut international de Conservation (IIC) - pour coordonner leurs actions après le déclenchement de la querelle des vernis et l'enquête que le comité des peintures mena sur leurs travaux, à la demande de la France et de l'Italie (Plenderleith, 1998: 137). Les membres de cet Institut qui appartenaient aussi à l'ICOM poursuivirent leur avancée en 1957, et obtinrent la création d'un nouveau sous-comité, pour les laboratoires, où se regroupèrent leurs partisans, distinct de celui des peintures acquis aux conservateurs et aux historiens d'art. En 1959, les négociations

que menaient les deux partis aboutirent enfin à la création d'une nouvelle institution à Rome - appelée Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM) - où ils étaient représentés à parts égales. En 1967, leur rapprochement dans ce lieu neutre conduisit finalement les sous-comités de l'ICOM - peintures et laboratoires jadis clivés - à fusionner en un seul pour la Conservation (ICOM-CC) ce qui mit officiellement fin à la querelle des vernis. Jadis redoutés, les laboratoires sont finalement parvenus à entrer dans un champ qui n'était pas le leur et à faire accepter leurs méthodes aux historiens d'art et aux restaurateurs pour le transformer avec eux.

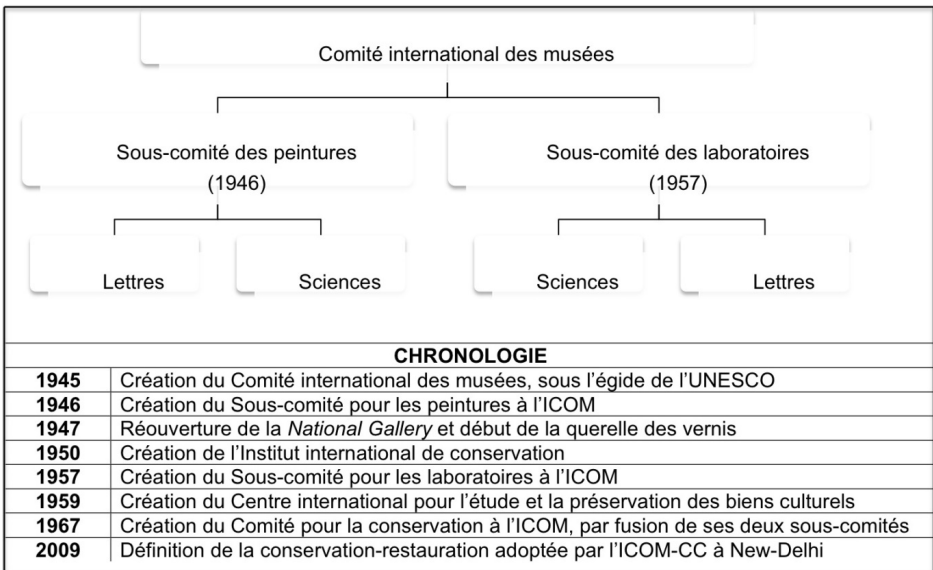


FIG.3 : Distinction fractale et émergence d'un champ d'investigation interdisciplinaire

### Le différend, les disputes et les discussions

Dira-t-on que les « sciences » ont annexé le patrimoine après avoir vaincu les « lettres » sur leur propre terrain ? Ce serait inexact pour plusieurs raisons. Remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas d'une guerre entre les sciences et les lettres, mais d'un différend entre deux conceptions de la conservation que les laboratoires étaient censés arbitrer (Fig.4). Préférer le concept de « différend », défini par J.-F. Lyotard (Lyotard, 1983 : 25), à celui de guerre qu'utilise L. de Bonald permet d'étudier la structure fractale de ce champ en même temps que la question de la preuve, essentielle dans cette querelle. Qu'est-ce en effet qu'un différend ? À l'opposé des « torts », qui sont des litiges où le

plaignant peut prouver qu'il a subi un dommage et formuler une plainte recevable par un tribunal lui donnant le statut de victime, les « différends » sont les litiges où ces moyens font défaut, parce qu'il n'existe ni témoin ni preuve du tort subi, ni idiome pour le formuler, ni juge pour l'entendre ou tribunal pour le réparer. La querelle des vernis qui divisa les spécialistes du patrimoine fut un différend au sens où il n'existait pas plus à l'époque de tribunal pour en juger que de preuves attestant un dommage. Celles avancées par les scientifiques en faveur des méthodes de nettoyage des Anglo-Saxons se répartissaient en trois catégories selon les Latins. La première catégorie de preuves s'obtenait par analyse destructive de prélèvements effectués directement sur les œuvres ; la deuxième par celle, aussi destructive, de résidus d'interventions et la troisième se fondait enfin sur l'examen non destructif des tableaux par rayonnement électromagnétique. Mais les scientifiques ne purent évidemment pas trancher le conflit des historiens d'art en effectuant des prélèvements directement sur les œuvres, car les conservateurs leur interdirent par principe, et à bon droit, d'employer cette méthode. Le moyen utilisé contredisait la fin qu'ils visaient (Brandi, 1951 : 102) : tandis qu'ils devaient garantir l'intégrité historique et physique des objets, les scientifiques leur proposaient d'en prélever puis d'en détruire une partie pour arbitrer leur conflit, ce qu'aucun belligérant ne pouvait accepter sous peine de se discréditer et/ de causer de nouveaux problèmes. Sans exclure les scientifiques du champ de la conservation, la récusation de ce type de preuves subordonnait leur activité aux normes des conservateurs, responsables des œuvres. Ils ne purent travailler avec eux qu'en renonçant aux analyses destructives et en adhérant à leur système de valeurs, qui limitait leurs capacités investigations et leur imposait d'innover. À défaut de prélèvement direct, l'analyse physico-chimique des résidus d'intervention aurait-elle pu régler le différend qui divisait la communauté ? Les Français et les Italiens en doutaient pour des raisons plus scientifiques que déontologiques. L'analyse des tampons qu'utilisaient les restaurateurs pour dévernir les tableaux permettait en effet d'identifier des éléments chimiques - comme le carbone - mais pas de déterminer les produits dans lesquels ils entraient/ qu'ils pénétraient ? - qui pouvaient être des vernis à base de résine ou les colorants végétaux des glacis - ni de situer ces ingrédients dans la stratigraphie de l'œuvre, dont les niveaux et les multiples composantes se mélangeaient sur les tampons sous l'action des solvants (Huyghe, 1951 : 86). Aucun élément isolé en laboratoire ne permit dans ce contexte de trancher le différend des conservateurs. Le camp des Latins - qui soulignaient que l'analyse chimique confondait ce que l'œil des experts parvenait à distinguer - en concluait que la querelle qui l'opposait aux Anglo-Saxons n'était finalement pas une dispute, qu'une preuve aurait pu objectivement régler en démontrant qu'un parti avait raison et l'autre tort, mais une discussion, c'est-à-dire un échange d'arguments subjectifs et esthétiques fondés sur le goût plutôt que sur la connaissance (Kant, 1790 : 163). Les lumières invisibles du spectre électromagnétique auraient-elles cependant

pu donner aux scientifiques le moyen de trancher cette querelle en surpassant l'œil expert des conservateurs ? Ceux-ci écartaient cette prétention, en même temps que les preuves de troisième catégorie, par un argument qui s'appuyait sur les distinctions fractales précédemment évoquées. Les radiographies et les photographies sous différentes lumières - infrarouge et ultra-violet - grâce auxquelles les scientifiques espéraient trancher objectivement les disputes des historiens d'art, s'ajoutaient selon ces derniers au fonds d'archives qu'ils avaient déjà constitué pour formuler leurs hypothèses sur les glacis (Blum, 1929 : 15). Parce que l'interprétation de ces documents iconographiques relevait de leur compétence autant que de celles des scientifiques, leur introduction dans le champ les soumettait au différend qu'ils auraient dû trancher et interdisait à la science d'accéder à la position de juge arbitre des idéologies qu'elle visait après que la philosophie l'eut abandonnée. Aucune des preuves administrées par les Anglo-Saxons ne permit dans ces conditions de régler le conflit avec leurs collègues latins, qui les récusèrent systématiquement en demandant aux scientifiques de prouver l'inexistence de glacis dont ils conjecturaient l'existence sur la foi de sources écrites.

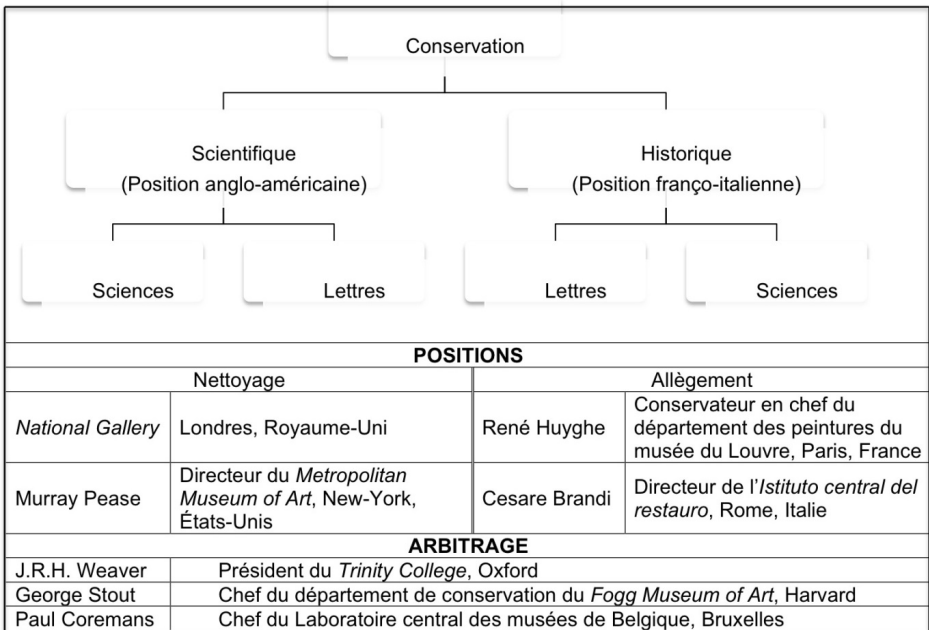


FIG.4 : Querelle des vernis et fracturation du champ de la conservation

### L'émergence d'un champ d'investigation interdisciplinaire

Comment la guerre des sciences et des lettres qui cliva le monde du patrimoine s'est-elle donc achevée ? On peut faire le bilan de cette querelle de vingt ans en notant qu'elle contribua à faire émerger un champ d'investigation interdisciplinaire, appelé conservation-restauration depuis 2009 (Guichen, 2012 : 20) Rappelons que l'interdisciplinarité se distingue de la pluri- et de la trans-disciplinarité : si cette dernière prend pour objet les opérations intellectuellement identiques dans toutes les disciplines, tandis que la précédente fait la somme des connaissances acquises dans un domaine en ajoutant, sans les confronter, les contributions de chercheurs de différentes disciplines, l'interdisciplinarité - qui se présente sous différentes formes (Kleinpeter, 2013 : 125) - leur demande de réviser récursivement leurs méthodes et leurs propositions à partir des contributions des autres, pour en produire de nouvelles, spécifiques et irréductibles à leur somme. La confrontation des scientifiques et des historiens a d'abord fait apparaître des distinctions fractales aux frontières de leurs domaines qui ont donné lieu à des conflits de compétences, mais sont ensuite devenues des zones de libre-échange qui ont fait émerger un champ de recherche spécifique - dont les limites correspondent à leurs franges d'interférence. L'interdisciplinarité a ainsi mis fin à leur guerre, en donnant aux disciplines impliquées la possibilité d'administrer ensemble le territoire que chacune voulait annexer en considérant les autres comme ses subordonnées, auxiliaires ou ancillaires. Elle a partagé le pouvoir entre elles et a métaphoriquement institué un gouvernement commun des sciences et des lettres plus proche des Républiques constitutionnelles qui le distribuent à trois instances, que de la Monarchie absolue où il est aux mains d'un seul, comme au siècle de Louis XIV. Comment étudier alors les champs que constituent ces traités ? Leur étude paraît relever de trois programmes de recherche distincts. Dans la perspective du constructivisme structuraliste de P. Bourdieu - opposé au constructivisme radical de la théorie de l'Acteur réseau - on pourrait par exemple décrire le *nomos* des « sciences du patrimoine », c'est-à-dire le système de règles hétérogènes et spécifiques qui structure le champ d'investigation sur lequel travaillent ceux qui ont obtenu le droit d'y entrer (Bourdieu, 2001 : 91). Un « champ » scientifique est un système de positions sociales ancré sur une réalité naturelle indépendante des agents, qui détermine non seulement leurs rapports de force - leurs luttes et leurs choix -, mais aussi la distribution d'un capital spécifique - scientifique ou symbolique - distinct de celui - culturel, académique et social - qui les a autorisé à entrer. Contre le déterminisme que véhicule ce type d'approche - structuraliste ou fonctionnaliste - on pourrait étudier dans la perspective de l'interactionnisme symbolique de H. Becker l'émergence du monde des « significations patrimoniales », en décrivant l'écologie où interagissent ses acteurs et le sens qu'ils donnent à leurs actions (Becker, 1988 : 58). À la différence d'un champ clos, relativement autonome, un « monde » est un ensemble

ouvert d'interrelations entre des individus, des institutions et des groupes de professionnels dont l'identité - les types d'activité et les territoires monopolisés - s'explique par des conflits juridictionnels plutôt que par les normes ou les lois qui pérennisent leurs interactions. Dans la perspective philosophique - et non plus sociologique - de l'épistémologie comparative de G.-G. Grangier, on pourrait enfin décrire, comparer et étudier les relations des différents jeux de langages plus ou moins structurés qui permettent aux acteurs d'un domaine de coordonner leurs actions (Grangier, 1967 : 44). Un « langage » est un système de signes dont le sens et les effets dépendent de règles syntaxiques - qui structurent le rapport des signes entre eux - et sémantiques - qui renvoient ces signes à des objets - plus ou moins contraignantes et dont l'importance relative détermine le style, depuis langage usuel des lettres au langage formel des sciences. Dans le cas du patrimoine et plus généralement de la recherche interdisciplinaire, l'intérêt de ce programme est d'admettre l'existence d'une distinction fractale entre ces langages et de montrer comment le raisonnement des historiens - qui est généralement abductif et fondé sur des sources écrites - et celui des chimistes - qui est expérimental et fondé sur des faits réitérables - peuvent s'étayer mutuellement pour administrer ensemble une preuve. L'épistémologie comparative peut ainsi expliquer comment s'est constitué le champ d'investigation interdisciplinaire qui mit fin à la guerre des sciences et des lettres en localisant les invariants transdisciplinaires qui rendent possible la communication des agents.

## Conclusion

La guerre des sciences et des lettres dont L. de Bonald a découvert le mécanisme serait-elle donc aujourd'hui dépassée ? On a montré dans cet article que la distinction qui existe entre le langage de ces activités n'est pas dialectique, mais fractale et qu'elle traverse aussi les arts. Ces divisions créent des franges d'interférences, qui peuvent devenir des lignes de front ou des zones de libre-échange, d'où émergent de nouveaux objets et se constituent de nouvelles disciplines. Philosophiquement, l'intérêt de l'article de L. de Bonald est d'avoir montré comment l'interaction des sciences et des lettres déplace à l'intérieur de leurs territoires les frontières qui les séparaient auparavant. On a présenté une variante de ce mécanisme, qui explique l'hybridation, en revenant sur la querelle des vernis qui divisa la communauté patrimoniale entre 1947 et 1967. Cet épisode bien connu de l'histoire de la conservation montre que les sciences n'ont pas réussi à occuper la place de juge arbitre des idéologies laissée vacante par la philosophie. La structure fractale du champ soumet en effet leur arbitrage au différend des interprétations qu'il est censé régler et laisse le soin aux acteurs impliqués de s'y positionner en nouant des alliances concurrentielles autour de programmes de recherches interdisciplinaires. Les Anglo-Saxons ont voulu faire de cette

querelle une dispute, qu'une preuve scientifique aurait pu régler, tandis que les Latins en firent une discussion fondée sur le goût et les différences culturelles. Sans prétendre trancher ce différend historique, la philosophie peut se donner pour tâche d'analyser le fonctionnement sémiotique de la raison dans ce champ interdisciplinaire, où les preuves ne sont pas administrées par une seule discipline, mais par plusieurs. Leur étude relève de l'épistémologie comparative, pour laquelle la guerre des sciences et des lettres est finalement une question de « style », comme l'avait pressenti L. de Bonald.

## Bibliographie

- Abbott, A. 2006. Le chaos des disciplines. In *Qu'est-ce qu'une discipline ?* Paris : EHESS.
- Becker, H. 1988. *Les mondes de l'art*. Paris : Flammarion.
- Blum, A. 1929. « Quelques méthodes d'examen scientifiques des tableaux et objets d'art ». *Mouseion*, n°7, p.14-26.
- Bonald, L. 1859. *Sur la guerre des sciences et des lettres*. In *Œuvres complètes*, T.III. Paris : Migne.
- Bourdieu, P. 2001. *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raison d'agir.
- Brandi, C. 1951. La restauration de la Pieta de Sébastien del Piombo. In : *Le traitement des peintures*. Paris : UNESCO.
- D'Alembert, J. 1751. Discours préliminaire des Éditeurs. In : *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris : Le Breton.
- Grangier, G.G. 1967. *Pensée formelle et sciences de l'homme*. Paris : Aubier-Montaigne.
- Guichen, G. 2012. « Politiques de conservation : les mots et les choses ». *CeROArt*, n°8, En ligne depuis le 15 Novembre 2012, URL : <http://ceroart.revues.org/2792> [Consulté le 24 juillet 2014].
- Huyghe, R. 1951. Le problème du dévernissage des peintures anciennes et le musée du Louvre. In : *Le traitement des peintures*. Paris : UNESCO.
- Kant, E. 1790. *Critique du jugement*. Paris : Vrin.
- Kleinpeter, E. 2013. « Taxinomie critique de l'interdisciplinarité ». *Revue Hermès*, n°67, p.123-129.
- Liotard, J.F. 1983. *Le différend*. Paris : Minuit.
- Mohen, J.P. 1999. *Les sciences du patrimoine*. Paris : Odile Jacob.
- Nicosia, G. 2010. « Le vernis des apparences. Incidences visuelles et cognitives du nettoyage des tableaux ». *CeROArt*, n°5, En ligne depuis le 15 avril 2010, URL : <http://ceroart.revues.org/1483> [Consulté le 01 septembre 2014].
- Platon. *République*, Livre VI-VII. Paris : Flammarion.
- Plenderleith, H. 1998. « A history of conservation ». *Studies in Conservation*, Vol. 43, N°3, p. 129-143.
- Rousseau, T. 1951. *Le traitement des peintures*. Paris : UNESCO.





# L'unité au lieu de la guerre – Les points d'intersection des mathématiques et de l'art/entre mathématiques et arts



**Mateja Knezevic**

Université Claude Bernard – Lyon1 alumni, France

Université de Belgrade, Serbie

Knezevic.mateja@gmail.com

Reçu le 02-07-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

## Résumé

Depuis la notion de la révolution scientifique de Thomas Kuhn, il s'est posé la question du développement global de la science. Parallèlement, la question d'existence de révolutions en mathématiques i.e. la possibilité d'application des notions de Kuhn en mathématiques a occupé les philosophes autant que les mathématiciens. Cet article rend compte des similarités des démarches et progrès en mathématiques et dans les arts à travers le prisme des révolutions scientifiques. En effet, nous allons essayer de faire valoir que la théorie de progrès de science de Kuhn est également applicable, dans des conditions spécifiques, aux domaines de la découverte artistique et mathématique et par là d'expliquer ces similarités.

**Mots-clés :** révolution scientifique, révolution en mathématiques, révolutions en arts, mathématiques et arts

## Unity instead of war - points of intersection between mathematics and arts

## Summary

Since the notion of scientific revolution was given by Kuhn a question of global development of science was raised. In parallel the questions of the existence of revolutions in mathematics, i.e. the possibility of the application Kuhn's notion on mathematics, occupied the scientists and philosophers. This article tends to give account on the similarity of demarches and progress in arts and in mathematics through the prism of scientific revolutions. We will try to show that Kuhn's theory of progress of science is also applicable, under specific circumstances, to the areas of artistic and mathematical discovery and thereby to explain those similarities.

**Keywords :** scientific revolutions, revolutions in mathematics, revolutions in arts, mathematics and arts

## Les révolutions en mathématiques existent-elles ?

En 1962 est paru, pour la première fois, le livre de Thomas Kuhn *The structure of scientific revolutions*, suivi par une deuxième édition où a été inclus un post-scriptum dans

lequel sont offertes des explications complémentaires sur la notion de « changement de paradigme ». Il a provoqué, tout de suite, maints controverses et débats entre savants. Bien que plusieurs scientifiques et historiens des sciences soient en désaccord avec certains détails de l'analyse de Kuhn, son image globale de l'évolution de la science est généralement acceptée dans la communauté scientifique.

La question qui se pose naturellement est la suivante: y a-t-il des révolutions en mathématiques ? Et, si oui, comment les traiter ? Il est évident que s'il y a des révolutions en mathématiques, elles ne peuvent pas être traitées comme les révolutions dans les sciences naturelles. Les faits mathématiques sont différents de ceux des sciences naturelles. Tandis que dans les sciences de la nature la plupart des faits anciens sont mauvais et écartés, en mathématiques, ils nécessitent une amélioration, mais sont généralement corrects. Les sciences naturelles se transforment tandis que les mathématiques se divisent. Il existe une autre différence qui n'est pas aussi pertinente mais pourtant existante : les révolutions dans les sciences sont hautement visibles, alors que celles qui se produisent en mathématiques sont essentiellement cachées.

Si on entend littéralement l'expression « révolution scientifique » au sens de Kuhn, la réponse à la question « y a-t-il des révolutions en mathématiques ? » est sans aucun doute : « Non ! ». Il n'est jamais arrivé dans l'histoire qu'une théorie mathématique entière fût écartée pour qu'une autre théorie, en outre incommensurable, soit établie. On ne peut pas dire qu'un nouveau paradigme représente la reconstruction d'un domaine spécifique fondé sur de nouvelles présuppositions de sorte que les mathématiciens changent leurs positions par rapport au domaine, à ses méthodes et à ses buts. Les mathématiques sont, dès le début, édifiées sur des fondations solides.

Pour donner une réponse à la question posée, on doit prendre une position différente. Le mot « révolution » est largement utilisé dans le contexte politique. Le mathématicien René Thom a défini une révolution comme un changement catastrophique, de l'acceptation au rejet du « paradigme légitime » auquel un crédit a été donné au préalable. C'est une sorte de « modèle intérieur » qui, étant présent à l'esprit de tous ses membres, garantit la conformité des personnes gouvernées aux autorités politiques existantes. Reconsidérons deux grandes et importantes révolutions qui ont exercé une grande influence sur la société de l'époque, mais qui ont, cependant, des caractéristiques et des conséquences assez différentes. Commençons par la Révolution française de 1789. C'est une période de bouleversement social et politique radicale. La monarchie absolue s'est effondrée en trois ans. Elle est restaurée en 1814, mais ses réformes majeures ont été maintenues. Passons à la Révolution russe de 1917 qui a abattu l'autocratie du Tsar. Pendant la révolution de février, le Tsar a été forcé d'abdiquer et un Gouvernement Provisoire est établi, tandis que lors de la seconde révolution, en octobre de la même année, le Gouvernement Provisoire est remplacé par

le gouvernement des Bolcheviks. Cette révolution diffère de la révolution en France sur un point significatif : après la Révolution française, la monarchie est rétablie mais la conscience des habitants a changé de telle sorte qu'une rupture définitive avec le passé est créée ; la Révolution russe a produit un tournant définitif, la question de la monarchie n'est plus jamais soulevée. Cette courte réflexion sur les révolutions politiques aura, comme on le verra, un rôle de métaphore dans notre recherche sur les révolutions en mathématiques.

Dans l'article « Ten 'laws' concerning patterns of change in history of mathematics » de Michael Crowe paru en 1975, la dernière loi énonce « *Les révolutions ne se produisent jamais en mathématiques*<sup>1</sup> ». Sa proposition est basée sur la règle selon laquelle « [...] *cette loi dépend au moins de la stipulation minimale que la caractéristique nécessaire de la révolution est qu'une entité déjà existante (que ce soit le roi, la constitution ou la théorie) doit être renversée et irrévocablement écartée*<sup>2</sup> » (Crowe, 1975 : 19).

Conformément à cette loi, les révolutions en mathématiques n'existent pas en réalité. Cette règle exclut la possibilité d'une révolution en mathématiques, puisque le développement des nouvelles théories mathématiques ne mène pas à l'écart des théories anciennes. Prenons comme exemple la découverte et le développement des géométries non-euclidiennes. S'il existait une théorie qui pût être considérée comme révolutionnaire, ce serait la dernière en date. Cependant, le développement de la géométrie hyperbolique ou riemannienne n'a pas effacé la géométrie euclidienne : celle-ci n'est pas « écartée irrévocablement ». Considérons, d'autre part, comment la condition de Crowe est interprétée dans les sciences de la nature, par exemple en physique.

Le rapport entre la géométrie non-euclidienne et la géométrie euclidienne est essentiellement identique au rapport entre la physique de Newton et la théorie de la relativité restreinte. Mais, ce parallèle ne tient plus lieu si on fait une comparaison entre la physique de Newton et la théorie de la relativité générale, ou entre la géométrie euclidienne et la géométrie de Riemann. Avec la théorie de la relativité générale comme avec les géométries différentielles modernes, il y a un changement complet d'objets et de conceptions. L'espace considéré dans la physique newtonienne n'est pas identique à l'espace figurant dans la théorie de la relativité générale ; il en va de même pour l'espace dans la géométrie euclidienne et dans la géométrie de Riemann. La théorie de Newton est conforme à la géométrie euclidienne tandis que la théorie de la relativité générale est conforme à l'espace à quatre dimensions de Riemann. D'après ces exemples, on peut conclure que l'apparition de la géométrie non-euclidienne n'a pas provoqué de changement dans la pratique des mathématiciens, mais plutôt, qu'elle a provoqué un changement conceptuel dans la communauté des mathématiciens. C'est la position de Joseph Dauben.

En fait, la question des révolutions en mathématiques est étroitement liée à celle de la définition du mot « révolution » et ce qui y est compris. Le sens du mot « révolution » dans le domaine sociopolitique était, tout d'abord, la violation d'une continuité. Dans cette classe on peut inclure l'exemple de la Révolution russe. Néanmoins, après la révolution en France, mentionnée ci-dessus, on a obtenu un autre sens du mot. Dès lors il paraît légitime d'appeler « révolution » un changement radical, un divorce avec les modes de pensées traditionnels ou acceptables. À ce dernier groupe, mais pas au premier, appartiennent la découverte des nombres irrationnels ou des nombres transfinis de Cantor. On peut s'accorder sur le fait que dans les mathématiques les découvertes s'accumulent, mais certaines d'entre elles mènent inévitablement à la découverte de théories révolutionnaires unissant des branches entières des mathématiques, produisant de nouveaux points de vue ou parfois des disciplines complètement nouvelles lesquelles ne pouvaient pas être découvertes à l'intérieur des limites de la théorie préalable.

Peut-on appliquer les concepts de Kuhn aux mathématiques ? Le point de départ pour Kuhn est la dualité entre la communauté scientifique et son homologue - la nature. Sans entrer dans le détail des objets mathématiques, on peut dire qu'une semblable dualité existe entre les mathématiciens et quelque chose qui résiste aux mathématiciens et demande à être traité.

Considérons l'apparition des géométries non-euclidiennes. Tout d'abord il faut noter que la géométrie non-euclidienne elle-même est incohérente avec les points de vue traditionnels en mathématiques. Autrement dit, la condition préalable pour leur création était de se détacher de la tradition. Cela est manifeste dans les travaux de Saccheri et Lambert d'un côté, et de Gauss, Lobachevsky et Bolyai de l'autre. Saccheri et Lambert essayaient de démontrer le cinquième postulat par une méthode indirecte : en substituant sa propre négation au cinquième postulat d'Euclide, ils espéraient démontrer qu'une contradiction pourrait être déduite de cette négation et des autres axiomes et postulats. Durant ce processus, ils ne sont pas arrivés à la contradiction mais à un ensemble de théorèmes qui appartiennent à la géométrie non-euclidienne. Toutefois, ils ne sont pas parvenus à transmettre l'idée d'une telle géométrie principalement à cause de l'influence des points de vue traditionnels en mathématiques. À l'époque, la géométrie euclidienne était un truisme. Les postulats étaient considérés comme des vérités absolues. De plus, la forte influence de la philosophie de Kant, selon laquelle le temps et l'espace sont préalables à l'expérience, était présente chez les scientifiques.

De même, Gauss, Lobachevsky et Bolyai essayaient également de démontrer le cinquième postulat, et comme leurs prédécesseurs ils ont enduré des échecs. Pourtant, au lieu d'abandonner le problème, ils ont conçu la possibilité d'une autre géométrie. Gauss écrit : « *Je suis de plus en plus convaincu que la nécessité de notre géométrie ne peut être prouvée, du moins pas par la raison humaine. Peut-être dans une autre vie, nous serons en mesure d'obtenir un aperçu de la nature de l'espace qui est maintenant inaccessible. Jusque-là, il faut placer la géométrie dans la même classe que l'arithmétique, qui est purement a priori [...].* »<sup>3</sup> (Zheng, 1992 : 175).

Évidemment, selon l'idée de Gauss, que la géométrie euclidienne soit vraie ou non, elle est basée uniquement sur notre expérience. Par suite, il devient possible de développer une autre géométrie. Les géométries non-euclidiennes ont changé significativement le monde des mathématiques. Elles sont considérées comme le début du développement moderne des mathématiques dont la caractéristique essentielle est que ses objets ne sont pas seulement les formes et relations tirées de l'expérience par abstraction, mais aussi des formes et relations qui sont possibles logiquement et qui sont définies à partir des formes et relations que l'on a déjà. D'où la nature révolutionnaire de la géométrie non-euclidienne.

L'un des concepts avec lesquels Kuhn opère est le concept de crise. Cette dernière désigne les phénomènes qui, dans une communauté scientifique quelconque, mettent en question les engagements du groupe et qui, par la suite, provoquent l'instabilité de cette structure sociale. L'une des crises en mathématiques fut la crise des fondements. Les paradoxes dans la théorie des ensembles (les paradoxes de Burali-Forti en 1897, de Russell en 1903, de Richard en 1905) ont conduit à réexaminer les fondations des mathématiques. Plusieurs approches à la fois nouvelles et radicales, avaient été tentées avant le début du XX<sup>e</sup> siècle. Dès la première décennie de ce siècle, de grands mathématiciens sont apparus, décidés à emprunter la voie d'une défense des nouvelles approches des fondements. Les paradoxes qu'on a évoqués ci-dessus peuvent être considérés comme des « anomalies » au sens de Kuhn. Les autres exemples d'« anomalies » sont certainement le cinquième postulat d'Euclide et, par exemple, l'invention des idéaux par Kummer et Dedekind.

Le type de travail appelé « science normale » en suivant les termes de Kuhn est présent en mathématiques. La plupart des mathématiques se fait de façon « normale » : suivant les règles apprises dans les manuels standards, résoudre des problèmes classiques, remplir les trous dans la théorie, généraliser les concepts etc. La version définitive du manuel qui est à la fois élégante et compréhensive est atteinte exclusivement après la période normale de recherche en mathématiques.

Le concept de paradigme était le plus spectaculaire dans la théorie de Kuhn. « *Les paradigmes sont des exemples partagés qui structurent la perception des mathématiciens et guident leurs recherches*<sup>4</sup> » (Mahrtens, 1976 : 32). A la différence des sciences naturelles, les paradigmes en mathématiques représentent bien plus que la seule relation problème-solution. Ils embrassent les concepts de base, le symbolisme et la terminologie spécifique, et ils possèdent le pouvoir de déterminer les « valeurs » des mathématiques. Dans le livre de George Boole *Laws of thought*, les éléments paradigmatiques sont l'application du symbolisme et des procédures algébriques à la logique et au traitement des équations logiques. Le principe dominant n'est plus l'application des mathématiques à la logique, mais au contraire, l'application des moyens de la logique symbolique aux mathématiques. Le changement de paradigme dans ce cas est assez compliqué et ne peut guère être appelé une « révolution », mais il peut être plutôt traité en termes de « programmes de recherche » tels que conçus par Lakatos.

Enfin, il faut faire quelques commentaires sur la notion d'« incommensurabilité » chez Kuhn. Même les transformations les plus radicales dans la pensée mathématique n'ont pas exclu les possibilités d'interpréter de nouvelles théories dans le cadre des anciennes et inversement. La découverte d'une nouvelle théorie quelconque n'a pas pour résultat l'élimination des théories anciennes. La possibilité de traductions illimitées est une caractéristique essentielle de la connaissance mathématique. Par suite, il n'existe pas d'incommensurabilité en mathématiques. Et de plus, il n'est pas possible d'interpréter la notion d'incommensurabilité peu importe combien on affaiblit les conditions pour cela. Il est vrai que la géométrie non-euclidienne a transformé notre conception de la nature de l'espace, qu'elle a profondément changé notre compréhension des objets géométriques et qu'elle a même introduit de nouveaux concepts en mathématiques, mais elle n'a pas démontré que la géométrie euclidienne est erronée ; elle a simplement démontré le fait qu'une telle géométrie n'est pas unique, qu'elle n'est pas la théorie mathématique universelle.

Les nouvelles découvertes en mathématiques produisent de nouveaux modes de pensée permettant des résultats plus puissants et plus généraux que jamais. Elles n'y arrivent pas par simple extension de leurs méthodes dans l'espace et le temps, mais plutôt, quand la vraie révolution a pris place, quand une partie significative des « anciennes » mathématiques est remplacée par des concepts et techniques qui changent visiblement le vocabulaire et la grammaire des mathématiques. Les notions de base comme le nombre, la courbe et ainsi de suite, restent superficiellement identiques, mais la façon de les regarder change entièrement. Cela comprend la façon de les définir, de les analyser théoriquement et de les utiliser pratiquement. Certains concepts, comme l'entier, ont été repensés à plusieurs reprises, et les nouvelles géométries (à présent on ne peut plus utiliser le singulier) ont été construites indépendamment de l'espace physique.

Une nouvelle ontologie a introduit une nouvelle épistémologie qui a mis l'accent sur l'analyse rigoureuse et la convenance de la démonstration. Cela s'est accompagné par une attention dirigée vers l'unité des mathématiques et un renouveau de l'intérêt pour la nature de l'intuition mathématique. Les révolutions en mathématiques n'existent peut-être pas au sens strict de Khun, mais dans les événements évoqués précédemment, on peut considérer que les révolutions jouent un rôle aussi significatif dans le monde mathématique que les révolutions khuniennes dans le monde physique.

### Révolutions en mathématiques et en art

Pour rendre compte de l'existence ou pas de révolutions en art, on doit avant tout examiner si une telle approche de la créativité artistique est possible ou non. On est souvent confronté chez les artistes à l'idée selon laquelle leur création est totalement libre, qu'elle n'est pas susceptible de règles et que leurs sources d'inspiration se trouvent dans une autre réalité. Dans *La critique de la faculté de juger*, Kant déclare que le génie est soumis seulement aux règles que la nature lui impose. Par conséquent, chaque activité humaine est formée et définie par des règles, au moins celles de la nature. Un changement de pratique comprend le changement des règles, ce qui de nouveau requiert une règle. L'exclusion de toute règle requiert également une règle, il paraît alors impossible sortir de ce cercle vicieux.

Des règles incarnent donc la pratique artistique et constituent l'activité créatrice. Elles ne sont pas suffisantes pour parvenir au chef-d'œuvre mais cela ne veut pas dire qu'elles ne sont pas nécessaires. Wittgenstein écrit :

« *les lois d'harmonie [...] exprime la façon les peuples voulaient les accords à suivre - leurs désirs cristallisés dans ces règles* »<sup>5</sup> (Wittgenstein, 2007 : 16). L'invention de règles est possible s'il existe une analogie entre elle-même et des règles déjà existantes. La pratique artistique est enracinée dans le milieu social et alors, les facteurs sociaux jouissent d'un rôle important dans la détermination de la créativité artistique et le mérite esthétique. Le jugement esthétique n'arrive pas *per se*, mais dépend précisément de règles : Quelles règles sont respectées ? Sont-elles appliquées proprement ? Les nouvelles règles sont-elles inventées ?

Les artistes comme les scientifiques cherchent de nouveaux chemins pour percevoir et agir sur la nature. Par la suite, les méthodes utilisées par les uns ou par les autres sont communes. E. M. Hafner a suggéré que l'histoire de l'art a nombre de similarités avec l'histoire de la science : « *Que l'on parle de la science ou de l'art, on reconnaît le rôle essentiel joué par la révolution. Chaque époque est marquée par ses paradigmes actuels: les traditions cohérentes de l'observation et l'interprétation préparent le*

*terrain pour une activité normale. Mais chaque époque se termine dans la révolution, après quoi les anciens paradigmes laissent la place aux nouveaux<sup>6</sup>» (Hafner, 1969 : 387).*

Ceci est pratiquement une interprétation de la théorie du progrès de l'art par la théorie du progrès de la science donnée par Kuhn. Cependant, Kuhn ne partage pas cette position car il trouve que la science et l'art sont deux activités à des kilomètres de distance. Il suggère que le paradigme en art est dans ses peintures (et les autres arts ?). Les paradigmes pour les scientifiques ne sont pas les produits de leur travail, comme dans l'art, mais ce sont les méthodes pour résoudre un problème. De plus, tandis que la peinture peut être évaluée seulement émotionnellement, les paradigmes scientifiques sont ou vrais ou faux. Par conséquent, une fois le paradigme abandonné, il est abandonné pour toujours, ce qui ne se passe pas dans le monde de l'art :

*Parce que le succès d'une tradition artistique ne rend pas une autre mauvaise ou erronée, l'art peut supporter beaucoup plus facilement que la science, un certain nombre de traditions ou d'écoles simultanément incompatibles. Pour la même raison, quand les traditions changent, les controverses qui les accompagnent sont généralement résolues beaucoup plus rapidement dans la science que dans l'art<sup>7</sup>. (Kuhn, 1977 : 348).*

Dans la dualité entre art et science on se heurte alors aux mêmes obstacles que dans le cas des mathématiques et de la science. Comme en mathématiques, mais pas comme dans les sciences, les anciennes méthodes ne disparaissent pas, elles continuent d'exister parallèlement avec les nouvelles qui peuvent mener vers la transformation de la pensée et du point de vue général. Les artistes rejettent les traditions préalables pour les mêmes raisons que les scientifiques - les possibilités dans le cadre d'un paradigme sont épuisées, alors ils en cherchent de nouvelles. Certes, l'artiste a la liberté de reprendre une ancienne technique et de faire des peintures comme Véronèse, mais cette reprise ne nous dit rien de neuf sur la perception et ne résout pas de problèmes nouveaux. Pour être fécond, l'artiste, comme le scientifique, doit introduire dans sa discipline des méthodes nouvelles, de nouvelles perceptions ou de nouveaux phénomènes qui font surgir de nouveaux problèmes à résoudre. Donc, si l'art possède ses propres problèmes et est capable de les résoudre, alors l'art est cumulatif comme les mathématiques. Sur ce point Kuhn souligne une différence entre science et art plus importante que la résolution de problèmes :

*Quelle que soit la signification du terme « esthétique », le but de l'artiste est la production d'objets de l'esthétique; les énigmes techniques sont ce qu'il doit résoudre afin de produire un tel objet. Pour le scientifique, d'autre part, l'énigme technique résolue est l'objectif et l'esthétique est un outil pour sa réalisation<sup>8</sup>. (Kuhn, 1977 : 343).*



De façon intéressante la position de Poincaré ou Heisenberg envers l'esthétique est significativement différente. Le premier écrit :

*Le savant n'étudie pas la nature parce qu'il est utile de le faire. Il l'étudie parce qu'il y prend plaisir; et il y prend plaisir parce qu'elle est belle. Si la nature n'était pas belle, il ne serait pas bon de savoir et la vie ne serait pas la peine de vivre. [...] Je veux dire la beauté intime qui vient de l'ordre harmonieux des parties et qu'une intelligence pure peut saisir*<sup>9</sup>. (Poincaré, 1952 : 22).

Tandis que le second énonce :

*Vous pouvez m'opposer qu'en parlant de la simplicité et de la beauté que je introduits des critères esthétiques de la vérité, et j'admets franchement que je suis fortement attiré par une simplicité et beauté des schémas mathématiques lesquelles la nature nous présente*<sup>10</sup>. (Stewart, 2007 : 278).

Pourtant, le fait que l'art ait des problèmes à résoudre témoigne du caractère cumulatif de l'art. Après qu'il ait résolu un problème spécifique, il se développe dans le cadre de nouvelles limites et tend à épuiser toutes les possibilités. Pendant cette démarche, de nouveaux problèmes apparaissent et par suite, il est nécessaire de les résoudre. Une fois qu'ils sont résolus, ils sont inclus dans l'ensemble des méthodes, des techniques, et des modes de pensée admissibles. Le paradigme change. Écoutons E. H. Gombrich : « *Je suis absolument convaincu du fait que [...] l'art, comme la science, est cumulative en ce sens qu'une génération apprend de l'autre, mais modifie et corrige ce que la génération précédente avait fait*<sup>11</sup> » (Miller, 1983 : 222).

Dans la mesure où cela ne serait pas le cas, comme les critiques de l'art exigent de l'artiste de toujours produire quelque chose de neuf, chaque œuvre d'art « *représenterait un nouveau style un nouveau 'isme'*<sup>12</sup> » (Gombrich, 1995 : 596). Gombrich soutient que les artistes dans leurs travaux créent des objets qui ont un certain effet reconnaissable mais qui ne s'accordent pas avec les données sensorielles. En outre, par leurs œuvres, ils créent des conventions qui influencent la façon dont perçoivent les hommes, si bien que les images étant loin de la réalité peuvent produire l'effet désiré. D'autre part, Popper et Feyerabend ont une attitude semblable par rapport à la science. Les théories scientifiques peuvent être seulement corroborées mais on n'arrive jamais à la vérité. Même les meilleures théories ne sont que des approximations de la réalité perçue qui permettent de faire des prédictions sur l'inconnu. Alors, dans leur essence elles restent spéculatives. Par exemple, les géométries non-euclidiennes sont utiles en astronomie, mais leur existence est axiomatique plutôt que prouvée.

Allons plus loin. En 1911 des expérimentations concernant la perception scientifique sont menées par Raymond Pearl puis corroborées par d'autres. Dans ces expérimentations,

aux quinze scientifiques qui participaient, on demandait de donner les caractéristiques du même ensemble de grains de maïs faisant partie d'une expérimentation génétique. Il y en avait 532 dont les caractéristiques étaient censées respecter la proportion idéale de Mendel de 9 : 3 : 3 : 1. Aucun scientifique n'a rapporté les valeurs attendues. Il n'y avait pas deux scientifiques qui aient rapporté le même résultat. De plus, pour chaque caractéristique donnée, les résultats étaient différents jusqu'à cinquante pour cent par rapport au nombre de grains de maïs appartenant à une catégorie spécifique. Il n'existe donc pas de preuve que les scientifiques soient plus objectifs dans leur perception du monde que les artistes. Ces derniers ont leurs critères propres pour évaluer les solutions de problèmes, tout comme les scientifiques, et leurs résultats sont aussi cumulatifs et permanents. Néanmoins Kuhn n'accorde pas de pertinence à ces similarités :

*Le succès de Picasso n'a pas relégué les peintures de Rembrandt aux voûtes de stockage des musées d'art. Chefs-d'œuvre du passé proche et lointain jouent toujours un rôle essentiel dans la formation du goût du public et l'ouverture de nombreux artistes à leur métier*<sup>13</sup>. (Kuhn, 1977 : 345).

Pour contourner en amont cette position on peut encore une fois évoquer le cas des mathématiques, et leur permanence au cours de l'histoire. Seule la vision générale de la problématique change.

On trouve chez Gombrich la position selon laquelle dans l'histoire de l'art il existe aussi des périodes de cumulation, de continuité avec des ruptures :

*Certaine forme d'art existe partout dans le monde, mais l'histoire de l'art comme effort continu ne commence pas dans les grottes du sud de la France ou chez les Indiens d'Amérique du Nord. Il n'existe pas de tradition directe qui relie ces étranges débuts avec nos propres jours, mais il y a une tradition directe, transmise de maître à élève et de l'élève à l'admirateur ou au copiste, qui relie l'art de nos jours, une maison ou une affiche, avec l'art de la vallée du Nil, il y a quelque cinq mille ans. Car nous verrons que les maîtres grecs allaient à l'école avec les Egyptiens, et nous sommes tous les élèves des Grecs. Ainsi, l'art de l'Égypte a une importance énorme pour nous*<sup>14</sup>. (Gombrich, 1995 : 55).

La justification de cette position est donnée par les mots suivants :

*Car même l'artiste qui est en révolte contre la tradition dépend de ce stimulus qui donne sens à ses efforts. C'est pour cette raison que j'ai essayé de raconter l'histoire comme histoire d'un tissage continu et de changement des traditions dans lesquelles chaque œuvre se réfère au passé et montre l'avenir. Car il n'y a aucun aspect de cette histoire de plus merveilleux que cela, la chaîne vivante de la tradition reliant encore l'art de nos jours avec celui de l'âge des pyramides*<sup>15</sup>. (Gombrich, 1995 : 595).

En fait, ce dernier passage ne parle pas de progrès cumulatif strict, mais de changements qui arrivent. Bien que ces révoltes d'artistes produisent des styles nouveaux, en rupture avec les précédents, il existe toujours en même temps un fil qui commence de la plus haute antiquité et va jusqu'à nos jours.

Pour les artistes de n'importe quelle période, ce qui était produit il y a cent ans peut être aussi un plus fort stimulus que les produits du passé immédiat. En fait, quand on parle de l'art passé, on fait référence à un ensemble d'œuvres qui sont toujours présentes dans notre entourage. N'en est-il pas de même pour les théories mathématiques ? On utilise toujours le théorème de Pythagore ou la logique d'Aristote. De même, il y a eu des instances où toutes les possibilités se sont épuisées à l'intérieur d'un paradigme artistique, par exemple dans la peinture maniériste vers 1600 ou l'architecture Rococo vers 1700. Le même destin a eu la logique d'Aristote, elle a exigé des corrections subtiles pour donner l'espace nécessaire à la continuation du développement des mathématiques, d'où provenaient les travaux de Frege ou Boole. Picasso ou M. C. Escher ont cherché de nouveaux modes de représentation du monde, d'abord en passant de l'impressionnisme au cubisme, et ce dernier en quittant les paysages et la géométrie euclidienne et en se tournant vers l'infini dans l'espace hyperbolique. D'autre part, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les mathématiciens ont fait de même, ils ont cherché de nouvelles façons de mener leur pratique. On a obtenu les diverses écoles à la fois différentes et équivalentes au sens large - l'intuitionnisme, le formalisme, le logicisme - toutes affirmant des pratiques et des philosophies sous-jacentes différentes.

Ce qui reste derrière chaque génération d'artistes, ce sont des propositions de styles et les accomplissements effectifs de cette pratique : l'ensemble des œuvres auquel sont ajoutées les nouvelles œuvres inspirées par le même style. Traduit en langage scientifique cela voudrait dire : ce qui reste est le paradigme et l'ensemble des accomplissements, découvertes et solutions des problèmes associés à une théorie spécifique ; à cet ensemble sont ajoutées les nouvelles découvertes ou les solutions des problèmes, tout comme un nouvel élément s'ajoute au tableau périodique des éléments.

## Bibliographie

- Crowe, M. 1975. Ten 'laws' concerning patterns of change in the history of mathematics. In : *Revolutions in mathematics*. Oxford; New York: Clarendon Press.
- Gillies, D. 1992. *Revolutions in mathematics*. Oxford; New York: Clarendon Press.
- Gombrich, E. H. 1995. *The story of art*. London: Phaidon Press.
- Hafner, E. M. 1969. « The new reality in art and science ». *Comparative studies in society and history*, Vol. 11, no. 4, p. 385-397.
- Kuhn, T. S. 1977. *The essential tension: Selected studies in scientific tradition and change*. Chicago and London: University of Chicago Press.

- Mehrtens, H. 1976. T.S. Kuhn's theories and mathematics: a discussion paper on the new historiography of mathematics. In: *Revolutions in mathematics*. Oxford; New York: Clarendon Press.
- Miller, J. 1983. *States of mind*. New York: Pantheon.
- Poincaré, H. 1952. *Science and method*. New York: Dover Publications.
- Stewart, I. 2007. *Why beauty is truth: a history of symmetry*. New York: Basic Books.
- Wittgenstein, L.B.C. 2007. *Lectures and conversations on Aesthetics, psychology and religious belief*. Berkeley: University of California Pr.
- Zheng, Y. 1992. Non-Euclidean geometry and revolutions in mathematics. In: *Revolutions in mathematics*. Oxford; New York: Clarendon Press.

## Notes

1. Mes traductions de Crowe.
2. this law depends upon at least the minimal stipulation that necessary characteristics of a revolution is that some previously existing entity (be it king, constitution, or theory) must be overthrown and irrevocably discarded.
3. I am becoming more and more convinced that the necessity of our geometry cannot be proved, at least not by human reason. Perhaps in another life we will be able to obtain insight into the nature of space which is now unattainable. Until then we must place geometry in the same class with arithmetic, which is purely a priori.
4. Paradigms are shared examples that structure the mathematicians' perception and guide their research.
5. The rules of harmony [...] expressed the way people wanted chords to follow - their wishes crystallized in these rules
6. Whether we speak of science or art, we recognize the essential role played by revolution. Every epoch is marked by its current paradigms: coherent traditions of observation and interpretation set the stage for normal activity. But every epoch ends in revolution, after which the old paradigms give way to new.
7. Because the success of one artistic tradition doesn't make another wrong or mistaken, art can support far more readily than science, a number of simultaneously incompatible traditions or schools. For the same reason, when traditions do change, the accompanying controversies are usually resolved far more rapidly in science than in art.
8. Whatever the term « aesthetic » may mean, the artist's goal is the production of aesthetics objects; technical puzzles are what he must resolve in order to produce such object. For the scientist, on the other hand, the solved technical puzzle is the goal and the aesthetics is a tool for its attainment.
9. The scientist doesn't study nature because it is useful to do so. He studies it because he takes pleasure in it; and he takes pleasure in it because it is beautiful. If nature were not beautiful it would not be worth knowing and life would not be worth living. [...] I mean the intimate beauty which comes from the harmonious order of its parts and which a pure intelligence can grasp.
10. You may object that by speaking of simplicity and beauty I am introducing aesthetic criteria of truth, and I frankly admit that I am strongly attracted by one simplicity and beauty of mathematical schemes which nature presents us.
11. I am absolutely convinced of the fact that [...] art, like science, is cumulative in a sense that one generation learn from the other but modifies and corrects what the previous generation had done.
12. Would represent a new style, new « ism ».
13. Picasso's success has not relegated Rembrandt's paintings to the storage vaults of the art museums. Masterpieces from the near and distant past still play a vital role in the formation of public taste and the initiation of many artists to their craft.

14. Some form of art exists everywhere on the globe, but story of art as a continuous effort does not begin in the caves of southern France or among the North American Indians. There is no direct tradition which links these strange beginnings with our own days, but there is a direct tradition, handed down from master to pupil and from pupil to admirer or copyist, which link the art of our own days, any house or any poster, with the art of the Nile Valley of some five thousand years ago. For we shall see that the Greek masters went to school with the Egyptians, and we are all the pupils of the Greeks. Thus the art of Egypt has tremendous importance for us.

15. For even the artist who is revolt against tradition depends on it for that stimulus which gives direction to his efforts. It is for this reason that I have tries to tell the story as the story of a continuous weaving and changing of traditions in which each work refers to the past and points to the future. For there is no aspect of this story more wonderful than this - that a living chain of tradition still links the art of our days with that of a Pyramid age.



## Les sources de l'écoute acousmatique dans les écrits de Pierre Schaeffer<sup>1</sup>



**Igor Reyner**

King's College London/ CAPES – Ministère Brésilien de l'Éducation, Brésil  
igor.reyner@kcl.ac.uk

Reçu le 29-07-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le le 07-11-2014

### Résumé

À travers l'analyse des premiers écrits de Pierre Schaeffer sur la radio et le cinéma, cet article vise à montrer comment l'idée d'une situation acousmatique potentiellement créative se forme dans sa pensée lors de son travail sur l'art radiophonique. Cet article porte essentiellement sur l'écoute telle qu'elle ressort de *L'Essai sur la radio et le cinéma : esthétique et technique des arts relais 1941-1942*. Une comparaison entre les idées de 1938 sur la technique cinématographique et radiophonique et la notion d'écoute telle qu'elle apparaît dans *L'Essai* prouve que bien avant l'invention de la musique concrète ou de son exposition formelle au *Traité des objets musicaux*, l'écoute acousmatique, initialement conçue comme écoute indirecte, était déjà considérée comme le principe d'une esthétique concrète et la voie vers une nouvelle perception sonore et musicale.

**Mots-clés :** Pierre Schaeffer, la radio, le cinéma, l'écoute acousmatique, l'écoute indirecte

### The sources of acousmatic listening in Pierre Schaeffer's writings

#### Summary

An analysis of Pierre Schaeffer's first texts on radio and cinema shows that the notion of acousmatic listening, as a potentially creative form, was shaped during his investigations into radio art. This article focuses on the role played by listening in Schaeffer's *Essay on Radio and Cinema: Aesthetic and Technique in Relay-Arts 1941-1942*. This conception of listening is compared with that found in an earlier discussion from 1938 on cinematic and radio technique. This article proves that acousmatic listening, formerly indirect listening, had been understood by Schaeffer as the groundwork of a concrete aesthetic, and the means for a renewed sonic and musical perception, long before the invention of concrete music and the publication of the *Traité des objets musicaux*.

**Key words :** Pierre Schaeffer, radio, cinema, acousmatic listening, indirect listening

Dans le tourbillon des idées déliées laissées par une pensée lacunaire, parfois contradictoire, il est possible de reconnaître des rapports et d'ébaucher des problématiques. Pour que l'on conduise celles-ci d'une façon à constituer une ligne intellectuelle dynamique, on n'a guère besoin de négliger les contradictions propres à la pensée d'un auteur déterminé, ni de tailler les bords du texte en exorcisant ses divergences comme si elles en étaient le démon. Si le texte d'un auteur peut être lu et absorbé, cela est dû, dans une large mesure, au fait que ce texte se soutient sur les épaves de la pensée de son auteur laissées dans le passé de sa vie intellectuelle. Les « forêts de symboles » croissent désordonnément, les branches s'emparent des arbres qui étaient déjà tombés morts, l'idée périssable qui sert d'engrais à la pensée y fleurit, la cavité insondable fait écho à celui qui explore le bois, il faut l'écouter. Schaeffer a fait croître sa pensée ainsi désordonnée à travers des attaques herculéennes qui se sont déroulées en travaux, souvent, infaisables. Et même si l'hydre était encore vivante avec plus de têtes qu'avant, on ne peut s'empêcher de narrer la bataille, d'analyser les outils d'expression et de réflexion mis en jeu par Schaeffer contre ses ennemis mythologiques. On ne doit pas mépriser ceux qui ont osé faire face à une bête historique comme la « musique *a priori* », ceux qui ont choisi « le parti pris des choses ».

On s'occupe ici des premiers textes de Schaeffer sur la radio et le cinéma où les angoisses et les idées de ses recherches sont souvent restées invisibles au lecteur en accumulant la poussière du temps ou de l'inattention. Sur les formes les plus différentes d'élaboration on retrouve dans cette cave la genèse des thèmes bien-aimés de Schaeffer écrivain, compositeur et chercheur, qui, à partir de son expérience à la radio, nous entraîne dans la querelle du concret et de l'abstrait. Parmi les nombreux lièvres soulevés par Schaeffer on chassera ici celui qui a rapport à l'écoute, celui qui traverse des textes indénombrables dans un rôle souvent secondaire, voire éphémère, mais qui assume une dimension primaire dans sa pensée. Cette réflexion sur l'écoute s'incarne dans différents problèmes dans des époques différentes de son travail. Ainsi elle se loge parmi les considérations sur les instruments mécaniques ; elle réapparaît dans l'invention de la *musique concrète* ; et à la recherche du *sofège des objets musicaux*, elle se présente dans sa forme plus finie, « [l'] *Entendre* », Livre II du *Traité des objets musicaux*, de 1966. Parmi ces diverses formes assumées par le problème on priorisera le moment des instruments mécaniques.

Ingénieur des télécommunications, Schaeffer a ouvert les vannes de ses interrogations d'artiste et d'ingénieur au travers de sa pratique quotidienne à la radio. La combinaison de cette double vie s'est matérialisée intellectuellement dans les dilemmes esthétiques et techniques qu'il a identifiés dans la radiophonie. La radio, ainsi que le cinéma, sont pour Schaeffer des instruments qui, dû à leurs constitutions ontologiques, sont passibles d'être compris comme des instruments mécaniques. L'idée de penser



les instruments mécaniques et les transformations dans la sensibilité provoquées par leur apparition était en vogue dans les décennies de 1930 et 1940. En 1936, deux ans avant que Schaeffer n'eut commencé à écrire sur la radiophonie, Walter Benjamin dans son essai classique *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée* aborda le développement des instruments mécaniques et les nouveaux paradigmes esthétiques imposés par la « reproductibilité technique » à travers les interrelations de ses deux fonctions : la « reproduction de l'œuvre d'art » et « l'art cinématographique ». En 1938, à l'occasion de sa collaboration à la *Revue Musicale* dans la rubrique « Chronique de la radio », en avril/mai et juin avec les articles « Problème central de la radiodiffusion » et « Vérités premières », Schaeffer s'interroge sur la manière tout à fait technique de comprendre la radio au détriment de son potentiel d'expression. Il propose aussi de l'explorer comme un instrument mécanique tout comme le cinéma qui rend possible un art nouveau. André Malraux publie en 1940 dans le magazine *Verve* un essai sur le cinéma : « Esquisse d'une psychologie du cinéma », à travers lequel Schaeffer – on peut le croire en raison de son journal intime – découvre Walter Benjamin. Depuis la fin 1941 jusqu'à la seconde moitié 1942, Schaeffer se penche sur son « *premier travail théorique de longue haleine* » (Palombini, 2010 : 68), *L'Essai sur la radio et le cinéma : esthétique et technique des arts relais 1941-1942*. Il y élabore plus systématiquement sa pensée sur les instruments mécaniques/arts relais dans leur potentiel esthétique et technique.

L'instrument mécanique ne transmet pas la matière, mais son simulacre. Le cinéma et la radio transforment, dans leurs processus respectifs de transmission et d'expression, l'objet en image et le son en « modulation ». En raison de la mutilation de l'objet, le cinéma et la radio nous présentent un « *caractère absolument original* » (Schaeffer, 2010 : 37). Tant de constatations concernant les instruments mécaniques sont éparpillées dans le travail de recherche d'un langage du concret que le futur inventeur de la musique concrète s'est chargé de faire. Émerveillé devant le caractère original des arts relais, Schaeffer se tourne vers le dilemme de la transmission/expression propre aux instruments mécaniques non seulement pour que le cinéma et la radio transmettent image et son, mais aussi pour qu'ils disent quelque chose, pour qu'ils présentent leur langage concret. Déjà en 1938, il nous parle de ce dilemme vécu par la radio, pour lequel deux parcours un peu obscurs se présentent. Schaeffer illumine la question :

*Elle [la radiodiffusion] doit être admirablement fidèle à la musique qu'elle est chargée de retransmettre, mais, en même temps, elle doit être d'autant plus originale dans l'exercice de ses moyens propres, comme a fait le cinéma, alors qu'elle est en passe de tout gâcher à cause de l'extrême embarras où ces exigences contradictoires la jettent.* (Schaeffer, 1938a : 321)

En face de ce dilemme il est nécessaire de prendre un chemin ; soit celui qui conduit à la transmission de la musique traditionnelle du monde tout entier de la meilleure façon possible, soit l'autre, celui qui conduit à l'émergence d'un art proprement radiophonique qui serait pour le son ce que le cinéma est pour l'image.

Dans son second texte de 1938, celui des vérités premières, Schaeffer défend la prise du deuxième chemin, celui de l'art radiophonique. Ici le lièvre de l'écoute schaefferienne se présente sous la peau de l'écoute radiophonique. L'auteur nous parle de trois « vérités » sur la radiodiffusion, toutes impliquant un substantiel changement de l'écoute. Parmi ces vérités, deux attirent l'attention sur la question de la transmission et de la perception de la spatialité sonore, la troisième l'attire sur la différence entre l'audition binaurale et l'audition radiophonique. Schaeffer part de la constatation que l'orchestre, qui se met en scène d'une manière particulière, soumet la réception auditive à la disposition spécifique des musiciens sur la scène au moment où elle établit une distance spécifique entre chaque musicien et l'auditeur. La radio démantèle ce complexe de distances entre l'émetteur et le récepteur au fond du haut-parleur car tous les émetteurs y sont à la même distance de l'auditeur. Insistant sur la question de la spatialité modifiée par la radiodiffusion, Schaeffer appelle notre attention sur les dimensions de l'espace physique impliquées dans l'écoute directe et celles impliquées dans l'écoute radiophonique. La radiodiffusion comprime dans un salon, où se placent la radio, l'auditeur et son fauteuil, le volume sonore qui inonderait la salle d'un grand théâtre où l'orchestre s'installe. En dissertant sur l'authenticité de l'œuvre d'art, Benjamin fait une proposition étroitement correspondante à celle de Schaeffer quand il cogite sur le fait que « *la cathédrale quitte son emplacement pour entrer dans le studio d'un amateur ; le chœur, exécuté en plein air ou dans une salle d'audition, retentit dans une chambre* » (Benjamin, 1991 : 711). En tenant compte des écrits dans son journal intime, je présume qu'en 1938 Schaeffer n'avait pas pris connaissance du texte de Benjamin, et que cela arriverait en 1940, à l'occasion de la lecture de l'article de Malraux dans la revue *Verve*. Pourtant, cette coïncidence d'idées entre Benjamin et Schaeffer renforce la thèse schaefferienne d'une compression nécessaire imposée par la radio. En effet, la radiodiffusion réduit la perception des nuances les plus appropriées, celles qui sont perceptibles du pianissimo au fortissimo dans une grande salle. Au-delà d'une spatialité sonore modifiée, la radio a imposé une écoute de nature différente de celle de l'écoute binaurale, celle que Schaeffer appelle « écoute radiophonique ». Comme il n'y a qu'une antenne pour émettre et qu'un récepteur pour recevoir, le nombre de microphones que l'on utilise à la captation importe peu. Le résultat de la transmission est le même qu'« *écouter la musique avec une seule oreille* » (Schaeffer, 1938b : 415). À la fin de l'article « Vérités premières », l'idée de Schaeffer pour la concrétisation de la radio comme un instrument nouveau d'un art nouveau est celle de

la nécessité de la combinaison de l'esthétique et de la technique : le travail commun entre les artistes et les techniciens. Le but de ce travail commun, posé déjà dans « Problèmes central de la radiodiffusion », implique aussi de reconnaître les limites de ces instrument mécaniques moins comme des défauts que comme des exigences et des potentialités d'une approche revitalisée.

Quand Schaeffer reprend la réflexion sur la transmission et l'expression dans *L'Essai sur la radio et le cinéma : esthétique et technique des arts relays*, une grande partie de sa pensée initiale réapparaît d'une façon plus développée. Non seulement la double fonction de l'instrument mécanique revient intellectuellement plus affermie, mais de plus les questions sur l'écoute y réapparaissent. Centré sur le « langage des choses » pour lequel les arts relays sont un chemin, Schaeffer fait un petit bilan quand il examine les « points singuliers de la radio et du cinéma ». Ceux-ci, déjà inscrits dans « Vérités premières » y sont répertoriés, ainsi que d'autres : l'écoute avec une seule oreille opposée à l'audition ordinaire binauriculaire, la disposition des émetteurs dans l'écoute directe, l'écran bidimensionnel, les possibilités de montage et encore d'autres singularités. Cependant, l'une d'elles semble toucher le cœur de l'écoute schaefferienne et est bien synthétisée dans cette proposition : « *J'entends une émission musicale, mais j'assiste à un concert* » (Schaeffer, 2010 : 25). Ce changement d'attitude décrit par Schaeffer est au centre de ce qu'il appellera, quelques années plus tard, l'écoute acousmatique. Depuis son premier texte de 1938 jusqu'à « L'Acousmatique », quatrième chapitre du *Traité des objets musicaux*, ce concept passe par un lent affinage en apparaissant maintes fois dans ses textes. Quand il éclot dans « Problème central de la radiodiffusion » ce concept est encore rudimentaire. Alors que le terme acousmatique n'est pas encore utilisé, cette spécialité d'écoute se met en scène lorsque l'auteur nous parle de la frustration de l'auditeur qui espère de l'émission radiophonique la même réalité sonore vécue à l'écoute directe. Toutefois cet auditeur oublie que dans l'émission radiophonique la réalité sonore se trouve séparée de sa réalité visuelle complémentaire en assumant ainsi une facette toute nouvelle. En plus de l'impossibilité d'accès à cette réalité visuelle il y a le défi d'un micro qui capte sans restrictions, sans préférences. Un bruit de pas ou le changement du volume sonore qui résulte du déplacement des chanteurs sur scène dans un opéra n'est pas perçu comme problématique 'en direct'. Comme Schaeffer l'explique, l'écoute directe fait sombrer ces « défauts » dans l'inconscient par le moyen d'une réaction psychologique de connivence entre l'oreille et l'œil. Dans l'émission radiophonique une nouvelle réalité se dévoile : l'écoute y est maîtresse de la perception et les bruits, auparavant écartés comme insignifiants, sont hasardeusement amenés à « l'écran sonore » et y partagent l'espace avec l'œuvre musicale. Cette audition détachée de la vue et des autres sens, maîtresse d'elle-même, aveugle, est le principe de l'écoute acousmatique.

Celle-ci se trouve indubitablement au début de l'œuvre schaefferienne, mais pourtant cette notion s'affine jusqu'à son apparition dans le *Traité des objets musicaux*, quand « *la situation acousmatique, d'une façon générale, nous interdit symboliquement tout rapport avec ce qui est visible, touchable, mesurable* » (Schaeffer, 1966 : 93). L'audition indépendante (l'écoute indirecte), néanmoins, n'est pas un privilège de la radio, elle commence quelque temps auparavant.

Dans *The audible past : cultural origins of sound reproduction*, Jonathan Sterne s'est engagé à faire une histoire de l'écoute par le biais du développement des technologies de reproduction du son. Sterne trouve deux moments superposés dans l'histoire de la technologie de la reproduction du son et les place à l'origine de cette écoute, séparée des autres sens. Au deuxième quart du XIXème siècle, Charles Bell, chirurgien et physiologiste, ainsi que Johannes Müller, physiologiste, publièrent des travaux théoriques de physiologie dans lesquels ils expliquèrent comment chaque sens est indépendant des autres. Cette perspective représente un tournant dans les théories physiologiques qui, jusqu'alors, pensaient les sens comme un ensemble, les soumettant tous à la prédominance de la vue. On a pu observer la « séparation des sens » (Sterne, 2006 : 110) dans le domaine pratique ainsi que dans le domaine théorique lorsque Laennec inventa le stéthoscope, peu avant la parution des travaux de Bell et Müller. L'écoute radiophonique est le résultat de ce processus historique analysé par Sterne. De cette façon, ce nouveau statut de l'auralité devient célèbre précisément parce que, dans l'écoute directe, le son est lié à sa source et presque toujours soumis au contexte visuel. Quand l'écoute radiophonique (l'écoute indirecte) permet à l'auditeur de délier l'événement sonore de son revêtement visuel, elle potentialise le sonore en soi et ne le prend plus comme référentialité. Cette subversion de l'écoute est le chemin pour la conquête d'un son concret qui n'est plus porteur d'un sens abstrait *a priori*. Ainsi, en faisant l'éloge de ce potentiel nouveau du son dans *L'Essai sur la radio et le cinéma*, Schaeffer expose le pouvoir du texte parlé, un texte conçu moins pour être compris que pour être entendu.

*À la radio, le pouvoir de la voix sur un texte est illimité : il est courant d'entendre les meilleurs textes anéantis par une voix médiocre ou de découvrir un sens nouveau aux phrases les plus banales, de sorte qu'il faut bien penser que ce ne sont pas des textes que nous apporte la radio, mais un texte parlé, absolument concret, c'est-à-dire où la moindre intonation, le moindre accent, peut, non seulement déséquilibrer d'emblée l'ordonnance formelle de la phrase, mais changer le sens ou fausser l'intention.* (Schaeffer, 2010 : 52)

Une réalité sonore nouvelle se dévoile, la radio établit une écoute nouvelle, l'homme de la radio devra comprendre que son discours ne part pas de l'abstrait, mais du concret. Et quand on prend le parti des choses...

[...] *Les silences parlent ; le moindre bruit, une feuille de papier froissé, le claquement d'une porte, et nos oreilles semblent pour la première fois entendre. Oui, les choses ont à présent un langage et c'est jusqu'à la similitude des mots qui l'expriment : image qui est le langage pour l'œil, bruitage qui est celui pour l'oreille.* (Schaeffer, 2010 : 49)

Dans ces « objets <sup>2</sup>», les idées de Schaeffer ne se renferment pas sur elles-mêmes, bien formées, mais flânent sur des chemins divers, résultats de la lutte de l'homme avec son instrument. C'est la présence constante du précepte qu'ouvre le *Traité des objets musicaux* : « travaille ton instrument ».

## Bibliographie

- Benjamin, W. 1991. « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité mécanisée ». *Gesammelte Schriften*, Band I-2. Frankfurt : Suhrkamp.
- Brunet, S., Dallet, S. 1996. *Itinéraires d'un chercheur : bibliographie commentée de l'œuvre éditée de Pierre Schaeffer*. Montreuil : Centres d'Études et de Recherche Pierre Schaeffer.
- Maulraux, A. 2004. « Esquisse d'une psychologie du cinéma ». In : *Écrits sur l'art I (Œuvres complètes, IV)*. Paris : Gallimard [Pléiade].
- Palombini, C. 2010. « Dans un bureau à Marseille, un jeune ingénieur rêve ». In : Schaeffer, P. *Essai sur la radio et le cinéma : esthétique et technique des arts-relais*. Paris : Allia, pp. 65-111.
- Ponge, F. 1999. *Méthodes*. In : *Œuvre complètes I*. Paris : Gallimard [Pléiade].
- Schaeffer, P. 1938a. « Problème central de la radiodiffusion ». *Revue musicale*, Paris, v. 183, p. 317-322, Avril-Mai.
- Schaeffer, P. 1938b. « Vérités premières ». *Revue musicale*, Paris, v. 184, p. 414&415, Juin.
- Schaeffer, P. 1966. *Traité des objets musicaux : essai interdisciplines*. Paris : Seuil.
- Schaeffer, P. 2010. *Essai sur la radio et le cinéma : esthétique et technique des arts-relais*. Paris : Allia.
- Sterne, J. 2006. *The audible past : cultural origins of sound reproduction*. Durham and London : Duke University Press.

## Notes

1. Développement des idées sur l'acousmatique initialement présentées dans un article intitulé « Pierre Schaeffer e sua teoria da escuta ». *Opus*, Porto Alegre, v. 17, n°2, p. 77-106, Dezembro 2011.
2. La ressemblance entre les idées de Pierre Schaeffer et Francis Ponge a été remarquée pour la première fois dans l'article de Carlos Palombini, « Technology and Pierre Schaeffer: Walter Benjamin's *technische Reproduzierbarkeit*, Martin Heidegger's *Ge-stell* and Pierre Schaeffer's *Arts-Relais* ». *Organised Sound*, Vol. 3, n. 1, p. 35-43, 1998.



**Synergies**  
**Royaume-Uni et Irlande n° 7 / 2014**

✎ Formation doctorale  
francophone: perspectives  
au Royaume-Uni  
et en Irlande ✎





## Dada et l'existentialisme français



**Elizabeth Benjamin**

Université de Birmingham, Royaume-Uni  
feu540@bham.ac.uk

Reçu le 30-07-2014 / Évalué le 02-07-2014 / Accepté le 07-11-2014

### Résumé

Dada et l'existentialisme sont tous les deux souvent et excessivement accusés de souligner la vanité du monde. Et Dada se trouve fréquemment rejeté en raison de son soit-disant manque d'impulsion théorique. Cet article cherche à adresser ce déséquilibre en suggérant leur usage analytique en parallèle, afin d'entamer la possibilité d'un lien substantiel théorique entre Dada et l'existentialisme français, à travers une étude éthique, esthétique et philosophique des textes, œuvres d'art et événements des deux mouvements. L'article examine les thèmes du choix, de l'aliénation, de la responsabilité, de la liberté et de la vérité dans le but d'affirmer que Dada et l'existentialisme français prônent tous les deux une impulsion vers l'authenticité personnelle et que ceci est atteint précisément via l'ambiguïté. Ce qui suit est une présentation des conclusions principales de ma thèse de doctorat, qui s'intitule *The Authenticity of Ambiguity: Dada and Existentialism*.

**Mots-clés:** Dada, existentialisme français, authenticité, ambiguïté

### Dada and French Existentialism

#### Summary

Dada and Existentialism are both often excessively criticised for highlighting the meaninglessness of the world, and Dada is frequently dismissed as having no theoretical impetus. This article seeks to address this imbalance by forwarding their analytical use as a pair, providing an inroad into the possibility of a substantive theoretical link between Dada and French Existentialism, through an ethical, aesthetic and philosophical investigation of texts, artworks and events from both movements. The article examines the themes of choice, alienation, responsibility, freedom and truth to posit that Dada and French Existentialism both advocate a striving towards personal authenticity and that this is achieved precisely through ambiguity. The following is a presentation of the principal findings of my doctoral thesis, entitled *The Authenticity of Ambiguity: Dada and Existentialism*.

**Key words:** Dada, French Existentialism, authenticity, ambiguity

## Dada et l'existentialisme

*Dada [...] pourrait être nommé la révolte existentielle, puisque tous ses éléments peuvent être compris à travers l'existence humaine.*<sup>1</sup> (Huelsenbeck, [1957] 1974: 146)

Lorsque Richard Huelsenbeck décrit Dada comme phénomène existentialiste en 1957, il décrit un sentiment inexploré de manière critique mais qui s'exprimait subtilement depuis les balbutiements du mouvement: non seulement que Dada était sciemment philosophique, mais aussi que l'on pouvait s'en servir comme critique - et analyse dans un sens profondément positif - de la condition humaine. Mouvement qui, a priori, proclamait la mort de toutes les valeurs, Dada prônait la révolte au-delà du simple nihilisme. Le rebelle dadaïste, comme l'homme révolté d'Albert Camus, est « [u]n homme qui dit non », mais « s'il refuse, il ne renonce pas: c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement » (Camus, 1951: 27). Huelsenbeck présente Dada, *post facto*, comme un mouvement qui s'est rapproché de plus en plus de l'Existentialisme français, à travers son « *audace absolue* » (Huelsenbeck, 1974: 145).<sup>2</sup> Dans le fond, Huelsenbeck met en relief dans son essai les aspects de Dada qui traitent de la vie comme activement éprouvée et comme un désir d'aborder la problématique de l'existence comme point de départ.

Huelsenbeck avait déjà affirmé de manière audacieuse (et fautive) dans son *Dada Manifesto 1949* que Jean-Paul Sartre s'était déclaré le « Nouveau Dada » dans le cadre de son assertion que Dada anticipait le sentiment existentialiste (dans Motherwell ed., 1989: 400). Même si le besoin de se lier à des personnalités historiques se produit souvent dans les textes dadaïstes, comme l'atteste les nombreuses déclarations selon lesquelles Charlie Chaplin faisait partie du mouvement (voir par exemple Sanouillet, 2009: 109-10), et par la fautive citation de René Descartes sur la couverture de la troisième édition de la revue éponyme du mouvement (*Dada* 3, 1918), dans le cas de l'existentialisme, le lien semble cohérent. Étant donné que plusieurs existentialistes parlaient de Dada dans leurs textes, le lecteur n'a pas à aller trop loin pour concevoir un rapport entre les idées des deux mouvements, la possibilité d'une identification de Sartre au « Nouveau Dada ». Camus fait référence à Dada dans son texte *L'Homme révolté* (1951), citant la phrase dadaïste par excellence, « [l]es vrais dadas sont contre Dada. Tout le monde est directeur de Dada » (Camus, 1951: 122). Simone de Beauvoir intègre ses pensées sur « l'incohérence dadaïste » dans sa description du nihilisme et de la négation (1947: 69-70). Il s'ensuit que Huelsenbeck n'était pas le seul dada à faire des connexions entre Dada et l'existentialisme, même si son lien était le plus explicite. Ainsi on trouve de petites allusions au sein de documents personnels des dadas, y compris ceux de Hans Richter (Richter, 1965: ex. 91; 93; 204) et Hugo (Ball, 1974: ex. 65-66).

Ces affiliations nous signalent une parenté théorique entre ces deux mouvements. Une analyse thématique de quelques éléments clés nous permettra de concrétiser cette affinité philosophique. Cet article développera et élargira les brèves suggestions de Huelsenbeck en réévaluant Dada à travers, et comme forme de, la philosophie (proto-) existentialiste.

### Se masquer pour se choisir

Sartre déclare dans son texte *L'Existentialisme est un humanisme* qu'« *il faut partir de la subjectivité* » (Sartre, [1945] 1996: 26). Cette phrase, l'une des thèses primordiales de l'existentialisme français (et en soi une reformulation du fameux « *l'existence précède l'essence* »), nous offre un point de départ idéal pour l'exploration de Dada à travers cette philosophie de l'existence. L'exemple le plus frappant d'art dadaïste qui répond à cette expression se trouve dans ses débuts zurichoïses, et en particulier dans l'intérêt passionné de ses membres pour les masques. Abstraits et géométriques, ces masques privilégient et le choix de l'artiste et la subjectivité d'interprétation de celui qui les voit. La construction de ces visages, « *la région anatomique que l'on utilise pour mesurer les identités* » (dans Peterson, 2001: 286),<sup>3</sup> fournit une fragmentation qui explose et dissout les frontières de l'identité en même temps qu'elle nivelle ces différents aspects pour rendre possible une identité hybride et fluide.

Les créations de Sophie Taeuber illustrent efficacement cette fragmentation et exploration de l'identité à travers le masque. Contrainte elle-même de se masquer pour participer aux activités dadaïstes, puisqu'une telle association était mal perçue par l'école d'art où elle travaillait, son fort désir de s'exprimer autrement se manifeste partout dans ses œuvres dadaïstes. La facilité avec laquelle Taeuber manipule les frontières entre les arts nous montre un exemple particulièrement clair du principe dadaïste de l'individualité et de l'anti-hiérarchie des arts, ainsi qu'une manière existentialiste de viser une identité en construction perpétuelle:

*C'est seulement si on plonge profondément en soi-même et qu'on essaie d'être entièrement authentique que l'on parviendra à produire des choses de valeur, des choses vivantes, et en même temps de travailler à créer un nouveau style qui nous convient. [...] Les règles ne peuvent être établies, ni pour la forme, ni pour la couleur.* <sup>4</sup> (dans Afuhs et Reble eds, 2007: 36)

Taeuber préconise, à travers l'interrogation artistique du soi, un style personnel qui mène à des valeurs personnelles. Son but, créer «un nouveau style qui nous convient», reflète en miroir la théorie de Sartre que l'individu « *existe d'abord, [...] se définit après* » (Sartre, 1996: 29). Les masques de Taeuber, aussi bien que ses marionnettes

et ses costumes, affichent un désir et une capacité d'élargir, d'étendre et d'extérioriser l'identité, abordant le problème de la tension sujet/objet comme déclinée par le « regard » de Sartre, facilitant une flexibilité entre soi et autre, et soi comme autre. Par conséquent, ces deux philosophies créent une nécessité centrale de choisir et s'adapter ses notions de soi, et de nier l'accusation de quietisme puisque « *en créant l'homme que nous voulons être, [on] crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être* » (Sartre, 1996: 31-32).

### Cinémaliénation

Notre deuxième thème est l'aliénation, ce qui se voit très clairement dans les films dadaïstes, où la réalité est traitée comme quelque chose de malléable et la perception comme quelque chose de créatif. La définition de l'aliénation existentialiste se manifeste au sein de sa littérature comme le sentiment qu'éprouve l'individu, de temps en temps, d'être hors du ou détaché du monde dans lequel il vit par le simple fait d'être un individu conscient.

Le cinéma dadaïste souligne la fragilité de la réalité et le rapport que l'individu entretient avec elle, nous rappelant ainsi l'aliénation inévitable que ce dernier éprouve. Les films dadaïstes réalisent un refus de la normalité en utilisant des techniques avant-gardistes comme la « rayographie » (type de photographie sans appareil photo) et la manipulation du temps et de l'espace, tout en révélant le cinéma comme simple procédé technique. Mais ce cinéma utilise l'aliénation d'une manière positive - cela veut dire que, comme extension du choix, la possibilité de se voir et de se construire d'une position hors de soi fournit une distance productive de soi en soi. La représentation de la réalité est subjective et créative. Comme dans les œuvres de Taeuber, les films dadaïstes multiplient les possibilités de perception en soulignant les frontières - entre les objets, les idées et les perspectives - afin de les détruire. Ici on voit des dichotomies manipulées pour rendre ambiguës nos notions de réalité, comme présence/absence, lumière/obscurité, et son/silence. Cette cohabitation des contraires crée un point moyen, un point de potentiel où de nouvelles formes sont produites en filtrant, fusionnant, et en faisant coexister des réalités, ce qui permet des interprétations individuelles de la perception. De plus, on perçoit de temps en temps une surcharge des sens qui crée un choc, une impression de néant, ou au contraire de clarté.

Le contenu vacillant de ces films projette la réalité (humaine) comme « *dépassement perpétuel vers une coïncidence avec soi qui n'est jamais donnée* » (Sartre, 1943: 125-26), ainsi que le temps comme présent perpétuel qui demeure « *un perpétuel trou d'être, aussitôt comblé et perpétuellement renaissant* » (Sartre, 1943: 182). Le spectateur est souvent mis en position d'ambiguïté perceptive, suggérant que les observations et les

souvenirs peuvent se révéler faux, ce qui invite - ou plutôt provoque - le spectateur à devenir « *acteur principal* » (Man Ray dans Hammond, 2001: 133)<sup>5</sup> à concevoir ses propres interprétations du cinéma aussi bien que du monde.

### Barrès vs Meursault

L'individualité et la subjectivité déjà explorées soulèvent d'importantes questions concernant l'autre: si chacun fait ses propres choix, comment éviter l'isolation et l'égoïsme? Dès lors, comment se donne-t-on le droit de juger les autres, si tous les choix sont valables? Pourtant Sartre le justifie en disant qu' « *on peut juger [...] car, comme je vous l'ai dit, on choisit en face des autres, et on se choisit en face des autres* » (Sartre, 1996: 67), notant également que « *l'homme est responsable de lui-même, [...] il est responsable de tous les hommes* » (Sartre, 1996: 31).

Les concepts de responsabilité et de justice sont très importants pour nos deux mouvements, ce qui est particulièrement exploré dans leurs littératures. Dada et l'existentialisme s'engagent avec la justice comme réalité physique et notion philosophique, et en particulier avec les limites d'un tel concept. D'une part, *L'Etranger* (1942) de Camus nous offre Meursault, homme « spécialement ordinaire » qui commet un meurtre de sang-froid, afin de nous dévoiler la potentielle non-conformité des gens normaux. D'autre part, Dada a intenté un (faux) procès à Maurice Barrès afin de protester contre sa renonciation aux valeurs de sa jeunesse pour vivre dans la conformité.

Les procès de Barrès et Meursault insistent sur la notion d'authenticité, en interrogeant d'un côté un personnage (Meursault) qui est puni pour avoir divergé de la foule, et de l'autre côté quelqu'un (Barrès) qui s'est dirigé vers l'inauthenticité en renonçant à son individualité. Les procès mêmes jouent avec des notions de réalité et d'authenticité, puisque les deux ne sont aujourd'hui que des récits. De plus, même si les avocats sont réels dans le monde du roman de Camus, ceux du procès Barrès n'étaient que des acteurs (dadaïstes), et Barrès lui-même n'était pas présent. La manière dont ces événements parodient le système de la justice remet en question l'(in)authenticité primordiale de la société elle-même. En outre, ces procès demandent si des sujets peuvent être traités avec objectivité, ou si nous sommes finalement tous des monstres.

On peut voir dans ces procès une extension de la coexistence des contradictions, de la nécessité et de l'altérité et de l'ambiguïté, vers une interrogation plus profonde de l'authenticité à travers une analyse de l'usage de la justice comme renforcement de l'idée d'une moralité commune. Les textes dadaïstes et existentialistes nous permettent de questionner la validité de l'authenticité « naturelle » de la tradition, des récits, et de la justice morale.

« Comment je suis devenu charmant, sympathique et délicieux<sup>6</sup> »

Par extension de l'innacceptabilité de la divergence de la normalité évoquée par nos procès dadaïste et existentialiste, nous allons maintenant aborder le sujet du choc et du scandale à travers la censure et la liberté. On peut comparer la façon dont la déviance Dada s'est intégrée au monde de l'art et à la société en général, particulièrement à travers sa transition vers le Néo-Dada, au travers du traitement de l'autre-non-désiré dans *La Peste* (Camus, 1947).

*Fountain* de Marcel Duchamp éclaircit cette signification de la censure, que l'on peut associer avec le premier rat dans *La Peste*, qu'on « écarta [...] sans y prendre garde » (Camus, 1947: 16). Dans les deux cas, on trouve une société qui choisit de nier l'existence des signes de menaces, sans se rendre compte de la signification de cette négation. Dans *La Peste*, cette menace mène à la maladie et à la mort; *Fountain* provoque l'infection du monde de l'art. L'important, c'est que la censure de ces choses a directement contribué au succès de leur infiltration. Qui plus est, l'arrivée de Néo-Dada reproduit aussi une manière dont les Oranais ont réagit aux rats, au moment de leur réapparition qui représentait le recul de la maladie. Comme les citoyens d'Oran se réjouissaient du retour des rats, les œuvres néo-dadaïstes ont été bien accueillies et même célébrées comme réussites artistiques. Le choc n'y était plus; la censure était absente.

Ces discussions sur la déviance et sur la liberté révèlent que les limites peuvent servir inciter l'individu à se révolter. On découvre dans le développement et l'intégration de Dada que la normalisation de la déviance est inévitable, et donc que la révolte est toujours nécessaire. Notre rapport avec l'esthétique du choc est éphémère. Nous pourrions donc constater que le Néo-Dada a sapé la fugacité dadaïste, étant donné que Dada a voulu rompre avec son propre passé. Pourtant Beauvoir écrit que les traces du passé peuvent être utiles, car « [l]e créateur s'appuie sur les créations antérieures pour créer la possibilité de créations nouvelles; son projet présent embrasse le passé et fait à la liberté à venir une confiance qui n'est jamais démentie » (1947: 36-37).

Il s'avère donc que Dada n'était peut-être pas si choquant que cela, et que Néo-Dada, dans son esprit de choquer sans choquer, réalise les buts subversifs du mouvement par son acceptation même. En considérant les deux mouvements côte à côte, on voit plus clairement une liberté dada-existentialiste qui s'exprime en étant libre pas seulement en dépit de ses obstacles, mais plutôt à cause de ces entraves. Cette liberté ambiguë rend floue la frontière entre la censure et la déviance.

## La Vérité travestie

Nous avons déjà attesté que Dada aimait s'associer à de grandes personnalités culturelles et philosophiques. Les dadas prenaient grand plaisir à tromper, quelque chose qui a provoqué un effet de ruissellement dans l'histoire, et qui s'y est répandu au moyen de maints récits mais aussi de son rapport tumultueux avec la presse. Ce désir d'inventer et réinventer le mouvement témoigne d'une préoccupation du développement de soi dans la subjectivité de la vérité, ainsi qu'un rapport utilement ambigu entre l'identité comme choisie du dedans et celle qui est désignée du dehors.

À part nos histoires dadaïstes conçues par les dadas eux-mêmes, ce désir de raconter, et reraconter, se produit dans le roman existentialiste de Sartre, *La Nausée* (1938), et dans une pièce postmoderne de Tom Stoppard, *Travesties* (1974). Le premier valorise l'importance du journal intime à travers son protagoniste qui se découvre et se développe au cours de l'écriture. L'autre révèle la faillibilité du souvenir en utilisant un protagoniste qui répète son récit d'une manière qui rappelle le téléphone arabe. De plus, *Travesties* se désigne, même indirectement, comme texte Dada, ayant l'effet de repousser les limites de l'envergure du mouvement. *Travesties* fait notamment allusion à sa propre fausseté tout en s'insérant dans la lignée de Dada (y compris le rôle central de « Tzara »). Dans *La Nausée*, Roquentin est fasciné par sa capacité à se mentir, disant que « [j]e viens d'apprendre, brusquement, sans raison apparente, que je me suis menti pendant dix ans » (Sartre, 1938: 61). Les deux textes font ressortir un désir de jouer avec l'histoire, mais plus profondément, ils soulignent l'importance de la subjectivité de la vérité dans la construction de soi, le refus des étiquettes et classements, surtout ceux qui sont basées sur la facticité, et l'exploration d'une identité qui est toujours en train de se (re)définir. À ce propos, ces histoires et les récits dadaïstes mettent en exergue la possibilité d'une vérité aux multiples facettes.

Ces récits illustrent le refus dadaïste et existentialiste de l'autorité de la vérité dite objective. Cette destruction de l'objectivité de la vérité puise des idées déjà étudiées ici, celles de la perception de la réalité, de la normalité et de la beauté esthétiques, et de la création des valeurs morales. Ceci est soutenu par l'idée beauvoirienne de la vérité interne, que « *la valeur d'un acte n'est pas dans sa conformité à un modèle extérieur, mais dans sa vérité intérieure* » (1947: 171).

## L'Authenticité de l'ambiguïté

En commençant une analyse de Dada et de l'existentialisme français, une question initiale paraît les joindre: si la vie est fondamentalement dénuée de sens, comment, et pourquoi, dois-je la vivre? Comment devrais-je répondre au monde dans lequel je

vis? Est-ce que mes actions sont vaines, et dois-je en être responsable? Ces problèmes nous mènent à un principe selon lequel il faut vivre le mieux possible dans un sens philosophique, c'est-à-dire dans l'authenticité.

L'exploration de nos cinq termes centraux nous a montré l'immense complexité de la position de l'individu en matière de leur rapport actuel avec le monde qui l'entoure. À travers les thèmes du choix, de l'aliénation, de la responsabilité, de la liberté, et de la vérité, on a élucidé une interaction complexe et philosophique entre Dada et l'existentialisme. On continue à se souvenir des deux mouvements pour leur capacité à pousser l'individu à interroger, douter et choisir activement son mode de vie. Le choix est individuel, la réalité et la vérité sont subjectives, la justice est interne, et la déviance est encouragée. À travers le désir de réaliser cet état de choix subjectif, individuel et actif, une éthique se développe dans laquelle la responsabilité des structures morales se trouve dans l'individu. Huelsenbeck rappelle: « *autrement dit, l'homme n'est plus le produit d'une sorte de moralité conventionnelle [...] Il est ce qu'il est car il a pris conscience de sa valeur à soi-même* » (Huelsenbeck, 1974: 147).<sup>7</sup> Cette centralité est constamment mise en valeur par Sartre, qui croit non seulement qu' « *il faut que l'homme se trouve lui-même* », mais aussi qu' « *avant que vous ne viviez, la vie, elle n'est rien, mais c'est à vous de lui donner un sens* » (Sartre, 1996: 77; 74).

Ayant établi que la création des valeurs doit provenir de l'individu, on peut préciser avec Sartre que « *l'authenticité et l'individualité se gagnent* » (Sartre, 1943: 285). De surcroît, Sartre propose que s'attacher à l'authenticité individuelle crée un effet réciproque sur les autres: « *je me dévoile à moi-même dans l'authenticité et les autres aussi je les élève avec moi vers l'authentique* » (Sartre, 1943: 285). D'une manière qui correspond avec le développement constant de la définition de soi de l'individu authentique, Beauvoir constate que « *dire qu[e] l'existence] est ambiguë, c'est poser que le sens n'en est jamais fixé, qu'il doit sans cesse se conquérir* » (Beauvoir, 1947: 160). En outre, elle relie l'ambiguïté, à travers l'authenticité, à un moyen de trouver du sens et de la valeur dans la vie: « *Essayons d'assumer notre fondamentale ambiguïté. C'est dans la connaissance des conditions authentiques de notre vie qu'il faut puiser la force de vivre et des raisons d'agir* » (Beauvoir, 1947:14).

En dernière analyse, on peut postuler que Dada et l'existentialisme français (séparément, mais surtout ensemble) continuent à nous pousser à interroger de telles notions primordiales telles que l'histoire, la vérité et la réalité, non comme mise en avant vide de la futilité et de la vanité du monde, mais comme renforcement du besoin de créer un sens propre à soi, comme réalisation de notre soi le plus authentique.



## Bibliographie

- Afuhs, E., Reble, C. eds 2007. *Sophie Taeuber-Arp: Designer, Dancer, Architect*. Zurich: Scheidegger & Speiss. Édition bilingue.
- Ball, H. 1974. *Flight out of Time: A Dada Diary*. New York NY: The Viking Press. Traduit de l'allemand par Ann Raimes.
- Beauvoir, S. de. 1947. *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris: Gallimard.
- Camus, A. 1942. *L'Étranger*. Paris: Gallimard.
- Camus, A. 1947. *La Peste*. Paris: Gallimard.
- Camus, A. 1951. *L'Homme révolté*. Paris: Gallimard.
- Huelsenbeck, R. 1974. *Memoirs of a Dada Drummer*. New York NY: The Viking Press. Traduit de l'allemand par Joachim Neugroschel.
- Huelsenbeck, R. 'Dada Manifesto 1949'. Dans Motherwell, R. ed. 1989. *The Dada Painters and Poets: An Anthology*. San Francisco CA: Wittenborn Art Books.
- Man Ray. 'Cinemascope'. Dans Hammond, P. ed. 2001. *The Shadow and its Shadow*. San Francisco CA: City Lights Books.
- Peterson, E. ed. 2001. *Paris Dada: The Barbarians Storm the Gates*. Farmington Hills MI; New Haven CT: Gale Group; G.K. Hall
- Richter, H. 1965. *Dada: Art and Anti-Art*. London: Thames and Hudson. Traduit de l'allemand par David Britt.
- Sanouillet, M. 2009. *Dada in Paris*. Cambridge MA: MIT Press.
- Sartre, J.-P. 1938. *La Nausée*. Paris: Gallimard.
- Sartre, J.-P. 1943. *L'Être et le néant: essai d'ontologie phénoménologique*. Paris: Gallimard.
- Sartre, J.-P. 1996. *L'Existentialisme est un humanisme*. Paris: Gallimard
- Stoppard, T. 1974. *Travesties*. London: Faber and Faber Limited.
- Tzara, T. ed. 1918. *Dada*, N° 3, Zurich.

## Notes

1. 'Dada [...] may be called the existential revolt, for all its elements can be understood through human existence' [Toutes les traductions de l'anglais au français sont les miennes]
2. 'absolute audacity'
3. 'the anatomical region which we use to measure identities against one another'
4. 'Only if we plunge deep into ourselves and try to be completely true will we succeed in producing things of value, living things, and at the same time work on creating a new style that is appropriate to us. [...] Rules cannot be drawn up, not for form, and not for colour.'
5. 'principal actor'
6. Titre d'un manifeste de Tristan Tzara de 1920.
7. '[i]n other words, man is no longer the product of some conventional morality. [...] He is what he is because he has become aware of his own value'



## L'héroïne provocatrice ? La représentation de Melior dans *Guillaume de Palerne*



**Eleanor Hodgson**

University of Sheffield, Royaume-Uni  
emhhodgson1@sheffield.ac.uk

Reçu le 30-06-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

### Résumé

Cet article présente une analyse de l'héroïne du roman anonyme *Guillaume de Palerne*, composé à la fin du douzième siècle. L'étude comble une lacune dans la critique sur *Guillaume* en examinant l'influence de l'héroïne sur l'intrigue du roman et également son rôle dans la sphère intertextuelle du texte. Une étude de la relation entre cette figure et un modèle puisé dans le roman anonyme *Partonopeu de Blois* nous mène à reconsidérer l'importance de ce personnage dans *Guillaume* et à mieux apprécier le processus de composition adopté par le poète de ce texte.

**Mots-clés :** *Guillaume de Palerne*, *Partonopeu de Blois*, réécriture, intertextualité, moyen âge

### A provocative heroine? The representation of Melior in *Guillaume de Palerne*

### Summary

This article presents an analysis of the heroine of the anonymous romance *Guillaume de Palerne*, composed at the end of the twelfth century. The study fills a gap in criticism on *Guillaume* by examining the influence held by the heroine on the plot of the romance and equally the role of this character in the intertextual sphere of the text. A study of the relationship between this figure and a model taken from the anonymous romance *Partonopeu de Blois* allows us to reconsider the importance of this character in *Guillaume* and to better appreciate the compositional process adopted by the poet of this text.

**Key words :** *Guillaume de Palerne*, *Partonopeu de Blois*, rewriting, intertextuality, middle ages

*Guillaume de Palerne*, composé entre la fin du douzième et le début du treizième siècle<sup>1</sup>, est « souvent réduit à une histoire de lycanthropie » (Ferlampin-Acher, 2012 : 7). Le roman suit les aventures du héros éponyme et de son amie Melior, mais l'histoire de ces jeunes amants est mise en parallèle avec celle du deuxième héros, le loup-garou Alphonse. Au début du récit, le jeune Guillaume est enlevé de Palerne par ce loup-garou

et emmené à Rome où il est adopté par un vacher avant d'être invité par l'empereur de Rome à s'installer au palais pour devenir chevalier. Guillaume tombe amoureux de la fille de l'empereur, Melior, avec qui il s'enfuit, tous les deux déguisés sous des peaux d'ours. Les amants sont guidés par le loup-garou qui les ramène à Palerme où le récit se termine avec la reconnaissance de la vraie identité des deux héros et le mariage de Guillaume et Melior.

La notion de transformation, incarnée par les métamorphoses zoomorphiques des personnages principaux, domine le récit. Alphonse est transformé en loup-garou et reste dans cet état hybride dans la plupart du texte. Son sort est reflété par la décision des amants de se déguiser sous des peaux d'animaux, se vêtant d'abord de peaux d'ours (v. 3059-3148) puis de peaux de cervidés (v. 4341-90). A cause de l'étroite relation entre les transformations physiques d'Alphonse et de Guillaume (et de Melior), on parle le plus souvent de ce loup-garou et du héros principal dans la recherche dédiée à *Guillaume*<sup>2</sup>. Néanmoins, la présence et l'influence des femmes dans le roman ne sont pas pour autant négligeables. Il est indéniable que les femmes sont en réalité à la racine des transformations physiques, car ce sont deux femmes qui provoquent les métamorphoses des personnages principaux. Brande et Alixandrine changent l'apparence physique des autres, en transformant Alphonse en loup-garou (v. 274-309) et en déguisant Guillaume et Melior avec des peaux d'animaux (v. 2991-3104). De même les bouleversements dans l'intrigue de *Guillaume* sont provoqués et facilités par certaines femmes dans le texte. Par exemple, la reine Felise joue un rôle important quant au dénouement positif du roman, en acceptant sans question Guillaume comme fils et héritier (v. 8133-51).

Ainsi peut-on dire que les femmes dans *Guillaume de Palerne* sont provocatrices. Cet adjectif renvoie à leur capacité de bouleverser le récit, comme Thessala et Fenice dans le roman *Cligès* de Chrétien de Troyes qui « *provoquent les événements qui changent le cours des choses* » (Lefay-Toury, 1972 : 195) ou Lunete qui « *fait avancer l'intrigue* » (Lefay-Toury, 1972 : 198) de *Yvain* du même poète. Les rôles que jouent les femmes dans l'intrigue de *Guillaume* ont été remarqués par plusieurs analyses récentes du roman, dont le travail de Vuagnoux-Uhlig et de Mieszkowski. Cependant, malgré l'importance accordée par le poète aux actions transformatives de Brande, d'Alixandrine, et de Felise, il est à noter que l'héroïne du texte, Melior, joue un rôle secondaire dans l'intrigue. On a même constaté que ce personnage « *se distingue par sa passivité et son inertie lors des aventures* » (Vuagnoux-Uhlig, 2009 : 179).

Malgré l'existence de plusieurs études récentes focalisées sur les femmes dans *Guillaume* il n'y a pas d'analyse profonde qui porte sur Melior. Les critiques préfèrent plutôt se concentrer sur les femmes plus puissantes du texte, comme la reine Felise ou Alixandrine, et laissent l'héroïne de côté dans leurs recherches, n'accordant que quelques remarques à l'inaction de ce personnage dans l'intrigue<sup>3</sup>. Cet article a

donc pour objectif de continuer le travail des études des femmes dans *Guillaume* en examinant de plus près la représentation de Melior dans le texte. Dans un premier temps nous traiterons la question de la passivité de cette femme dans le roman. Melior joue-t-elle un rôle important par rapport à la transformation qui se trouve au cœur du récit ? Comment la représentation de cette héroïne en tant que personnage secondaire est-elle construite ? Deuxièmement nous aborderons une analyse de la façon dont le poète se sert de cette héroïne inactive pour remanier un modèle intertextuel auquel elle fait référence. *Guillaume de Palerne* est exemplaire de la technique de composition des poètes de cette époque, dite « *inventio* », en ce qui concerne la réécriture de nombreux intertextes auxquels le poète fait référence et qui sont par la suite transformés tout au long du roman<sup>4</sup>. Par conséquent, se peut-il que l'influence transformative de Melior soit réservée uniquement à la réécriture intertextuelle que sa présence démontre au public ?

La première fois que le poète dépeint l'héroïne de *Guillaume de Palerne*, elle est présentée comme une jeune fille noble et belle : « Elle était très courtoise et vertueuse / pleine de noblesse et honorable » (v. 654-5)<sup>5</sup>. Contrairement aux héroïnes de Chrétien de Troyes comme Fénice de *Cligès*, qui est caractérisée par sa résolution de ne pas subir les actions des autres, Melior préfère de ne pas agir face à une crise personnelle<sup>6</sup>. Lorsqu'elle se rend compte de ses sentiments amoureux pour le jeune Guillaume elle prend la décision de ne pas lui déclarer son amour : « *Ce n'est pas moi qui l'informerai* » (v. 934)<sup>7</sup>. Il est vrai que la présence de la jeune fille dans le texte bouleverse l'intrigue du roman en introduisant le motif de l'amour entre Melior et Guillaume. Cependant Melior ne fait rien pour réaliser cette relation amoureuse et c'est grâce aux machinations de la confidente de Melior, Alixandrine, que les amants s'unissent. Alixandrine convainc Melior de se donner à Guillaume afin de sauver la vie du jeune homme qui meurt pour elle : « *Belle, secourez celui qui vous aime* » (v. 1685)<sup>8</sup>. Melior reste inactive et ne provoque aucun changement narratif dans *Guillaume*. Après l'épisode qui décrit l'union du jeune couple, les scènes sont rares où le poète la présente seule et dirigeant l'action du texte, car elle est le plus souvent en compagnie des autres et elle suit leurs actions ou agit selon leurs ordres<sup>9</sup>. Contrairement à Brande, Alixandrine, et Felise, l'influence de Melior sur les actions des autres et l'intrigue de *Guillaume* est négligeable et elle est plutôt passive dans le récit.

L'inactivité de Melior est plus frappante encore lorsque le poète réintroduit la reine Felise dans l'intrigue. Après l'arrivée des amants à Palerne et leur entrée au palais avec la reine (v. 5330), Felise apparaît au premier plan du texte, ce qui a été remarqué par Vuagnoux-Uhlig qui la considère comme un personnage phare (Vuagnoux-Uhlig, 2009 : 175). Felise est la femme dominante du dernier tiers du récit, et cette domination coïncide avec un effacement de Melior. Le poète fait référence à la présence de

l'héroïne tout au long de cette dernière partie du roman, pourtant Melior reste muette la plupart du temps. Cet amuïssement de Melior est montré par un silence de plus de 3800 vers et la voix de l'héroïne ne s'entend que deux fois pendant presque 4500 vers, dans un petit discours de 3 vers (v. 9037-9) et un autre de 4 vers (v. 9157-61). Melior est même oubliée par le poète lorsqu'il décrit les personnages principaux rassemblés après la restauration d'Alphonse en sa forme humaine :

*La reine de Palerne était assise sur un tissu de Bisterne à côté de Florence la romaine, avec la reine d'Espagne [Brande]. A côté d'Alphonse était assis Guillaume, qui le tenait par le cou et le fêtait chaleureusement ; son père et son frère étaient tous deux assis de l'autre côté, près de lui. (v. 7975-82)<sup>10</sup>.*

Bien qu'il dresse une liste de sept personnes, Melior n'est pas présente. Ainsi le poète la laisse de côté et l'ignore, permettant à d'autres femmes de lui faire de l'ombre. Qui plus est, dans l'épilogue du roman le poète ne parle de Melior qu'en tant qu'épouse de Guillaume, et ne la présente pas comme personnage principal, s'abstenant même de prononcer son nom : « Il eut de sa femme deux enfants » (v. 9645)<sup>11</sup>. Au lieu de parler de Guillaume et de Melior, le poète choisit de clore le texte avec une référence à la reine et au héros, plutôt qu'au couple amoureux :

C'est ici que se termine l'histoire de Guillaume et de sa mère, de ses enfants et de sa famille de son royaume et de son empire. (v. 9650-3)<sup>12</sup>.

Pourquoi le poète souligne-t-il la disparition de cette héroïne ? Pour répondre à cette question il faut considérer la sphère intertextuelle dans laquelle le poète situe son roman. Comme ses contemporains, le poète de *Guillaume* accorda plus d'importance au fait de signaler des œuvres préexistantes à son public et de leur montrer son remaniement de ces textes qu'à l'idée de créer une œuvre *ex nihilo* (Kelly, 1992 : 39). Un exemple de cette transformation littéraire se trouve incarnée dans le personnage de Melior, dont le nom est pris sur celui de l'héroïne d'un autre roman anonyme de la fin du douzième siècle, *Partonopeu de Blois*. Il existe toujours un débat autour de la question de la datation de ce texte qui « semble avoir fasciné le Moyen Âge » (Collet et Joris, 2005 : 12), mais malgré la chronologie incertaine de ce roman il est certain qu'il existait déjà lorsque le poète de *Guillaume* commença son récit<sup>13</sup>. De plus, *Partonopeu* est le seul autre texte du douzième siècle dans lequel on trouve le nom Melior (Flutre, 1962 : 136), et ainsi le poète de *Guillaume* établit une relation intertextuelle entre les deux romans.

Plusieurs aspects de la représentation de Melior dans *Guillaume* semblent indiquer que le poète a pris l'héroïne de *Partonopeu* en tant que modèle littéraire pour ce personnage. Pour illustrer ce lien intertextuel il suffit de prendre en compte la situation familiale de ces femmes, chacune héritière d'un grand empire. Dans *Partonopeu*,

Melior règne seule sur l'empire byzantin après la mort de son père (v. 1337), et dans *Guillaume* l'héroïne est la seule héritière de l'Empire romain chrétien de son père, toujours vivant (v. 388-9). A cause de l'influence politique et du pouvoir que tiennent ces deux femmes, elles subissent des pressions pour se marier. Dans *Guillaume* Melior est promise en mariage au fils de l'empereur de la Grèce (v. 2641-8) et dans *Partonopeu* les barons de Melior insistent pour que la jeune femme soit mariée (v. 1331-44).

Néanmoins, malgré les analogies entre les situations des deux héritières le poète de *Guillaume* ne copie pas à la lettre le modèle de *Partonopeu* sur lequel son héroïne est fondée. On trouve de multiples différences entre les deux femmes de même nom, ce qui montre la réécriture intertextuelle du poète. Par exemple, dans *Partonopeu*, Melior est plus âgée que Partonopeu (Eley, 2011 : 32), mais dans *Guillaume* le poète remarque que Melior est du même âge que Guillaume (v. 652-3). Ajoutant à ceci la façon dont le héros et l'héroïne tombent amoureux l'un de l'autre dans les deux romans et nul ne saurait douter la transformation intertextuelle de *Partonopeu* faite par le poète de *Guillaume*. Dans *Partonopeu* les amants ont une relation physique avant d'éprouver des sentiments amoureux et la rencontre de ce couple se fait grâce aux pouvoirs magiques de Melior dont elle se sert pour transporter le jeune Partonopeu en son royaume (v. 4640-4). L'origine de la relation amoureuse dans *Guillaume* est en contraste avec celle de *Partonopeu*, car Guillaume passe trois ans au service du père de Melior avant qu'elle ne soit éprise de lui. Bien que le nom de l'héroïne de *Guillaume* soit compris par le public du texte comme une référence au modèle intertextuel de *Partonopeu*, le poète se sert de son héroïne pour démontrer le remaniement de cet intertexte. La distance créée par cette réécriture indique le processus d'*aemulatio* adopté par le poète, qui démontre au public la présence de cet intertexte mais en souligne aussi la manipulation.

L'écart entre les Melior des deux romans est d'autant plus visible lorsque l'on considère l'influence que ces deux femmes exercent sur l'intrigue de leurs romans respectifs. Dans *Partonopeu* l'héroïne fait avancer l'intrigue et le poète met l'accent sur le pouvoir politique et magique de cette femme qui contrôle les autres (Bruckner, 1993 : 123). Cette position active est complètement opposée à celle que tient Melior dans *Guillaume*. Comme nous l'avons déjà démontré, dans *Guillaume* le poète prend soin d'insister sur la passivité de Melior qui s'éloigne du premier plan de l'intrigue et se voit transformée en héroïne quasi-muette pendant la dernière partie du roman. Le poète déjoue les attentes du public pour qui le nom « Melior » crée une allusion à la dame quasi-féérique de *Partonopeu*. Contrairement à ce modèle, Melior dans *Guillaume* « n'est qu'une mortelle » (Ferlampin-Acher, 2012 : 27) qui devient de moins en moins puissante tout au long de l'intrigue de *Guillaume*.

La transformation de la figure intertextuelle de Melior montre l'importance de ce personnage pour le poète. Tandis que le poète utilise d'autres femmes pour bouleverser

l'intrigue du roman, la transformation provoquée par Melior est limitée à l'impact qu'elle a sur la sphère intertextuelle du texte. Le nom Melior est l'un des exemples les plus clairs d'une référence à un texte préexistant, mais la représentation de ce personnage distingue Melior de l'héroïne de *Partonopeu*. Le poète de *Guillaume* ne reproduit pas une copie fidèle de Melior de *Partonopeu* dans l'héroïne de son roman, préférant laisser de côté plusieurs éléments de ce personnage qui sont pourtant accordés à d'autres personnages féminins. Il convient d'analyser la représentation de Felise et d'Alexandrine pour constater qu'en effet le poète divise le modèle de Melior en plusieurs parties qui sont par la suite redistribuées dans d'autres personnages féminins dans *Guillaume*. Par exemple, Melior dans *Guillaume* n'est jamais impératrice ni reine à part entière comme Melior au début de *Partonopeu*, mais le poète accorde ce pouvoir à la reine Felise dans *Guillaume*, qui règne seule sur le royaume de Sicile après la mort de son mari (v. 4415-4539). En outre, le poète ne donne pas les pouvoirs magiques de Melior de *Partonopeu* à sa propre Melior, mais il indique que cet élément du modèle intertextuel se trouve plutôt incarné dans le personnage de la confidente, Alexandrine. Alexandrine transforme Guillaume et Melior avec les déguisements qu'elle leur suggère et qu'elle leur donne, et quoique cette métamorphose ne soit pas explicitement le résultat d'un sortilège (comme celle du loup-garou provoquée par Brande), le poète se sert du parallèle établi entre les actions d'Alexandrine et de la marâtre d'Alphonse pour insinuer la capacité de la jeune confidente à manipuler les autres avec la magie, tout comme Melior dans *Partonopeu*.

Le modèle de Melior pris de *Partonopeu* est divisé et transformé dans *Guillaume*, et le poète fusionne les différentes caractéristiques de ce personnage dans la représentation de plusieurs femmes dans son roman. De la même manière, nous pouvons observer un processus de fusion dans la composition de la représentation de l'héroïne de *Guillaume*. Melior n'est pas une copie de celle de *Partonopeu*, néanmoins elle incarne certains aspects de ce personnage qui sont mélangés avec des éléments de la représentation d'autres femmes connues par le public du roman. Par exemple, dans *Guillaume*, le poète fait allusion au modèle ovidien de l'héroïne qui tombe amoureuse pour la première fois, ce qui est illustré par deux monologues de Melior dans lesquels elle souffre d'amour (v. 829-907 and v. 909-49). Ceci n'est pas un élément copié de *Partonopeu*, parce que, comme l'a noté Penny Eley (Eley, 2011 : 38), le poète de *Partonopeu* ne suit pas le modèle hérité d'Ovide et développé par les premiers romans en ancien français qui dépeint la souffrance provoquée par l'amour<sup>14</sup>.

A l'opposé de Lavine du *Roman d'Eneas* et de Soredamors de *Cligès* de Chrétien de Troyes, le poète de *Partonopeu* ne décrit pas l'apprentissage de l'amour chez Melior, car sa relation avec le héros commence avec l'union sexuelle du couple, une union orchestrée par l'héroïne grâce à ses pouvoirs magiques. Il est vrai que le poète de



*Partonopeu* montre les sentiments et la souffrance de Melior dans son roman, mais à un moment tardif dans le texte (v. 9013-94). Ceci va à l'encontre du modèle ovidien selon lequel les héroïnes (et les héros) passent de longs moments à souffrir de l'amour avant même de parler avec leur bien-aimé. Par voie de conséquence, au lieu d'être inscrite dans la tradition ovidienne l'héroïne de *Partonopeu* est perçue comme une fée, ce qui empêche le poète de remanier certains intertextes d'une manière directe dans son roman. En éloignant l'héroïne de *Guillaume* du modèle puisé de *Partonopeu*, le poète se permet de manipuler d'autres figures intertextuelles auxquelles son prédécesseur littéraire ne fait pas allusion. Par exemple, sans les pouvoirs magiques auxquels l'héroïne de *Partonopeu* a recours pour convoquer son ami à elle, Melior dans *Guillaume* se trouve dans une situation qui ressemble à celle connue par Lavine qui se demande quoi faire pour communiquer ses sentiments à son bien-aimé<sup>15</sup>. Le poète observe les douleurs de Melior, notant que : « *C'est ainsi qu'elle vécut pendant longtemps, c'est ainsi que son corps souffrit mille peines* » (v. 971-2)<sup>16</sup>. L'héroïne ressent la souffrance d'amour d'une façon parallèle aux tourments amoureux vécus par Lavine, Dido, Soredamors, et d'autres héroïnes des premiers romans en ancien français qui éprouvent des symptômes physiques de leur amour (Ferlampin-Acher, 2012 : 133). Cette allusion au modèle intertextuel ovidien développé par plusieurs poètes du douzième siècle crée un contraste entre Melior de *Guillaume* et l'héroïne de *Partonopeu*. L'héroïne de *Guillaume* n'est pas une copie de Melior de *Partonopeu*, s'inscrivant dans une tradition que nous ne trouvons pas dans cet intertexte et qui est signalée par la description des pincements au cœur que provoque en Melior son amour pour le héros de *Guillaume*. Le poète souligne la transformation du modèle de *Partonopeu* dont il ne garde que quelques caractéristiques qui sont par la suite mélangées avec d'autres aspects de différentes figures intertextuelles afin de créer un nouveau personnage dans le roman.

Quelles conclusions tirer de cette analyse ? Peut-on dire que l'héroïne de *Guillaume* est provocatrice ? Nous soutenons que bien qu'elle ne provoque aucun vrai bouleversement dans l'intrigue du roman la présence de Melior dans le texte avertit le public de la transformation intertextuelle du poète. Dès que le poète prononce le nom de cette héroïne le public s'attend à ce qu'elle soit une reproduction de la figure de Melior de *Partonopeu de Blois*, mais malgré quelques caractéristiques partagées par les deux femmes la 'nouvelle' Melior n'est pas pareille à celle de *Partonopeu*. Melior n'est pas active comme Melior de *Partonopeu*, mais cette passivité nous encourage à apercevoir la manipulation du modèle intertextuel. Melior dans *Guillaume* est donc conçue comme une fusion complexe de plusieurs figures intertextuelles connues par le public du roman, dont Melior, Lavine, Soredamors et d'autres femmes que nous n'avons pas pu aborder dans cette étude<sup>17</sup>. Le processus de division et d'amalgamation de modèles adoptés par le poète afin de créer un nouveau personnage souligne l'importance de la notion de

la transformation dans le roman, et Melior est un exemple phare de la transformation intertextuelle qui réside au cœur de *Guillaume*. Cette héroïne « passive » ne possède ni pouvoir magique ni influence politique, mais si elle est laissée de côté dans les analyses de ce texte on risque de ne pas prendre en compte l'influence que ce personnage peut avoir sur notre compréhension de la composition de ce roman.

### Bibliographie

1990. *Guillaume de Palerne: Roman du XIIIe siècle*, ed. A. Micha. Genève : Droz.
2012. *Guillaume de Palerne*, ed. C. Ferlampin-Acher. Paris : Classiques Garnier.
1891. *Le roman d'Eneas*, ed. J. Salverda de Grave. Halle : Max Niemeyer.
2005. *Le Roman de Partonopeu de Blois*, ed. O. Collet et P. Joris. Paris : Librairie Générale Française.
- Bruckner, M. T. 1993. *Shaping Romance: Interpretation, Truth, and Closure in Twelfth-Century French Fictions*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Chrétien de Troyes. 2006. *Cligès*, ed. L. Harf-Lancner. Paris : Honoré Champion.
- Collet O., Joris, P. 2005. Introduction. In : *Le Roman de Partonopeu de Blois*. Paris : Librairie Générale Française, pp. 9-49.
- Dunn, C. W. 1960. *The Foundling and the Werwolf: A literary-historical study of Guillaume de Palerne*. Toronto : University of Toronto Press.
- Eley, P., Simons, P. 1999. « *Partonopeus de Blois* and Chrétien de Troyes: A Re-assessment ». *Romania*, n°117, p. 316-41.
- Eley, P. 2011. *Partonopeus de Blois: Romance in the Making*. Cambridge : D. S. Brewer.
- Faral, E. 1913. *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge*. Paris : Librairie Honoré Champion.
- Ferlampin-Acher, C. 2012. Introduction. In : *Guillaume de Palerne*. Paris : Classiques Garnier, pp. 7-112.
- Flutre, L. 1962. *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du moyen âge écrits en français ou en provençal et actuellement publiés ou analysés*. Poitiers : Centre d'Etudes supérieures de civilisation médiévale.
- Fourrier, A. 1960. *Le courant réaliste dans le roman courtois en France au moyen âge*, Vol. 1. Paris : Nizet.
- Jones, R. 1972. *The theme of love in the 'Romans d'antiquité'*. London : The Modern Humanities Research Association.
- Kelly, D. 1992. *The Art of Medieval French Romance*. Madison, WI. : The University of Wisconsin Press.
- Lefay-Toury, M. 1972. « Roman breton et mythes courtois: L'évolution du personnage féminin dans les romans de Chrétien de Troyes (à suivre) ». *Cahiers de civilisation médiévale*, n°15, p. 193-204.
- Micha, A. 1990. Introduction. In *Guillaume de Palerne: Roman du XIIIe siècle*. Genève : Droz, pp. 7-38.
- Mieszkowski, G. 2006. *Medieval go-betweens and Chaucer's Pandarus*. New York : Palgrave Macmillan.
- Ruhe, E. 1985. Inventio devenue troevemens: la recherche de la matière au moyen âge. In : *The Spirit of the Court : Selected Proceedings of the Fourth Congress of the International Courtly Literature Society (Toronto 1983)*. Cambridge : D.S. Brewer, pp. 287-97.
- Sconduto, L. 2008. *Metamorphosis of the werewolf: a literary study from antiquity through the Renaissance*. Jefferson, N.C. : McFarland.

Vuagnoux-Uhlig, M. 2009. *Le Couple en Herbe: Galeran de Bretagne et L'Escoufle à la lumière du roman idyllique médiéval*. Geneva : Droz.

## Notes

1. Nous soutenons que l'œuvre date de c. 1194-7. Voir Dunn, pp. 3-4 ; et Micha, p. 23. Pour une datation plus tardive avec laquelle nous ne sommes pas d'accord, voir Ferlampin-Acher, p. 32-44.
2. Charles Dunn se concentre uniquement sur Guillaume et Alphonse et les motifs folkloriques du roman. Voir aussi Sconduto, pp. 90-126. Ferlampin-Acher présente également une analyse de la relation entre le loup-garou et le déguisement de Guillaume. Voir Ferlampin-Acher, p. 48-83.
3. Vuagnoux-Uhlig parle de la passivité de Melior mais se concentre sur la reine Felise. Voir Vuagnoux-Uhlig, p. 171-82. De même Ferlampin-Acher ne présente aucune étude dédiée à Melior seule. Voir Ferlampin-Acher, p. 7-112.
4. Pour une explication du processus dit 'inventio', voir Ruhe, p. 287-97.
5. 'Molt par fu cortoise et honeste, / Plaine de francise et d'ounor.' L'édition du texte en ancien français est la suivante: *Guillaume de Palerne: Roman du XIIIe siècle* ed. par Alexandre Micha (Geneva: Droz, 1990). Les traductions sont celles de Ferlampin-Acher, voir *Guillaume de Palerne* ed. et traduit par Christine Ferlampin-Acher (Paris: Classiques Garnier, 2012).
6. Fenice refuse de se partager entre deux hommes (son mari, l'empereur Alis, et son amant, Cligès), et demande à sa confidente de l'aider à s'échapper de cette situation (*Cligès*, vv. 5388-5473). Ainsi a-t-on parlé de ce personnage comme 'étant essentiellement active'. Voir Lefay-Toury, p. 195.
7. « Ja voir par moi ne le savra ».
8. « Secorés, bele, vostre amant. »
9. Le poète ne la montre jamais seule, car elle est soit en présence de Guillaume lorsque les amants s'échappent de Rome, soit avec la reine et Florence au palais à Palerme.
10. « Desor .I. paille de Bisterne / Sist la roïne de Palerne, / Les li Florence la romaigne, / Avec la roïne d'Espagne. / Dejuste Amphous Guillaumes sist, / Qui molt l'acole et conjoïst; / Ses pere et ses frere ambedui / D'autre part sisent jousté lui. »
11. « .II. enfans ot de sa moillier. »
12. « Del roi Guillaume et de sa mere, / De ses enfans et de son genre, / De son empire et de son regne / Trait li estoires ci a fin. »
13. Certains érudits soutiennent que *Partonopeu* fut composé au début des années 1180, mais Simons et Eley ont proposé une date de composition au début des années 1170. Voir Eley et Simons, pp. 316-41 ; Eley, p. 6 ; et Fourrier, p. 315-446. Néanmoins le *terminus ante quem* du roman est 1188. Voir Collet et Joris, p. 12.
14. Pour plus d'informations à propos de ce modèle ovidien, voir Faral, pp. 125-50 ; et Jones.
15. Voir les vv. 8362-80 et vv. 8712-75 dans *Le roman d'Eneas*.
16. « Ensi lonc tans tel vie maine, / Ensi souffri ses cors grant paine. »
17. Médée des *Métamorphoses* d'Ovide, Enide d'Erec et Enide et Fénice de Cligès de Chrétien de Troyes, et Iseut de la légende tristanienne sont aussi des modèles pour la représentation de Melior dans Guillaume.



# Muse, cliente et amie? L'Impératrice Joséphine et LeRoy, marchand de modes



**Fiona Ffoulkes**

University of Southampton, Royaume-Uni  
ff1g12@soton.ac.uk

Reçu le 30-07-2014 / Évalué le 02/09/2014 / Accepté le 07-11-2014

## Résumé

Cet article examine la relation entre le marchand de modes L.H. LeRoy et l'Impératrice Joséphine au regard des bouleversements politiques, économiques, sociaux et de la production et consommation de vêtements de luxe, après la Révolution en 1789.

**Mots-clés** : marchand de modes, vêtements de luxe, robes de la cour, réputation, identité

**Muse, Client and Friend? The Empress Josephine and the fashion merchant LeRoy**

## Summary

This article examines the relationship between the Empress Josephine and the fashion merchant L.H. LeRoy within the context of the changes that took place after the Revolution of 1789, in political regimes, as well as economic change, social change and the production and consumption of luxury clothing.

**Key words**: fashion merchant, luxury clothing, court dress, reputation, identity

Je prépare actuellement une thèse sur « *L'Évolution du Rôle de la Marchande de Mode à Paris de 1795 à 1855* » à l'Université de Southampton. La première moitié du dix-neuvième siècle fut une époque d'instabilité politiques et de bouleversements économiques et sociaux. Le secteur de la production de vêtements de luxe pour femmes fut confronté à de nombreux problèmes. Si la Révolution de 1789 a été considérée comme un temps de rupture peut-on aussi parler de continuité? Après la fin des corporations en 1791, et sans contrôle de la formation et de la production, comment était-il possible de continuer une production de haute qualité? Si le marché de luxe existait toujours, qui en étaient les clientes? Dans ce cadre, je voudrais examiner la relation entre le marchand de modes Louis Hippolyte LeRoy et Marie Joséphe Rose de Tascher de la Pagerie, future impératrice Joséphine<sup>2</sup>.

Souvent, dans l'histoire de la mode on comprend que quelque chose de particulier se passe quand un couturier ou marchand de modes rencontre la cliente parfaite et quand cette dernière fait totalement confiance au couturier. On pense à Audrey Hepburn et Givenchy, à Catherine Deneuve et Yves Saint-Laurent et au dix-huitième siècle de la Reine Marie-Antoinette et la marchande de modes Rose Bertin<sup>3</sup>. L'Impératrice Joséphine et Louis Hippolyte LeRoy, marchand de modes ou, comme on dit aujourd'hui, couturier est un autre exemple de ces relations symbiotiques. Cette étude examine en quoi cette relation fut primordiale autant pour l'un que pour l'autre.

### 1796 Citoyenne, Mme Bonaparte

Selon Amaury Lefébure dans le catalogue de l'exposition *Joséphine, Madame Bonaparte* (née le 23 juin 1763) était « *l'une des femmes les plus en vue et les mieux habillées du Directoire* »<sup>4</sup> (Lefébure, 2014 : 29). Le 9 mars 1796, Joséphine épousait Napoléon Bonaparte qui était déjà général en chef de l'armée d'Italie<sup>5</sup>. Le 10 mars il partait et après ses succès militaires en Italie Joséphine partagea sa renommée à Paris. En mai alors qu'elle assistait à la fête au palais du Luxembourg - « La Réception des Drapeaux Conquis par Bonaparte » - les témoins ont noté sa beauté et le fait qu'elle portait une robe de style antique avec sa tête couronnée de belles fleurs. Le 26 juin Joséphine partait afin de rejoindre Napoléon en Italie et elle a continué de le représenter aux fêtes durant son absence. C'est à cette période qu'elle a dû commencer à porter des vêtements en relation avec son statut social de plus en plus élevé.

### De Mme Bonaparte à l'épouse du premier consul et l'impératrice.

À partir des années 1790 et jusqu'au début des années 1800, ses robes étaient longues et souples, et comme les coiffures, tirées de l'inspiration de la mythologie antique. On peut voir dans les peintures de 1801 par Gérard<sup>6</sup> un changement de style pour sa coiffure et ses vêtements, et c'est à cette époque-là que LeRoy est devenu son fournisseur principal<sup>7</sup>. Dans les années 1790 Louis Hippolyte était connu pour ses coiffures et ses chapeaux. Le journal de la mode, *Le Mois*, déclarait : « *Le citoyen Leroy est toujours le directeur suprême des coiffures; son étonnante sagacité à inventer des formes neuves, son zèle à servir la beauté* » (*Le Mois*, 1799, t.1 : 2).

En 1829, Hippolyte Auger qui a bien connu la famille LeRoy écrit, dans sa nécrologie de LeRoy, que le modiste/coiffeur avait critiqué les fournisseurs de Joséphine, comme la couturière Mme Germond et avait donné des conseils pour perfectionner les atours de Joséphine.<sup>8</sup> Il commença à fournir l'ensemble d'une toilette et avec une cliente comme Joséphine la vogue de LeRoy fut lancée. A propos de cette relation intime, Auger a dit

de LeRoy qu'il: « [...] recevait auprès d'elle ces inspirations qui le faisaient régner avec elle et par elle...LeRoy avait un art particulier pour trouver d'inspiration ce qui seyait le plus au visage d'une femme » (Auger, 1829 : 148).

Joséphine, comme femme de Napoléon et comme Impératrice de France, avait un rôle important à jouer dans le nouvel empire. Avec une taille moyenne (1m 63), des cheveux châtain clair, elle était connue pour son charme, sa voix douce et la grâce de ses mouvements. De plus son goût en matière de toilettes était connu. Quand Joséphine est devenue Impératrice, elle a eu besoin de LeRoy plus que jamais et on peut imaginer que le sacre a été un événement unique pour le couturier - à la fois l'opportunité d'exprimer son talent et l'occasion de promouvoir sa marchandise. Au moment du sacre en 1804, Joséphine considérait LeRoy comme son protégé et à cette époque il était associé avec une couturière, Mme Raimbaud. L'Empereur Napoléon avait chargé l'artiste Isabey de dessiner tous les costumes impériaux mais ce sont M. LeRoy et Mme Raimbaud qui les avaient transformés en élégants vêtements de luxe avec une nouvelle identité pour les robes de cour du Premier Empire. Le sacre a établi la robe de cour française et la presse étrangère a fait un reportage sur l'événement.

Après son premier mariage avec le vicomte de Beauharnais Joséphine elle-même était un lien important entre l'ancienne aristocratie et les nouveaux riches de la cour de Napoléon. C'est aussi pourquoi, rupture et continuité sont l'apanage de la nouvelle robe de cour. Ainsi la comparaison de la peinture de David<sup>9</sup> avec le portrait de la Reine Marie-Antoinette par Gautier d'Agoty<sup>10</sup> - montre à la fois la rupture avec le grand habit de l'Ancien Régime du dix-huitième siècle - Joséphine porte en effet une robe longue et droite, sans panier, et sans corps baleiné, et la continuité avec le manteau décoré de riches broderies et l'hermine, symbole de la royauté. Joséphine porte une chérousque laquelle crée une sorte de « cadre pour le visage » tandis que le corsage décolleté met en valeur les bijoux.

Entre le sacre et le divorce en 1809 LeRoy était le seul fournisseur de ce genre de grands habits de cour mais il fournissait aussi des vêtements pour toutes sortes d'occasions<sup>11</sup>. En 1805 LeRoy monta sa propre affaire, située à l'Hôtel Boutin, 89 rue de Richelieu, sans associés, à part sa femme Françoise, une marchande de modes d'Orléans. Le sacre a vraiment lancé la fortune de LeRoy et sa famille, et il établit une relation d'intimité avec Joséphine lui donnant le droit d'entrée dans le cabinet de toilette sans être annoncé, comme dans le passé la marchande de modes Rose Bertin avec la reine Marie-Antoinette. En 1809 Joséphine avait entre quinze et vingt fournisseurs pour les corsets, les dentelles, les châles, les bijoux et les souliers mais la plupart des vêtements était fourni par LeRoy. Par exemple les factures de LeRoy en 1809 comprennent des robes longues et courtes de forme et tissus divers selon la saison<sup>12</sup> (Papers Empress Josephine, 1809). Pour le soir, il créa, en février 1809, un costume de nourrice russe

et un domino de taffetas blanc garni de blonde de laine bleue. En hiver LeRoy fournit les manteaux nommés redingotes, décorés d'hermine comme ceux dans les portraits de Joséphine par A. J. Laurent (1805) et A-J. Gros (1808). Bien sûr, il fournissait aussi les accessoires comme les éventails, les gants, les masques et les chapeaux, ou coiffures pour finir la toilette. Ces toilettes étaient copiées dans les gravures de mode, reproduites dans les portraits de l'Impératrice et vues par les cours étrangères. La réputation de LeRoy attirait les clients des cours européennes et fit sa fortune.

Les bienfaits de Joséphine pour LeRoy dépassaient largement le seul développement de la notoriété du marchand. Ainsi, à cette époque, Joséphine a joué un rôle important dans le mariage d'Adélaïde, belle fille de LeRoy, en suggérant comme partenaire, Jean André Lucas du Muséum d'histoire naturelle. Cette jeune fille n'avait pas été élevée afin de travailler et elle avait reçu une formation par Mademoiselle Lorphelin afin d'avoir de la grâce et de « danser bien et chanter bien »<sup>13</sup> (Auger, 1829 :316). On peut lire les mots du contrat de mariage. « *De l'agrément de Sa Majesté l'Impératrice et Reine, de leurs A.I. mesdames les princesses Pauline et Caroline* »<sup>14</sup> Pour le jour du mariage LeRoy avait demandé les voitures de la cour et Joséphine avait accepté et en avait donné l'ordre au palais. Auger a raconté cette histoire disant que Monsieur de Ségur, grand-maître des cérémonies, étonné de l'ordre de l'impératrice, avait consulté Napoléon qui avait immédiatement annulé cette commande. (Auger, 1829 :316) Joséphine est toujours restée proche de la famille de LeRoy, elle est même devenue la marraine de la fille de ce mariage qui fut nommé Joséphine Adèle Henriette et en plus d'un fils, nommé Eugène Joseph d'après le Prince Eugène, le fils de l'impératrice.

### Le divorce en 1809

En 1809 Joséphine a dépensé entre neuf mille francs en juillet et cinquante mille francs en janvier pour sa garde-robe et les factures de LeRoy représentaient trente ou soixante pour cent des dépenses totales. Deux ans plus tard Napoléon divorçait de Joséphine et son mode de vie changea. Elle n'avait plus besoin de grands habits de cour mais elle resta cliente de LeRoy. Cependant après le divorce les achats de Joséphine diminuèrent et souvent, par économie, elle fournissait les tissus à LeRoy pour une nouvelle robe. Joséphine aimait porter les robes de cachemire - un tissu de luxe et très cher. Auger raconté que LeRoy eu même l'idée de couper un châle afin de créer des vêtements et ce avec les encouragements de Joséphine. Il semble qu'il n'a pas eu la même relation de confiance avec les autres premières dames françaises qui ont succédé à l'Impératrice Joséphine.

Alors que Joséphine et LeRoy discutaient de la guerre et de la chute de Napoléon, Joséphine aurait dit :



*J'étais fort inquiète pour vous, mon cher votre maison est lourde à soutenir; mais j'espère que la nouvelle cour vous dédommagera des pertes que vous ont fait essuyer les résultats de la guerre. Soyez sans crainte - les Bourbons sont toujours les Français !* (Auger, 1829 :147)

LeRoy devint le fournisseur de la cour en 1810 à l'époque de la nouvelle Impératrice Marie-Louise et ensuite celui de la duchesse d'Angoulême à l'époque de la Restauration, en 1814. Cependant, la relation avec Marie-Louise était plus réservée et pendant les essayages seule Madame LeRoy avait le droit d'entrée dans le cabinet de toilette de l'Impératrice. Joséphine a quant à elle conservé son image de femme élégante. Après le divorce, en 1811, une aristocrate allemande, Madame de Kielmannsegge, souligne dans son journal : « *L'impératrice avait l'air jeune et était plus gracieuse que jamais. Et cette grâce se trouvait encore rehaussée par la toilette élégante et d'un goût parfait qu'elle portait* »<sup>15</sup> (Lefébure, 2014 :29).

Joséphine qui retint son titre d'Impératrice choisit de porter un très riche ensemble fourni par LeRoy lors de son premier rendez-vous avec le Tsar Alexandre I en 1814. Ce fut le dernier événement important où son élégance fit parler avant sa mort le 29 mai. Auger a raconté le chagrin de LeRoy à l'annonce du décès de sa muse et protectrice. À l'hôtel Boutin le buste de Joséphine et ses portraits furent drapés de crêpe noir<sup>16</sup>. (Auger, 1829 :153).

J'ai commencé à examiner pourquoi la relation était si importante entre Joséphine et LeRoy, et bien que ce sujet ait besoin de plus de recherches, il semble que chacun avait besoin l'un de l'autre mais aussi qu'ils avaient en commun le goût des tissus, dessins, broderies, et de la création des vêtements nécessaires à une nouvelle impératrice. Ils comprenaient le pouvoir de l'image publique. Joséphine, comme Impératrice du Premier Empire, reste toujours un fort symbole, splendide et séduisant d'une époque où le luxe était choisi pour affirmer le pouvoir politique impérial. LeRoy a joué un rôle indispensable dans la construction de cette image et cette relation a donné naissance à un style qui perdure encore aujourd'hui. Les robes de cette époque dessinées par LeRoy, et portées si bien par Joséphine, ont inspiré les robes du dix-neuvième siècle, du vingtième siècle et plus récemment de Dior, collection Haute Couture de 2005. S'il y a une continuité de style, c'était aussi une époque, entre le Directoire et la Restauration, quand la production des vêtements de luxe avait été rétablie comme avant sauf qu'il était possible après la fin des corporations pour un coiffeur de devenir un marchand de modes et il existait encore une clientèle pour les vêtements de la plus haute qualité. Ce genre de clientèle a incité les marchands de modes, comme LeRoy, à poursuivre, dans tout article d'habillement, les innovations, les nouveautés et un luxe de haute qualité.

## Bibliographie

- Le Mois*, 1799. Paris, tomes 1-6.
- Auger, H. 1891. *Mémoires d'Auger, 1810-1859*. Paris: Paul Cottin.
- Auger, H. 1829. *La Mode*. Paris.
- Chevalier, B. 2002. *L'impératrice Joséphine*. Paris: Payot.
- Constant, W. 1830. *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'empereur*. Paris: Ladvocat.
- Contrat de mariage 1807*, Bonneau et Lucas, ET/VII/479. Archives Nationales, Paris.
- Correspondance de la cour de Napoléon I et LeRoy, 1807*. O/2/31. Archives Nationales, Paris.
- Ffoulkes, F. 1996. « All that glitters...LeRoy and embroidery ». In : *TEXT: for the study of textile art design & history*, vol. 24: winter 1996.
- Ffoulkes, F. 1995. *Maîtrise, Louis Hippolyte LeRoy, 1763-1829: grandfather of haute couture*. Winchester School of Art, University of Southampton.
- Grandjean, S. 1964. *Inventaire après décès de l'impératrice Joséphine à Malmaison*. Paris : Réunion des musées nationaux.
- Joannais, C. 2007. *Joséphine impératrice de la mode: l'élégance sous l'Empire*. Paris: Réunion des musées nationaux.
- Lefébure, A. 2014. *Joséphine, catalogue*. Paris: Réunion des musées nationaux-Grand Palais.
- Papers relating to the Empress Josephine's wardrobe, 1809*. 86.UU.1&2. V & A Museum, National Art Library, manuscript.
- Paresys, I. & Coquery, N. eds. 2011. *Se vêtir à la cour en Europe*. Paris: CRHEN-O.
- Porterfield, T. & Siegfried, S.L. 2006. *Staging empire : Napoléon, Ingres and David*. Pennsylvania State University Press.
- Registres des dépenses de la cour, sous l'Empire et la Restauration*. LeRoy : Grand Livres 4 & 5, 1811-1821. NAF 5931-5932, Bibliothèque Nationale.
- Roche, D. 1989. *La culture des apparences: une histoire du vêtement XVIIe siècle*. Paris: Fayard.

## Notes

1. Une partie des questions aussi posées récemment au colloque international pluridisciplinaire « Les progrès de l'industrie perfectionnée: ateliers et manufactures de la Révolution française au Premier Empire, 1789-1815 », organisé par Natacha Coquery, Jörg Ebeling, Anne Perrin Khelissa et Philippe Sénéchal, Paris, 13 et 14 juin 2014.
2. Cette étude est basée sur une présentation donnée à Paris le 24 juin 2014 lors de la journée d'étude « *Joséphine et l'empire de la mode* », Archives Nationales, organisé par Corinne Thépaut-Cabasset.
3. L'importance de la marchande de mode du dix-huitième siècle est examinée par Roche, D. 1989. *La culture des apparences: une histoire du vêtement XVIIe siècle*. Paris : Fayard. Le marchand de modes, LeRoy était le sujet de ma maîtrise « *Louis Hippolyte LeRoy, 1763-1829: grandfather of haute couture* » Winchester School of Art, The University of Southampton, 1995.
4. Exposition à l'occasion du bicentenaire de la mort de l'impératrice Joséphine (29 mai 1814), Musée du Luxembourg, Paris, 12 mars à 29 juin 2014.
5. *Bonaparte et sa bien-aimée épouse Rose Joséphine, née de la Pagerie*.  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84130164/f1.item> [consulté le 03 juin 2015].
6. *Madame Bonaparte dans son salon* par François Pascal Simon Gérard.  
<http://www.photo.rmn.fr/C.aspx?VP3=SearchResult&V-BID=2CO5PCOSTPN2V&SMLS=1&RW=1600&RH=799#/SearchResult&V-BID=2CO5PCOSTPJ9H&SMLS=1&RW=1600&RH=799> [consulté le 03 juin 2015].

7. Selon Auger, avant la Révolution et pour la première fois, LeRoy a « coiffé Joséphine pour assister au cercle de la reine (Marie-Antoinette) ». A douze ans LeRoy a choisi comme métier perruquier-coiffeur. Auger, H. (1829) Piédestal: notice sur L.H. Leroy. In : *La Mode*, Paris, p. 146 et p. 282.
8. Auger a dit que l'année de la naissance de LeRoy était 1763 mais le registre de son décès dit 1768. Pour la plupart de renseignement il y a un accord avec les autres recherches.
9. *Sacre de l'empereur Napoléon et couronnement de l'impératrice Joséphine*. RMN Gd Palais (musée du Louvre). <http://www.photo.rmn.fr/archive/93-001570-2C6NU0HVLLHH.html> [consulté le 03 juin 2015].
10. *Marie-Antoinette, reine de France (1755-1793)* par Jean-Baptiste-André Gautier d'Agoty. <http://www.photo.rmn.fr/C.aspx?VP3=SearchResult&V-BID=2C05PC0STPK0A&SMLS=1&RW=1600&RH=799#/SearchResult&V-BID=2C05PC0STPDAM&SMLS=1&RW=1600&RH=799&PN=2> [consulté le 03 juin 2015].
11. Cette relation entre royauté et une marchande de modes était peut-être inspirée par celui de la reine Marie-Antoinette. Il existe une lettre de 1807 dans laquelle LeRoy dit : « Melle Bertin... c'est une personne dont je m'honore de suivre les traces ». O/2/31, Archives Nationales. Porterfield a examiné l'image de Joséphine dans la peinture du sacre par David dans le livre Porterfield, T. & Siegfried, S.L., 2006. *Staging empire: Napoléon, Ingres and David*. Pennsylvania State University Press. Siegfried a analysé les portraits de Joséphine dans le chapitre, Fashion and the reinvention of court costume in portrayals of Joséphine de Beauharnais dans le livre Paresys, I. & Coquery, N. eds. 2011. *Se vêtir à la cour en Europe*. CRHEN-O.
12. J'ai examiné l'importance de la broderie, comme un symbole de statut, dans les marchandises de LeRoy et particulièrement dans les grands habits de Joséphine dans un article, « All that glitters...LeRoy and embroidery ».In *TEXT: for the study of textile art design & history*, vol. 24: winter 1996.
13. *Almanach du Commerce* 1809, Melle Lorphelin, institutrice, 4 rue des Champs Élysées. Elle était aussi une des témoins du contrat de mariage.
14. ET/VII/479, 5 mai 1807. Archives Nationales, Paris.
15. Dans ce livre, il y a aussi une partie sur les vêtements de Joséphine « Histoires de garde-robe » par Céline Meunier, p. 36-45. Voir aussi, Joannais, C. 2007. *Joséphine impératrice de la mode: l'élégance sous l'Empire*. Paris: Réunion des musées nationaux.
16. L'inventaire après décès de Joséphine a été publié en 1964, Grandjean, S. 1964. *Inventaire après décès de l'impératrice Joséphine à Malmaison*. Paris : Réunion des musées nationaux.



# Le développement lexical des apprenants de français langue étrangère d'une université britannique: une étude pilote



**Virginie Pignot-Shahov**

Université de Southampton, Royaume-Uni

V.Pignot-Shahov@soton.ac.uk

Reçu le 31-07-2014 / Évalué le 02-09-2014 / Accepté le 07-11-2014

## Résumé

D'après Milton (2009 : 249) « ce que l'on peut retenir de l'étude de l'apprentissage du vocabulaire des langues vivantes, c'est que les apprenants doivent apprendre beaucoup de vocabulaire pour atteindre un niveau de communication ». Laufer renforce le besoin pour les apprenants de développer un lexique important lorsqu'il note que pour comprendre un texte, un apprenant doit connaître 95% des mots du texte. Mais cet objectif semble quelque peu compromis alors que Häcker (2008) observe que dans le programme scolaire des langues étrangères au Royaume-Uni, le vocabulaire enseigné est principalement lié, et surtout limité, aux thèmes des examens. Mais qu'en est-il pour les étudiants qui poursuivent leurs études de langues à l'université ? C'est l'une des questions à laquelle cette étude tente de répondre en observant le développement du vocabulaire réceptif des apprenants de français L2 en première et deuxième années de licence en langues et en essayant de déterminer ce qui influence leur développement lexical.

**Mots-clés** : vocabulaire réceptif, développement lexical, rareté lexicale, français langue étrangère

## L2 French lexical development of undergraduate students in a British university: a pilot study

### Summary

According to Milton (2009 : 249) "the principle lesson that emerges from the study of vocabulary learning in foreign languages is that learners need to learn lots of vocabulary if they are to achieve any level of independent communicatively". Laufer reinforces the need for learners to develop large vocabulary as he notes that students need to know 95% of the running words to understand a text. However, this aims seems somewhat compromised as Häcker (2008) observes in the UK curriculum a negative wash back effect where input is restricted, including vocabulary, to those limited topics that occur in examinations. But what happens when student study languages at university degree level? This study therefore aims at investigating the development of passive vocabulary amongst L2 French learners as they embark on their first and second year of undergraduate studies and to try to determine what might influence their lexical growth.

**Keywords** : receptive vocabulary, lexical development, lexical frequency, L2 French

## Introduction

La linguistique est-elle une science ? A cette question Georges Vignaux (2013 : 179) répond qu' « on ne doit pas conclure à l'impossibilité de rationaliser les faits du langage. Une condition s'impose néanmoins : celle de devoir chercher du côté des linguistes et des psychologues plutôt que vers les philosophes ». Dans cette étude, nous délaïsserons donc Descartes et autres philosophes pour nous ranger derrière les linguistes pour étudier le langage en tant que « système formel et objet linguistique usuel, porteur de processus que l'on peut décrire » avec un focus particulier sur le développement du vocabulaire.

Depuis que le vocabulaire a retrouvé une place à part entière dans le domaine de la recherche linguistique, les chercheurs se penchent souvent sur le développement du vocabulaire des apprenants de L2 et ce qui peut bien influencer ce développement. Qu'ils se tournent ou non vers la salle de classe comme domaine d'observation, l'un des facteurs qui est maintenant acquis, presque comme une certitude, est l'importance de la fréquence des mots dans l'apprentissage et le développement du vocabulaire. En effet, l'hypothèse selon laquelle les apprenants de L2 ajoutent à leur lexique, les mots fréquents d'une langue avant ceux qui sont plus rares, a été documentée dans plusieurs langues. En ce qui concerne le français L2 dans les écoles secondaires britanniques, Richard et Malvern (Milton 2006 : 188) notent qu'après à peine 100 heures d'apprentissage dans la salle de classe, on peut déjà observer que les mots fréquents sont appris avant ceux qui le sont moins. C'est-à-dire que l'exposition au langage l'emporte sur les sélections thématiques particulières des manuels scolaires. Milton (2006) remarque également qu'après des années d'instructions et une variété de manuels scolaires, le profil de fréquence décrit par Meara (1992) émerge (2006 : 196). Autrement dit, bien que les manuels soient organisés par thèmes et présentent donc assez tôt aux apprenants des mots moins fréquents dans la langue, les apprenants connaissent pourtant plus de mots fréquents que de mots rares. De plus, une augmentation du nombre de mots rares dans le lexique des apprenants est souvent associée au progrès et à la sophistication de la langue L2 de la part de l'apprenant (Laufer et Nation 1995 dans Milton 2006) c'est-à-dire que « plus l'apprenant est bon, plus il y a de chance qu'il/elle produise des mots rares » (Milton 2009 : 131). David, qui a étudié le développement de 483 apprenants de français en Grande-Bretagne, remarque également que le nombre de mots rares connus par les étudiants ne cessent d'augmenter à chaque année de leur scolarité et ce de la terminale à la dernière année de licence en langues, mis à part en classe de cinquième (year 8), année durant laquelle le développement du vocabulaire des apprenants paraît marquer une pause.

L'objectif de cette étude pilote est donc d'observer le nombre de mots et la rareté de ces mots chez les apprenants de français L2 à la fin de leur première et de leur

deuxième année dans une université britannique. Pour ce faire, le test de vocabulaire X-Lex de Meara est utilisé ainsi qu'un questionnaire visant à observer quels facteurs moins systématiquement étudiés (Kamimoto dans Milton, 2009 : 251) comme la motivation, la confiance en ses capacités linguistiques peuvent avoir sur le nombre de mots connus par les apprenants et sur leur profil de fréquence. Les autres facteurs qui peuvent influencer l'organisation et le développement lexical comme la mémoire, seront pris en compte et observés lors de l'étude principale à laquelle cette étude pilote ouvre la voix. 18 participants ont pris part à cette étude pilote dont 7 en première année de licence (PA) et 9 en deuxième année (DA).

### **Le vocabulaire réceptif**

Le lexique est divisé en deux parties : le vocabulaire réceptif (ou passif) et le vocabulaire productif (ou actif). Bien que l'étude principale vise à observer ces deux aspects, l'étude pilote quant à elle se concentre sur le vocabulaire réceptif. Plus facile à tester et à analyser, il offre aussi des informations précieuses puisque comme le note Milton, il est un indicateur plutôt fiable de la connaissance et de la compétence des apprenants.

Le test utilisé pour déterminer le vocabulaire réceptif des 17 apprenants est celui de Meara et Milton, le test X-Lex. Pour ce test, les étudiants doivent cocher les mots qu'ils reconnaissent de la liste. Les mots ont été sélectionnés de la liste de Baudot qui présente les mots français selon leur fréquence d'utilisation. 20 mots inventés mais morphologiquement ressemblant au français sont ajoutés. 50 points sont attribués pour chaque bonne réponse et l'on obtient ainsi un résultat brut. Puis 250 points sont soustraits pour toute mauvaise réponse, ce qui nous donne le résultat rectifié ou net. Il convient de signaler que les formes lemmatisées ont été utilisées pour ce test étant donné que les lemmes sont des unités lexicales fiables pour quantifier le vocabulaire des apprenants.

### **Les résultats**

L'étendu et le développement du vocabulaire des étudiants en premier et deuxième année de licence en langues.

Le tableau ci-dessous illustre la progression lexicale des étudiants de première et de deuxième année de licence. Les résultats en première année varient de 2400 à 4750 mots et ceux en deuxième année de 2900 à 4950 mots mais comme nous pouvons le remarquer, la différence entre les deux moyennes est d'à peine 487 mots.

Participants	Maximum	Minimum	Moyenne	Écart-type
PA	4750	2400	3233	817
DA	4950	2900	3720	574

**Figure 1** (tableau) : Le maximum, le minimum et la moyenne des résultats rectifiés du test X-Lex pour les apprenants de français L2 en première et deuxième années de licence en langues.

Dans l'étude de 483 apprenants de français L2 de la cinquième (year 8) à la dernière année de licence, David (2008) note également une différence peu significative de 330 mots de moyenne entre les participants en première année et les participants en deuxième année.

Si la différence entre le vocabulaire réceptif de ces deux années n'est pas considérable, ce qui est intéressant de noter, c'est que la différence entre les premières années et les élèves de terminale est beaucoup plus impressionnante puisque Milton conclut que le vocabulaire réceptif moyen de ces derniers se situe aux environs de 1930 mots.

De fortes augmentations de l'apprentissage du vocabulaire ont déjà été documentées dans le système éducatif britannique, surtout entre l'année du brevet des collèges et celle du baccalauréat. En effet, Milton (2009 : 84) note que les élèves qui passent leur GCSE (l'équivalent du brevet des Collèges en France) ont un niveau B1 CECR et connaissent en moyenne 850 mots réceptifs tandis que deux ans plus tard, les étudiants de terminale passant leur A-Level en français (l'équivalent du baccalauréat en France) ont un niveau B2 CECR et peuvent reconnaître 2000 mots. Une augmentation impressionnante également observée dans l'étude de David. Ces augmentations de vocabulaire semblent correspondre aux moments cruciaux dans la vie scolaire des étudiants où ils peuvent choisir ou non de continuer d'étudier le sujet. En d'autres termes, la décision de continuer leurs études de français a un impact direct sur le développement du vocabulaire des apprenants. Mais cette augmentation est-elle due à leur motivation, aux ressources pédagogiques ou bien encore au nombre d'heures de cours ?

Milton suggère qu'un apprenant de français L2 à la fin de la terminale connaît 1930 mots, c'est-à-dire 1303 mots de moins que la moyenne d'un étudiant en fin de première année universitaire. Étant donné que les premières années ont 3 heures de cours de français par semaine pendant deux semestres dont la durée de chacun est de 12 semaines (y compris les semaines de révisions et de test en classe), les étudiants ont en moyenne 60 heures de cours. Ils peuvent également choisir des modules d'histoire, de linguistique ou de littérature et bien que les apprenants aient accès aux textes et autres ressources en français, ces cours magistraux se font en anglais. Donc, durant



les deux heures hebdomadaires de séminaire qui se focalisent sur l'apprentissage de la grammaire et du vocabulaire à travers l'étude de textes authentiques ainsi que l'heure dédiée à la pratique de l'oral, les apprenants de première année de français L2 apprennent presque 22 mots par heure de cours.

Différentes études (Milton et Meara, 1998) sur la corrélation entre le développement du vocabulaire et le nombre d'heures de cours ont démontré que même dans l'environnement le plus propice au développement du lexique, les apprenants apprennent 6 mots par heure. Donc tout porte à croire qu'une grande partie de l'apprentissage lexical des étudiants de première année se fait en dehors des cours. Mais quels facteurs entraînent certains apprenants à développer un large lexique et comment ? Nous reviendrons sur cette question un peu plus tard lors de l'analyse des réponses au questionnaire.

D'un autre côté, il semble y avoir un plateau entre la première et la deuxième année avec seulement 487 mots de différence en moyenne. Reprenons les 60 heures de cours par semaine, cela voudrait dire qu'en deuxième année, 6 ou 7 mots sont acquis par heure de cours, ce qui semble plus similaire aux résultats d'études précédentes. Mais l'on pourrait avancer une deuxième hypothèse selon laquelle le vocabulaire des apprenants de deuxième année s'étendrait au-delà des tranches des 5000 mots les plus fréquents en français. Cette idée semblerait plausible, surtout lorsque l'on observe qu'un apprenant de deuxième année a obtenu un score de 4950 sur 5000 mots. Pour cette raison, il serait utile de tester les tranches des 5000 aux 10 000 mots les plus fréquents afin d'obtenir une représentation plus complète de la rareté des mots utilisés et de vérifier si la différence entre les bandes de fréquences de 4000 à 8000 est moindre que celle entre les bandes de fréquence de 1000 à 3000 comme c'est le cas dans l'étude d'Aizawa (2006).

### **L'étendu du vocabulaire passif et le profil lexical des apprenants**

Comme nous l'avons déjà mentionné, le facteur de la fréquence de mots est observable lorsque l'on étudie la connaissance des 5000 mots les plus connus en français chez les apprenants de français L2. D'après Milton, 60% des apprenants ont un profil lexical régulier c'est-à-dire qu'ils connaissent plus de mots dans la bande de fréquence des 1000 premiers mots et que leur connaissance diminue au fur et à mesure que les bandes de fréquence augmentent. De ce fait, les mots les moins connus se trouvent généralement dans la bande de fréquence des 5000 mots les plus fréquents. Néanmoins, comme l'on peut le constater dans la Figure 1, les apprenants sont « level 2 deficit », c'est-à-dire qu'ils connaissent moins de mots appartenant à la deuxième tranche de fréquence. Milton note que ce profil semble assez courant et bien que les raisons de ce profil ne soient pas claires, il observe que ces apprenants obtiennent de meilleurs résultats lorsqu'ils passent des tests de mémoire de type LAT\_B.

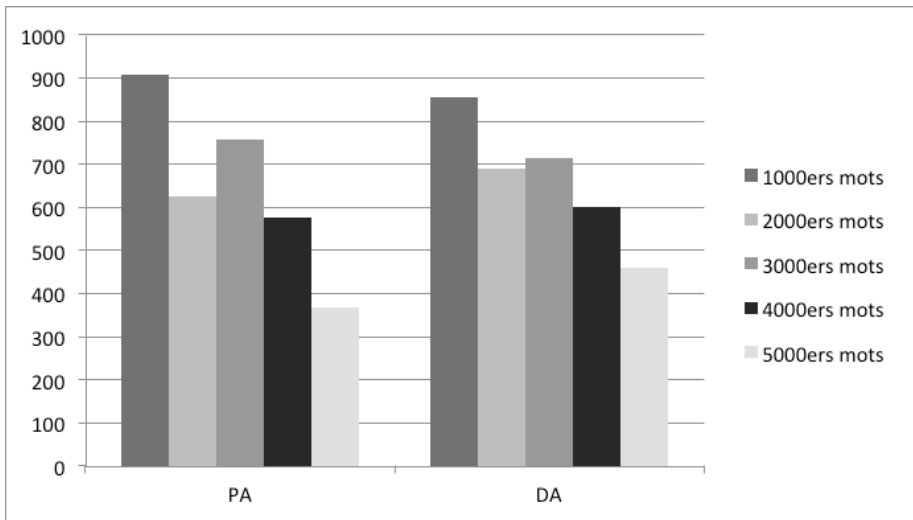


Figure 2 : Les résultats du test de vocabulaire passif par bande de fréquence

### Les résultats des questionnaires sur l'apprentissage des apprenants

La première observation que l'on peut faire concernant les résultats des questionnaires sur l'apprentissage des apprenants est le fait que l'apprentissage d'une autre langue ne semble pas aider ou faciliter le développement du vocabulaire réceptif puisque le score le plus haut de 4750 chez les premières années est attribué à un étudiant dont le français est la seule langue vivante. De plus, les participants dont la deuxième langue est étudiée au niveau débutant ou jusqu'au niveau B2 varient énormément dans leur score, de 2400 à 3300. Bien entendu, le nombre de participants étant restreint, il serait hâtif de tirer des conclusions arrêtées surtout que dans la cohorte des deuxièmes années, le score le plus bas est attribué à un apprenant de français seulement. Mais lorsque l'on se penche sur les réponses données par les apprenants concernant la motivation et l'attitude autodidacte, comprenons par-là la capacité et le temps consacré à étudier la langue en dehors des cours, on se rend vite compte de l'importance de ces éléments pour le développement du vocabulaire réceptif. Les participants ont également dû donner une définition de ce qui fait un bon apprenant de langue et il semble y avoir une corrélation entre la précision et la clarté de la définition d'un côté et le score et le temps passé à étudier en dehors des cours de l'autre.

De ce fait, cette étude pilote semble indiquer qu'une approche autodidacte de la part de l'apprenant résulte en une plus grande compétence réceptive. Le nombre

d'heures à étudier en dehors des cours est également étroitement lié à la motivation des étudiants. Plus un étudiant est motivé, plus il/elle passe du temps à développer et à consolider ses connaissances et ses compétences en français. Il semblerait donc que la motivation, qui est un élément essentiel pour remarquer et donc de surcroît pour apprendre ait plus d'impact sur le développement lexical que d'autres facteurs comme l'étude d'une autre langue ou le recours aux stratégies d'apprentissage par exemple. Il reste également encore à déterminer si certains types d'activités ont tendance à faciliter l'assimilation de nouveaux mots que d'autres.

### Le lien entre le vocabulaire et les quatre compétences

Il semblerait que certaines compétences soient plus clairement liées au vocabulaire que d'autres. Par exemple, Staehr remarque une forte corrélation entre la taille du vocabulaire et les compétences à l'écoute et à l'écrit mais le lien le plus fort est entre le vocabulaire et la lecture (0.83). En d'autres termes, plus un étudiant connaît de mots, plus il/elle est habile en compréhension écrite.

Afin de confirmer un lien potentiel entre les différentes compétences et la taille du vocabulaire réceptif des apprenants, cette étude se base sur les notes des apprenants obtenues aux examens de fin d'année. Pour les apprenants en première année, cela consiste en un exercice de compréhension, un exercice de version et une composition écrite. Les notes de l'examen d'écoute et l'examen d'oral ont également été pris en compte. Comme on peut le constater dans le tableau ci-dessous, la corrélation est forte entre la taille du vocabulaire et les résultats des trois examens et plus particulièrement avec les résultats de l'examen d'écoute et l'examen d'oral. En effet, la corrélation dans cette étude entre la taille du vocabulaire et l'écoute est même supérieure à celle de Staehr (2008) de 0.69. Mais la plus surprenante des corrélations est celle entre le vocabulaire et l'oral étant donné que la taille du vocabulaire réceptif ne prédit généralement pas le niveau de parlé d'un apprenant.

	Examen de fin d'année	Écoute	Oral	Note moyenne
Taille du vocabulaire	0.64	0.94	0.92	0.89

**Figure 3** (tableau) : Corrélations entre la taille du vocabulaire des apprenants et les résultats des examens de fin d'année

Si la corrélation entre le vocabulaire et les compétences des apprenants en première année est clairement établie, il n'en est pas de même pour les compétences des apprenants de deuxième année. L'étude principale permettra peut-être de tirer des

conclusions intelligibles quant à la raison de ce manque de lien entre le vocabulaire et les habilités de ce groupe.

## Conclusion

Les variations, parfois incroyablement marquées, de connaissance du vocabulaire passif d'un apprenant à un autre est probablement la première conclusion que l'on peut tirer de cette étude. En deuxième lieu, il est important de noter que la motivation et l'attitude autodidacte d'un apprenant a une influence directe sur le développement de son vocabulaire réceptif et qu'il serait judicieux de tester leur connaissance des mots les plus fréquents au-delà de la bande des 5000 mots afin de définir si les apprenants de deuxième année rencontrent bien un plateau dans leur développement lexical ou s'il s'agit là d'une progression qui se traduit par l'apprentissage de mots se trouvant au-delà des 5000 mots les plus fréquents. Pour finir, le lien entre les compétences et le vocabulaire observé chez les apprenants de première année est encourageant mais le manque de corrélation pour le groupe de deuxième année souligne la relation fragile et complexe de ces deux éléments qu'une étude comprenant une cohorte plus importante pourrait peut-être élucider.

## Bibliographie

- Daller, H, Milton J and Treffers-Daller 2007. *Modelling and assessing Vocabulary Knowledge*. Cambridge : Cambridge University Press.
- David, A. 2008. « Vocabulary breadth in French L2 learners ». *The Language Learning Journal*, n° 36 (2), p. 167-180.
- Häcker, M.2008. « Eleven pets and twenty ways to express one's opinion: The vocabulary learners of German acquire at English secondary school ». *The Language Learning Journal*, n° 36 (2), p.215-226.
- Laufer, B and Nation P. 1995. « Vocabulary Size and Use: Lexical Richness in L2 written production ». *Applied Linguistics*, n° 16, p. 307-322.
- Meara, P. 2014. « Lognostics. Tools for vocabulary research » <http://www.lognostics.co.uk/> [consulté le 23 juillet 2014].
- Milton, J. 2006. « Language lite: Learning French vocabulary in School ». *Journal of French Language Studies*, n° 16 (2), p.187-205.
- Milton, J. 2008. « Vocabulary uptake from informal learning tasks ». *The Language Learning Journal*, n° 36 (2), p. 227-237.
- Milton, J. (2009) *Measuring Second Language Vocabulary acquisition*. Bristol : SLA.
- Milton, J and Meara, P. 1998. « Are the British really bad at learning foreign languages? ». *The Language Learning Journal*, n° 18, p. 68-76.
- Nation, I.S.P.2010. « Learning Vocabulary in Another Language ». Cambridge : University Cambridge Press.
- Pauwels, P. 2012. « Vocabulary materials and study strategies at advanced level ». *The Language Learning Journal*, n° 40 (1), p. 47-63.

Richards, B, Malvern, D and Graham, S. 2008. « Word frequency and trends in the development of French vocabulary in lower-intermediate students during Year 12 in English schools ». *The Language Learning Journal*, n° 36 (2) p. 199-213.

Stæhr, L.S. 2008. « Vocabulary size and the skills of listening, reading and writing ». *The Language Learning Journal*, n° 36 (2), p139-152.

Vignaux, G. 2013. *Les aventures du langage. Dire et discourir*. USA: VF/Essai.



**Synergies**  
**Royaume-Uni et Irlande n° 7 / 2014**



Annexes







## Biographie des auteurs

**Elizabeth Benjamin** est doctorante ès Langues Modernes à l'Université de Birmingham, où elle a aussi fait son Master en Cultural Inquiry et sa licence en Etudes Françaises et Musique. Ses recherches examinent l'avant-garde européenne et son rapport avec l'identité, plus particulièrement les liens entre Dada et l'existentialisme français. Sa thèse de doctorat s'intitule « The Authenticity of Ambiguity: Dada and Existentialism ». Ses articles ont été publiés dans *Desearch*, *HARTS & Minds*, et *French Studies*. Hors de sa thèse, elle a travaillé comme rédactrice pour la *MHRA Working Papers in the Humanities*.

**Fiona Ffoulkes** est styliste et historienne de la mode. Elle enseigne le stylisme, l'histoire du costume et du textile. Elle est professeur associé à AUP (l'Université Américaine, Paris), à CSM (Central Saint Martins, Londres) et à AUB (l'Université des Arts, Bournemouth). Sa maîtrise, obtenue en 1995, portait sur le marchand de mode masculin, Louis Hippolyte LeRoy: grandpère d'haute couture, et elle prépare actuellement sa thèse sur *L'évolution du rôle de la marchande de mode à Paris de 1795 à 1855* à l'Université de Southampton. Fiona est l'auteur de *How To Read Fashion* (Herbert Press, 2010) et l'auteur du chapitre « Quality Always Distinguishes Itself: L.H. LeRoy and the luxury clothing industry in early nineteenth century Paris », Berg, M. & Clifford, H. (eds.) *Consumers and Luxury: consumer culture in Europe 1650-1850* (Manchester University Press, 1999).

**Eleanor Hodgson** est en fin de thèse doctorale à l'Université de Sheffield, où elle a également fait des études de Master en littérature française du Moyen Age, après une licence de Français et Musique. Ses recherches portent sur Guillaume de Palerne, un roman anonyme français de la fin du douzième siècle. Sous la direction du Professeur Penny Simons elle étudie les liens intertextuels entre Guillaume et d'autres textes de la même époque, l'examinant en tant que roman auto-représentatif qui met en scène ses propres démarches de production et de réception.

**Azzedine Kadir** prépare une thèse de doctorat en sciences du langage dans le cadre de l'EDAF (Ecole doctorale algéro-française) en co-tutelle à l'université d'Alger 2 et à l'université d'Amiens (Université Picardie Jules Verne). Ses intérêts de recherche portent sur l'analyse du discours du côté de la pragmatique, de la sémantique et des

théories de l'énonciation. Dans un champ pluridisciplinaire en sciences du langage, Azzedine Kadir s'intéresse, précisément, aux notions d'implicite, sous-entendu, interdiscours, actes du langage, événement discursif, émergence et circulation des discours dans l'espace public. Ses champs d'investigation sont les problématiques relatives aux discours des institutions et la médiatisation des problèmes publics, les discours politiques, les discours économiques et les discours médiatiques. Ces discours sont relayés selon des modes et des enjeux de production dans l'espace public à travers différents procédés discursifs grâce auxquels des acteurs sociaux construisent des stratégies discursives et font influencer l'opinion publique et les rapports de dominance.

**Mateja Knezevic** a obtenu son Master en Mathématiques théoriques et appliquées à la Faculté de mathématiques, Université de Belgrade. Comme boursier du gouvernement français, il a étudié l'Histoire et la philosophie des sciences à l'Université Claude Bernard - Lyon 1 et a obtenu son Master 2 dans ce domaine. Actuellement, il travaille comme professeur adjoint au département de mathématiques de la Faculté de génie civil de l'Université de Belgrade.

**Yves-Claude Lequin** est professeur agrégé d'histoire à l'UTBM (Université de technologie de Belfort-Montbéliard), Belfort. France.

**Pierre Leveau** est docteur en philosophie (Aix-Marseille-Université) et professeur dans le secondaire (Éducation nationale). Il est l'auteur d'une thèse sur l'épistémologie de la conservation du patrimoine et a publié une douzaine d'articles sur le sujet. Qualifié aux sections 17e (Philosophie) et 72e (Épistémologie, histoire des sciences et techniques) du Conseil national des Universités, il est actuellement chercheur-associé à l'Équipe d'Accueil 4100 (Histoire culturelle et sociale de l'art) de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

**William McKenzie** a soutenu une thèse de doctorat sur « narcissisme, la modernité chez Shakespeare et Montaigne », sous la direction des professeurs Ewan Fernie et John O'Brien à Royal Holloway University of London en 2009. En 2010, il a remporté un prix d'excellence pour son enseignement au cours d'un Lectureship à King College, Londres. En 2010-11, il a enseigné à University College, Londres avant de rejoindre St Hilda's College, Oxford en tant que Career Development Fellow. Il travaille actuellement sur un ouvrage à propos du narcissisme de la Renaissance en France, et ses différences avec les interprétations post-freudiennes du narcissisme. Pour ce projet, il étudie les discussions théologiques ou moralistes de la fierté, de l'amour-propre et « philautia », les métaphores et tropes impliquant miroirs et vision réflexive; les écrits de Michel de Montaigne; et la façon dont les auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle ont imité Ovide et d'autres anciennes versions du mythe de Narcisse.

**Virginie Pignot-Shahov** enseigne le français langue étrangère à l'université de Southampton où elle prépare également un doctorat à mi-temps. Sa thèse porte sur le développement du vocabulaire des apprenants avancés de français.

**Igor Reyner** est au cours de sa deuxième année d'études doctorales au département de Français au King's College London, sous la direction de Prof. Patrick ffrench et Dr. Johanna Malt. Sa recherche en cours est intitulée « Pierre Schaeffer's musicalité généralisée and the aural nature of A la Recherche du Temps Perdu ». Il a obtenu sa maîtrise en Musique à l'Université Fédérale de Minas Gerais, sous la direction de Dr. Carlos Palombini. Il collabore avec le projet « Transculturalités des arts. Mots et concepts. Glossaires multilingues et interdisciplinaires », dans l'Atelier de recherches sur l'intermédialité et les arts du spectacle » – ARIAS (CNRS/ENS/Paris3), ainsi qu'avec le groupe de recherche « Musique, Technologie et Société » à l'Université Fédérale de Minas Gerais. De plus, il est rédacteur de notes de programmes de l'Orchestre Philharmonique de Minas Gerais. Igor Reyner est actuellement bénéficiaire d'une bourse doctorale du Ministère Brésilien de l'Éducation/Fondation CAPES.



## Consignes aux auteurs

*Revue Synergies Royaume-Uni et Irlande*  
ISSN : 1961-9464 / ISSN en ligne : 2261-3471

- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.rui@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche par voie électronique et en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncés dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction à titre gracieux ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** Le titre de l'article, centré, taille 10, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sans couleur, sans soulignement et sans hyperlien.

- 7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales, taille 9. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.
- 8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé.
- 9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.
- 10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page.
- 11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.
- 12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.
- 13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article (taille 8) avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.
- 14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit: (Dupont, 1999 : 55).
- 15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.
- 16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.
- 17 Pour un ouvrage  
Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.  
Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.  
Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.
- 18 Pour un ouvrage collectif  
Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.
- 19 Pour un article de périodique  
Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

**20** Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le ....], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

**21** Les textes seront conformes à la typographie française. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, l'auteur pourra utiliser gratuitement les symboles phonétiques sur le site : <http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html>

**22** Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part au format PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le copyright sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

**23** Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

**24** Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles, seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

**25** Une fois numérisé, tout article pourra être déposé (archivage institutionnel exclusivement) à condition que le Directeur de publication (assisté du Pôle éditorial) en donne l'autorisation. Les demandes sont à envoyer à l'adresse suivante : [gerflint.edition@gmail.com](mailto:gerflint.edition@gmail.com). Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article spécifié dans la politique éditoriale de la revue. Le Gerflint (Siège en France) ne peut honorer des commandes de numéros imprimés.







**Synergies Royaume-Uni et Irlande, n° 7/2014**  
**Revue du GERFLINT**

**Groupe d'Études et de Recherches  
pour le Français Langue Internationale**

En partenariat avec  
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

**Président d'Honneur:** Edgar Morin

**Fondateur et Président :** Jacques Cortès

**Conseillers et Vice-Présidents:** Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

**PUBLICATIONS DU GERFLINT**

ISNI : 0000 0001 1956 5800

**LE RÉSEAU DES REVUES SYNERGIES DU GERFLINT**

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest	Synergies Monde
Synergies Afrique des Grands Lacs	Synergies Monde Arabe
Synergies Algérie	Synergies Monde Méditerranéen
Synergies Argentine	Synergies Pays Germanophones
Synergies Brésil	Synergies Pays Riverains de la Baltique
Synergies Canada	Synergies Pays Riverains du Mékong
Synergies Chili	Synergies Pays Scandinaves
Synergies Chine	Synergies Pologne
Synergies Corée	Synergies Portugal
Synergies Espagne	Synergies Roumanie
Synergies Europe	Synergies Royaume-Uni et Irlande
Synergies France	Synergies Sud-Est européen
Synergies Inde	Synergies Tunisie
Synergies Italie	Synergies Turquie
Synergies Mexique	Synergies Venezuela

**ESSAIS FRANCOPHONES : Collection scientifique du GERFLINT**

**Direction du Pôle éditorial :** Sophie Aubin

**Webmestre :** Thierry Lebeau-pin

**Site:** <http://www.gerflint.fr>

**Contact:** [gerflint.edition@gmail.com](mailto:gerflint.edition@gmail.com)

***Synergies Royaume-Uni et Irlande, n° 7/2014***

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT - Sylvains les Moulins – France – Copyright n° 24XM3F5

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2014

Achévé d'imprimer en décembre 2014 sous les presses de Drukarnia Cyfrowa EIKON PLUS  
ul. Wybickiego 46, 31-302 Kraków - Pologne

# GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français  
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique  
francophone en réseau

[www.gerflint.fr](http://www.gerflint.fr)

En 1807, Louis de Bonald constate, dans un article intitulé *Sur la guerre des sciences et des lettres*, l'apparition de signes d'hostilité entre les lettres et les sciences et prédit un affrontement de plus en plus violent entre ces partis. Selon lui, la spécialisation des savants et la création de vocabulaires spécifiques conduisent à isoler des champs de savoir distincts et hostiles. La connaissance est scindée en Républiques, des lettres et des sciences, dont les frontières sont bien gardées.

À la lumière de l'article de Bonald, de la querelle entre Charles P. Snow et Frank R. Leavis sur les deux cultures, des réflexions plus récentes de Irving Louis Horowitz pour qui ces conflits sont devenus obsolètes depuis, entre autres, l'abandon par les sciences humaines de leur opposition aux sciences dures mais encore des réflexions de Wolf Lepenies sur l'importance de prendre en compte, dans ces conflits, la difficile émergence de la sociologie, le numéro 7 de la revue *Synergies Royaume-Uni et Irlande* présente, dans un esprit interdisciplinaire, une série d'articles sur le thème de *la guerre des sciences et des lettres* et accueille, dans le même esprit, l'expression de la pensée scientifique de chercheurs francophones en formation doctorale dans les îles britanniques.